


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



OEUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & considérablement augmentée, avec des Figures en Taille-douce.

TOME SECOND.

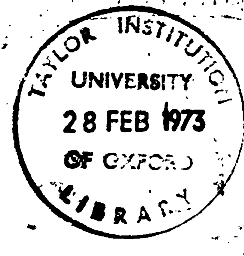


A AMSTERDAM,

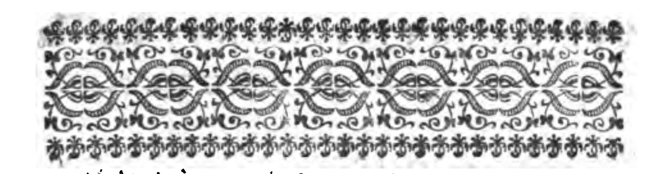
Chez ETIENNE LEDET & Compagnie.

M. DCC. XXXVIII.




TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 FEB 1973
OF OXFORD
LIBRARY





PIÈCES

Contenues dans le Tome II.





AVER-





ERRATA.

Pour le Tome II.

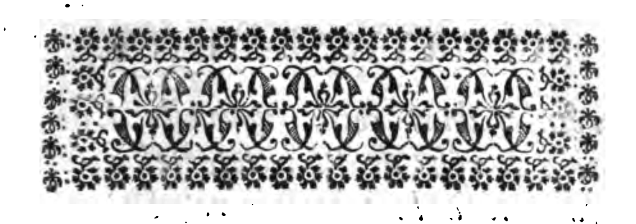
Pag. 17. lig. 18. le mémoire, *liſez* la, &c. p. 21. lig. 1. difficle, *liſez* difficile. p. 48. v. pénult. en affreux, *liſez* un affreux. p. 67. v. 16. encore, *liſez* encor. p. 79. v. 3. Il ſemble, *liſez* il me ſemble. p. 80. v. 1. trahiſant, *liſez* trahiſſant. p. 150. v. 17. ſoupçonnenx, *liſez* ſoupçonneux. p. 154. v. 3. ſe colére, *liſez* ſa. p. 274. v. 6. point de virgule aprés Romains. p. 303. v. 4. Porſonna, *liſez* Porſenna. p. 307. v. 15. humilés, *liſez* humiliés. p. 326. v. 5. damandez, *liſez* demandez.



L'OEDIPE
TRAGÉDIE
AVEC DES
CHOEURS.

Avec une Préface dans laquelle on combat les ſentimens de M. DE LA MOTTE ſur la Poëſie.

Revu & corrigé.



AVERTISSEMENT

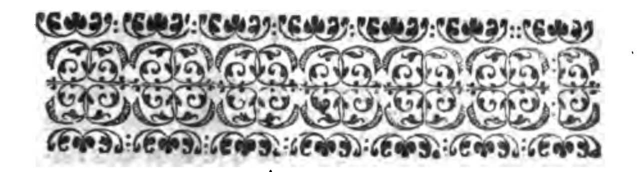
SUR

L'OEDIPE.

L'*Auteur composa cette Pièce à l'âge de 19. ans. Elle fut jouée en 1718. quarante-cinq fois de suite. Ce fut le Sr. Du Frène célèbre Acteur, de l'âge de l'Auteur, qui joua le rôle d'Oedipe; Mademoiselle Desmares très-grande Actrice joua celui de Jocaste & quitta le Théâtre quelque tems après. On a ré-*

rétabli dans cette nouvelle Edition le rôle de Philoctete tel qu'il fut joué à la premiere représentation.





PRÉFACE.

D'une Edition d'Oedipe de 1729.

L'OEDIPE dont on donne cette nouvelle Edition, fut représenté pour la premiere fois au commencement de l'année 1718. Le Public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette Tragédie s'est toujours soutenue sur le Théâtre, & on la revoit encore avec quelque plaisir malgré ses défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien représentée, & en partie à la pompe & au pathétique du spectacle même.

Le Pere Folard Jésuite, & M. de la Motte de l'Académie Française, ont depuis traité tous deux le même sujet, & tous deux ont évité les défauts dans lesquels je suis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs Pièces; mes critiques & même mes louanges paroîtroient également suspectes *.

Je

* Mr. de la Motte donna deux Oedipes en 1726, l'un en rimes, & l'autre en prose non rimée. L'Oedipe

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une Poëtique à l'occaſion de cette Tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une Scène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans Polyeucte & dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'Abbé d'Aubignac. Sévère & Pauline ſont les véritables Maîtres de l'Art. Tant de Livres faits ſur la Peinture par des Connoiſſeurs n'inſtruiront pas tant un Eleve que la ſeule vûe d'une Tête de Raphaël.

Les principes de tous les Arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la Nature & dans la Raiſon. Les Pradons & les Boyers les ont connus auſſi-bien que les Corneilles & les Racines; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les Auteurs d'Armide & d'Iſſé, & les plus mauvais Compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de Muſique. Le Pouſſin a travaillé ſur les mêmes principes que Vignon. Il paroît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une Tragédie, qu'il le ſeroit à un Peintre de prévenir le Public par des Diſſertations ſur ſes Tableaux, ou à un Muſicien de vouloir démontrer que ſa Muſique doit plaire.

Mais

dipe en rimes fut joué deux fois, l'autre n'a jamais été joué.

Mais puisque M. de la Motte veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands Maîtres, il est juste de défendre ces anciennes Loix, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont bonnes & nécessaires, & qu'elles pourroient avoir dans un homme de son mérite un Adversaire redoutable.

M. de la Motte veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Des trois unités nécessaires au Poëme Dramatique.

Les Français sont les premiers d'entre les Nations modernes qui ont fait revivre ces sages règles du Théâtre; les autres Peuples ont été long-tems sans vouloir recevoir un joug qui paroissoit si sévère: mais comme ce joug étoit juste, & que la Raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les Auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs Pièces, que la durée de l'action est égale à celle de la représentation; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs Maîtres.

Toutes les Nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique étoit ignorée des plus grands Génies, tels que Don Lopez de Vega & Shakespear; elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français se serve aujourd'hui de tout son esprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurois autre chose à dire à M. de

M. de la Motte, sinon que Messieurs Corneille, Racine, Moliére, Adisson, Congreve, Maffey, ont tous observé les Loix du Théâtre, c'en seroit assez pour devoir arrêter quiconque voudroit les violer. Mais M. de la Motte mérite qu'on le combatte par des raisons plus que par des autorités.

Qu'est-ce qu'une Pièce de Théâtre? La représentation d'une action. Pourquoi d'une seule & non de deux ou trois? C'est que l'Esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois; c'est que l'intérêt qui se partage s'anéantit bien-tôt; c'est que nous sommes choqués de voir même dans un Tableau deux événemens; c'est qu'enfin la Nature seule nous a indiqué ce Précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raison l'unité de lieu est essentielle; car une seule action ne peut se passer en plusieurs lieux à la fois. Si les Personnages que je vois sont à Athènes au premier Acte, comment peuvent-ils se trouver en Perse au second? M. le Brun a-t-il peint Aléxandre à Arbelles & dans les Indes sur la même toile? „ Je ne serois pas étonné, dit adroitement M. de la Motte " „ qu'une Nation sensée, mais moins amie „ des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome au premier Acte, „ reçu chez les Volsques au troisième, & „ assiégeant Rome au quatrième. " &c.

Premiérement, je ne conçois point qu'un Peu-

Peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puiſées dans le Bon-Sens, & toutes faites pour ſon plaiſir: Secondement, qui ne ſent que voilà trois Tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux Vers, ne ſeroit jamais qu'une Pièce de Jodelle ou de Hardy verſifiée par un Moderne habile?

Si vous ôtez l'unité de lieu, vous ôtez donc néceſſairement celle de l'action. L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premieres: en voici, je crois, une preuve bien ſenſible.

J'aſſiſte à une Tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre Auguſte dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'Auguſte & des Conjurez. Si le Poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événement, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il falloit marcher rapidement; c'eſt une longue Hiſtoire qui ne ſera plus intereſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déci-

ſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la Comédie pour entendre l'Hiſtoire d'un Héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie.

Il y a plus. Le Spectateur n'eſt que trois heures à la Comédie, il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Oedipe, ſoit celui du grand Corneille, ſoit celui de M. de la Motte, ſoit même le mien (ſi j'oſe en parler) ne durent pas davantage. Si quelques autres Pièces exigent plus de tems, c'eſt une licence qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautez de l'Ouvrage; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un Palais. Plus de ſévérité rendroit quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrîroit la carriére à de trop grands abus. Car s'il étoit une fois établi qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelqu'Auteur y employeroit deux ſemaines, & un autre deux années; & ſi l'on ne réduiſoit pas le lieu de la Scène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des Pièces telles que l'ancien Jules Céſar des Anglois, où Caſſius & Brutus ſont à Rome au premier Acte, & en Theſſalie dans le cinquième.

Ces

Ces Loix observées, non-seulement servent à écarter des défauts, mais elles amenent de vrayes beautez; de même que les règles de la belle Architecture exactement suivies, composent nécessairement un Bâtiment qui plaît à la vûe. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il est bien difficile qu'une Pièce ne soit pas simple; aussi voilà le mérite de toutes les Pièces de M. Racine; & celui que demandoit Aristote. M. de la Motte en défendant une Tragédie de sa composition, préfére à cette noble simplicité, la multitude des événemens; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de Bérénice, & par l'estime où est encore le Cid.

Il est vrai que le Cid est plus touchant que *Bérénice*; mais Bérénice n'est condamnable que parce que c'est une Elégie plutôt qu'une Tragédie simple; & le Cid dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événemens, mais il plaît malgré cette multiplicité; comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cause de l'Infante.

M. de la Motte croit qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe: Mais cette unité d'intérêt ne me paroît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs Personnages*, dit-il, *sont diversement interessés dans le*

le même évènement ; & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action & non pas unité d'interêt.

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. de la Motte sur cette petite question, j'ai relu le Discours du grand Corneille sur les trois unités, il vaut mieux consulter ce grand Maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc & je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue, & en l'unité de péril.* Que le Lecteur lise cet endroit de Corneille, & il décidera bien vîte entre M. de la Motte & moi ; & quand je ne serois pas fort de l'autorité de ce grand Homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? C'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures Tragédies Françaises, on trouvera toujours des Personnages principaux diversement interessés ; mais ces interêts divers se rapportent tous à celui du Personnage principal, & alors il y a unité d'action.

Si au contraire tous ces interêts différens ne se rapportent pas au principal Acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'interêt est double, & ce qu'on appelle *action* au Théâtre, l'est aussi. Tenons-nous-en donc, comme le grand Corneille, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautez, se trouvent renfermées.

M. de

M. de la Motte les appelle *des principes de fantaisie*; & prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos Tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos Opera. C'est, ce me semble, vouloir réformer un Gouvernement régulier sur l'exemple d'une Anarchie.

Pourquoi les régles de l'Opera différent de celles de la Tragédie.

L'Opera est un Spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la Musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des Ariettes dans la destruction d'une Ville, & danser autour d'un Tombeau, où l'on voit le Palais de Pluton & celui du Soleil, des Dieux, des Démons, des Magiciens, des Prestiges, des Monstres, des Palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolére ces extravagances, on les aime même, parce qu'on est-là dans le Païs des Fées; & pourvû qu'il y ait du Spectacle, de belles Danses, une belle Musique, quelques Scénes interessantes, on est content. Il seroit aussi ridicule d'exiger dans Alceste l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des Danses & des Démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant quoique les Opera soient dispensés de ces trois régles, les meilleurs sont encore ceux où elles sont le moins violées; on les retrouve même, si je ne me trompe, dans plusieurs, tant elles sont nécessaires & na-

naturelles, & tant elles servent à interesser le Spectateur. Comment donc M. de la Motte peut-il reprocher à notre Nation la legéreté de condamner dans un Spectacle les mêmes choses que nous approuvons dans un autre?

Il n'y a personne qui ne pût répondre à M. de la Motte: J'éxige avec raison beaucoup plus de perfection d'une Tragédie que d'un Opera; parce qu'à une Tragédie mon attention n'est point partagée, que ce n'est ni d'une Sarabande ni d'un Pas-de-deux que dépend mon plaisir, que c'est à mon ame uniquement qu'il faut plaire: J'admire qu'un homme ait su amener & conduire dans un seul lieu, & dans un seul jour, un seul événement que mon esprit conçoit sans fatigue, & où mon cœur s'interesse par dégrez. Plus je vois combien cette simplicité est difficile, plus elle me charme; & si je veux ensuite me rendre raison de mon plaisir, je trouve que je suis de l'avis de M. Despreaux, qui dit:

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le Théâtre rempli.

J'ai pour moi encore, pourra-t-il dire, l'autorité du grand Corneille; j'ai plus encore, j'ai son exemple & le plaisir que me font ses Ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle.

M. de

M. de la Motte ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du Théâtre ſes principales règles, il veut encore lui ôter la Poëſie, & nous donner des Tragédies en Proſe.

Cet Auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des Vers en ſa vie, ou des Ouvrages de Proſe à l'occaſion de ſes Vers, écrit contre ſon Art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité Homére, que pourtant il a traduit: Jamais Virgile, ni le Taſſe, ni M. Deſpreaux, ni M. Racine, ni M. Pope, ne ſe ſont aviſez d'écrire contre l'harmonie des Vers, ni M. de Lully contre la Muſique, ni M. Newton contre les Mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la foibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous: mais on n'en avoit point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la Poëſie faute de la connoître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la Muſique n'eſt que du bruit, & à qui la Poëſie ne paroît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix Volumes de Vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres Poëtes comme des foux, & celui-là comme le ſeul à qui la Raiſon eſt revenue. Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour

pour l'honneur de l'Art, & j'ose dire pour l'honneur d'un Païs, qui doit une partie de sa gloire, chez les Etrangers, à la perfection de cet Art même

M. de la Motte avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Que toutes les Nations ont rimé excepté les Grecs & les Romains.

Cependant tous les Peuples de la Terre excepté les anciens Romains, & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une Chanson en rimes Amériquaines traduite en Français; on trouve dans un des Spectateurs de M. Adisson, une traduction d'une Ode Laponne rimée qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, nés sous un Ciel plus heureux, & favorisés par la Nature d'organes plus délicats que les autres Nations, formerent une Langue dont toutes les syllabes pouvoient par leur longueur ou leur briéveté exprimer les sentimens lents, ou impétueux de l'ame. De cette varieté de syllabes & d'intonations résultoit dans leurs Vers, & même aussi dans leur Prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imiterent, & qu'aucune Nation n'a pu saisir après eux : mais soit rime, soit syllabes cadencées, la Poësie contre laquelle M. de la Motte se révolte,

te, a été & sera toujours cultivée par tous les Peuples.

Avant Hérodote, l'Histoire même ne s'écrivoit qu'en Vers chez les Grecs qui avoient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le Peuple le plus sage de la Terre, le mieux policé, & le plus savant. Cette coutume étoit très-raisonnable; car le but de l'Histoire étoit de conserver à la Postérité la mémoire du petit nombre de grands Hommes, qui lui devoient servir d'exemple. On ne s'étoit point encore avisé de donner l'Histoire d'un Couvent ou d'une petite Ville en plusieurs Volumes in folio. On n'écrivoit que ce qui en étoit digne, que ce que les hommes devoient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servoit de l'harmonie des Vers pour aider le mémoire. C'est pour cette raison que les premiers Philosophes, les Législateurs, les Fondateurs des Religions & les Historiens, étoient tous Poëtes.

Autrefois tout s'écrivoit en Vers.

Il semble que la Poësie dût manquer communément dans de pareils sujets ou de précision ou d'harmonie: mais depuis que Virgile a réuni ces deux grands mérites qui paroissent si incompatibles, depuis que MM. Despreaux & Racine ont écrit comme Virgile, un homme qui les a lus tous trois, & qui sait que tous trois sont traduits dans presque toutes les Langues de l'Europe; peut-il avilir à ce point un talent qui lui a

fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos Defpreaux & nos Racines à côté de Virgile pour le mérite de la Verfification ; parce que fi l'Auteur de l'Enéïde étoit né à Paris, il auroit rimé comme eux, & fi ces deux Français avoient été du tems d'Augufte, ils auroient fait le même ufage que Virgile, de la mefure des Vers Latins. Quand donc M. de la Motte appelle la Verfification *un travail méchanique & ridicule*; c'eft charger de ce ridicule, non-feulement tous nos grands Poëtes, mais tous ceux de l'Antiquité. Virgile & Horace fe font affervis à un travail auffi méchanique que nos Auteurs. Un arrangement heureux de fpondées & de dactyles, étoit bien auffi pénible que nos rimes & nos hémiftiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puifque l'Enéïde après onze années n'étoit pas encore dans fa perfection.

M. de la Motte ptétend qu'au moins une Scène de Tragédie mife en Profe ne perd rien de fa grace ni de fa force. Pour le prouver il tourne en Profe la premiere Scène de Mithridate, & perfonne ne peut la lire.

Pourquoi la rime eft néceffaire à la Poëfie Française.

Mais, dit-il, nos voifins ne riment point dans leurs Tragédies. Cela eft vrai, mais ces Pièces font en Vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les Peuples de la Terre. Il ne s'agit donc plus que de favoir fi nos Vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille & Racine ont employé la rime; craignons

gnons que si nous voulons ouvrir une autre carriére, ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands Hommes, que par le desir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent se passer de rime, parce que leur Langue a des inversions, & leur Poësie mille libertez qui nous manquent. Chaque Langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre Langue est la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre Poësie, qui doit marcher comme notre Prose dans l'ordre précis de nos idées; nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons pour que notre Poësie ne soit pas confondue avec la Prose. Tout le monde connoît ces Vers:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale:
Mais que dis-je? Mon Pere y tient l'Urne fatale,
Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains;
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale:
Mais que dis-je? Mon Pere y tient l'Urne funeste,

Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſéveres mains ;
Minos juge aux Enfers tous les pâles mortels.

Quelque Poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais & les Italiens diroient élégammeut, comme les Grecs & les Romains, les *pâles humains* Minos *aux Enfers juge*, & enjamberoient avec grace ſur l'autre Vers. La maniere même de réciter des Vers en Italien & en Anglais fait ſentir des ſyllabes longues & breves, qui ſoutiennent encore l'harmonie ſans beſoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre Langue nous laiſſe ?

M. de la Motte compare nos Poëtes, c'eſt-à-dire, nos Corneilles, nos Racines, nos Deſpreaux, à des faiſeurs d'Acroſtiches & à un Charlatan qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; & ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté ſurmontée.

J'avoue que les mauvais Vers ſont à peu près dans ce cas. Ils ne différent de la mauvaiſe Proſe que par la rime. Et la rime ſeule ne fait ni le mérite du Poëte ni le plaiſir du Lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles & des ſpondées qui plaiſent dans Virgile & dans Homére. Ce qui enchante toute la Terre, c'eſt l'harmonie charman-

mante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mémes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux Tableaux, de belles Statues, de bonne Musique, de bons Vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils sont nés.

Je pourrois prendre encore la liberté de disputer avec M. de la Motte sur quelques autres points, mais ce seroit peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement, & faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses & fines qu'il a répandues dans son Livre, que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paroissent moins vrayes que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un Art que j'aime, & qu'il eût du défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, (si M. de la Faye veut bien me le permettre) à l'occasion de l'Ode en faveur de l'Harmonie, dans laquelle il combat en beaux Vers le Systême de M. de la Motte, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en Prose. Voici une Stance dans laquelle M. de la Faye a ras-

rassemblé en Vers harmonieux & pleins d'imagination presque toutes les raisons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'éleve au plus haut dégré.
Telle dans des canaux pressée
Avec plus de force élancée
L'onde s'éleve dans les airs,
Et la règle qui semble austere
N'est qu'un art plus certain de plaire
Inséparable des beaux Vers.

Je n'ai jamais vu de comparaison plus juste, plus gracieuse, ni mieux exprimée. M. de la Motte qui n'eût du y répondre qu'en l'imitant seulement, examine si ce sont les canaux qui font que l'eau s'éleve, ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation: Or où trouvera-t-on, continue-t-il, *dans les Vers plutôt que dans la Prose cette premiere hauteur des Pensées*, &c.

Je croi que M. de la Motte se trompe comme Physicien, puisqu'il est certain que sans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éléveroit point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât: mais ne se trom-

pe-

pe-t-il pas encore plus comme Poëte ? Comment n'a-t-il pas senti, que comme la gêne de la mesure des Vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vûe ? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante ? M. de la Faye a pris sans doute un meilleur parti que moi. Il s'est conduit comme ce Philosophe, qui pour toute réponse à un Sophiste qui nioit le mouvement, se contenta de marcher en sa présence. M. de la Motte nie l'harmonie des Vers: M. de la Faye lui envoye des Vers harmonieux ; cela seul doit m'avertir de finir ma Prose.



ACTEURS.

OEDIPE, Roi de Thèbe.

JOCASTE, Reine de Thèbe.

PHILOCTETE, Prince d'Eubée.

LE GRAND PRETRE.

HIDASPE, Confident d'Oedipe.

EGINE, Confidente de Jocaste.

DIMAS, Ami de Philoctete.

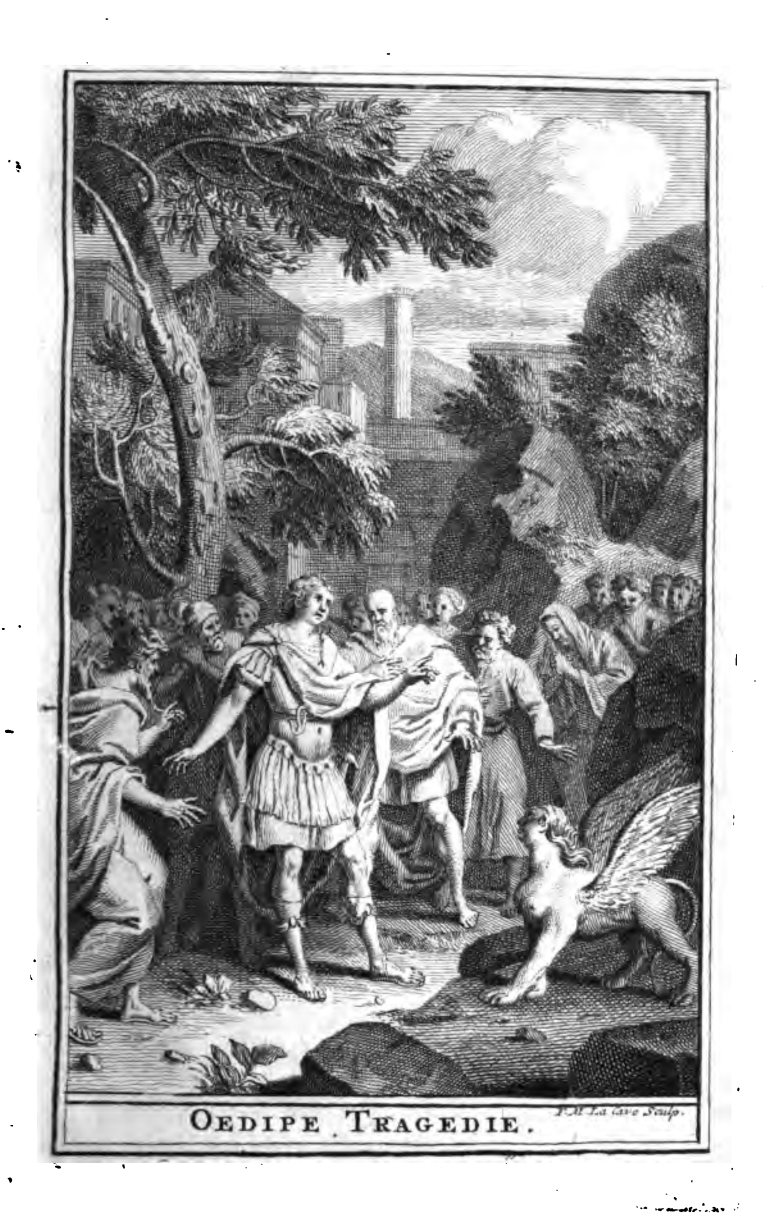
PHORBAS, Vieillard Thébain.

ICARE, Vieillard de Corinthe.

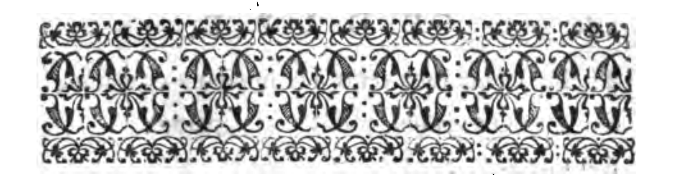
CHOEUR de Thébains.

La Scène est à Thèbe.

OEDI-



OEDIPE. TRAGEDIE.



OEDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTETE, eſt-ce vous? quel coup affreux du ſort,
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colere?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire;
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.

Thèbe depuis long-tems aux horreurs consacrée
Du reste des vivans semble être séparée :
Retournez. . .

PHILOCTETE.

Ce séjour convient aux malheureux.
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,
Et dis-moi si des Dieux la colere inhumaine
A respecté du moins les jours de votre Reine.

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Jusqu'au pied de son Trône apporte son poison.
Chaque instant lui dérobe un Serviteur fidèle :
Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.

On dit qu'enfin le Ciel après tant de courroux,
Va retirer son bras appesanti sur nous.
Tant de sang, tant de morts ont du le satisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux si sévère?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi . . .

PHILOCTETE.

Qu'entens-je? quoi Laïus . . .

DIMAS.

Il ne vit plus! quel mot a frappé mon oreille?
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille?
Quoi, Jocaſte! les Dieux me feroient-ils plus doux?
Quoi, Philoctete enfin pourroit-il être à vous?
Il ne vit plus! . . . quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés, depuis qu'en Béotie,
Pour *la derniere* fois le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie;
Lorſque d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ſes Sujets ce Prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi, Dimas, votre Maître eſt mort, aſſaſſiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la premiere origine.
Ce crime a de l'Empire entraîné la ruïne.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,

A ré-

A répandre des pleurs nous étions occupés:
Quand du courroux des Dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un Monſtre (Loin de nous que faiſiez-vous alors?)
Un Monſtre furieux vint ravager ces bords.
Le Ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance
Avoit à le former épuiſé ſa puiſſance,
Né parmi des Rochers au pied du Cithéron
Ce Monſtre à voix humaine, Aigle, Femme & Lion,
De la Nature entiere execrable aſſemblage,
Uniſſoit contre nous l'artifice à la rage.
Il n'étoit qu'un moyen d'en préſerver ces lieux:

D'un ſens embaraſſé dans des mots captieux,
Le Monſtre chaque jour dans Thèbe épouvantée
Propoſoit nne Enigme avec art concertée;
Et ſi quelque mortel vouloit nous ſecourir,
Il devoit voir le Monſtre, & l'entendre ou périr,
A cette loi terrible il nous falut ſouſcrire;
D'une commune voix Thèbe offrit ſon Empire
A l'heureux Interprête inſpiré par les Dieux,
Qui nous dévoileroit ce ſens myſtérieux.
Nos Sages, nos Vieillards, ſéduits par l'eſpérance,

Oſe-

Oférent fur la foi d'une vaine fcience,
Du Monftre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirérent tous.
Mais Oedipe héritier du Sceptre de Corinthe,
Jeune & dans l'âge heureux qui méconnoît la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce Monftre affreux, l'entendit & fut Roi.
Il vit, il régne encor; mais fa trifte puiffance
Ne voit que des mourans fous fon obéiffance.
Hélas! nous nous flattions que fes heureufes mains
Pour jamais à fon Trône enchaînoient les Deftins.
Déja même les Dieux nous fembloient plus faciles,
Le Monftre en expirant laiffoit ces murs tranquiles;
Mais la ftérilité fur ce funefte bord,
Bien-tôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les Dieux nous ont conduit de fupplice en fupplice,
La famine a ceffé, mais non leur injuftice,
Et la contagion dépeuplant nos Etats
Pourfuit un foible refte échapé du trépas.
Tel eft l'état horrible, où les Dieux nous réduifent;
Mais vous, heureux Guerrier, que ces Dieux favorifent,
Qui du fein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce féjour affreux que venez vous chercher?

PHI.

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs & ma douleur profonde,
Apprends mon infortune & les malheurs du Monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux,
Cet appui de la Terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon Dieu tutelaire,
Je pleure mon ami, le Monde pleure un pere.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bucher le plus grand des Humains.
Je rapporte en ces lieux ces fléches invincibles
Du fils de Jupiter, preſens chers & terribles.
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce Héros
Attendant des Autels élever des Tombeaux.
Croi-moi, s'il eût vécu, ſi d'un preſent ſi rare
Le Ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurois loin de Jocaſte achevé mon deſtin;
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrois point, ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-tems ce feu si puissant & si doux,
Il nâquit dans l'enfance, il croissoit avec vous.
Jocaste par un pere à son hymen forcée,
Au Thrône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet Hymen qui coûta tant de pleurs,
Les Destins en secret préparoient nos malheurs.
Que j'admirois en vous cette vertu suprême,
Ce cœur digne du Thrône & vainqueur de soi-même!
En vain l'amour parloit à ce cœur agité,
C'est le premier Tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre: oui, je te le confesse,
Je luttai quelque tems, je sentis ma foiblesse:
Il fallut m'arracher de ce funeste lieu;
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'Univers tremblant au nom d'Alcide
Attendoit son destin de sa valeur rapide;
A ses divins travaux j'osai m'associer,
Je marchai près de lui ceint du même Laurier.
C'est alors en effet que mon ame éclairée
Contre les passions se sentit assûrée,

L'ami

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des
Dieux,
Je lisois mon devoir & mon sort dans ses yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentissage,
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage:
L'infléxible vertu m'enchaîna sous sa loi,
Qu'eussai-je été sans lui? Rien que le fils d'un Roi;
Rien qu'un Prince vulgaire; & je serois peut-être
Esclave de mes Sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainsi donc desormais, sans plainte & sans courroux,
Vous reverrez Jocaste & son nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment? que dites-vous? un nouvel hymenée!

DIMAS.

Oedipe à cette Reine a joint sa destinée.

PHILOCTETE.

Oedipe est trop heureux. Je n'en suis point surpris,
Et qui sauva son Peuple est digne d'un tel prix.
Le Ciel est juste.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître,

Tout

Tout le Peuple avec lui conduit par le Grand-Prêtre
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des Cieux veille sur ta Patrie,
Exauce en sa faveur un ami qui te prie;
Hercule, sois le Dieu de tes Concitoyens,
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens!

SCÈNE II.

LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

La porte du Temple s'ouvre, & le Grand Prêtre paroît au milieu du Peuple.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESprits contagieux, Tyrans de cet Empire,
Qui souflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur!

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puissans, vos Victimes sont prêtes;
O Monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes!

O Mort, nous implorons ton funeste secours:
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND PRETRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables,
Foible soulagement aux maux des misérables;
Fléchissons sous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son Trône,
Le Roi vient, par ma voix, le Ciel va lui parler,
Les Destins à ses yeux veulent se dévoiler;
Les tems sont arrivés, cette grande journée
Va du Peuple & du Roi changer la destinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, EGINE, DIMAS, HIDASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

PEuples qui dans ce Temple apportans vos douleurs,
Présentez à nos Dieux des Offrandes de pleurs,

Que

Que ne puis-je ſur moi détournant leurs vengeances
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences!
Mais un Roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

Au Grand Prêtre.

Vous, Miniſtre des Dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces Maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds?

LE GRAND PRETRE.

Roi, Peuple, écoutez-moi... Cette nuit à ma vûe
Du Ciel *ſur* nos Autels la flamme eſt deſcendue,
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre:
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vangé la cendre,
„ Le Meurtrier du Roi reſpire en ces Etats,
„ Et de ſon ſoufle impur infecte vos Climats.
„ Il faut qu'on le connoiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment;
Laïus vous étoit cher, & votre négligence
De ses Mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des Rois,
Tant qu'ils sont sur la Terre on respecte leurs Loix:
On porte jusqu'aux Cieux leur justice suprême,
Adorés de leur Peuple, ils sont des Dieux eux-même;
Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bien-tôt oubliée.
Ainsi du Ciel vangeur implorant le courroux,
Le sang de votre Roi s'éleve contre vous.
Appaisons son murmure, & qu'au lieu d'Hécatombe,
Le sang du Meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi, de la mort du Roi n'a-t-on point de témoins?
Et n'a-t-on jamais pu parmi tant de prodiges
De ce crime impuni retrouver les vestiges?
On m'avoit toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son Prince une coupable main.

A Jo-

A Jocaste.

Pour moi qui de vos mains recevant sa Couronne
Deux ans après sa mort ai monté sur son Trône,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins sembloit être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me réservant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux,
Lorsque de ses Etats parcourant les frontiéres,
Ce Héros succomba sous des mains meurtriéres,
Phorbas en ce voyage étoit seul avec lui.
Phorbas étoit du Roi le conseil & l'appui.
Laïus qui connoissoit son zèle & sa prudence,
Partageoit avec lui le poids de sa puissance:
Ce fut lui qui du Prince à ses yeux massacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il se traînoit à peine,
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa Reine.
„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups,
„ Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;

„ Ils m'ont laissé mourant, & le pouvoir céleste
„ De mes jours malheureux a ranimé le reste.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyoit fuir loin de lui la triste vérité:
Et peut-être le Ciel que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite:
Peut-être accomplissant ses Decrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphinx bien-tôt après désola cette rive,
A ses seules fureurs Thèbe fut attentive,
Et l'on ne pouvoit guère en un pareil effroi
Vanger la mort d'autrui quand on trembloit pour soi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce Sujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service & son zèle.
Tout l'Empire en secret étoit son ennemi:
Il étoit trop puissant pour n'être point haï;
Et du Peuple & des Grands la colére insensée
Brûloit de le punir de sa faveur passée.
On l'accusa lui même, & d'un commun transport,
Thèbe entiere à grands cris me demanda sa mort:
Et moi de tous côtés redoutant l'injustice,

Je

Je tremblois d'ordonner sa grace, ou son supplice.
Dans un Château voisin conduit secrétement
Je dérobai sa tête à leur emportement;
Là depuis quatre Hyvers ce Vieillard vénérable,
De la faveur des Rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi, ni du Peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

OEDIPE.

A sa Suite.

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse,
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paroisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger;
J'ai tout mon Peuple ensemble & Laïus à vanger:
Il faut tout écouter, il faut d'un œil sévère
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Punissez l'Assassin, vous qui le connoissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mere,
Errant, abandonné, proscrit dans l'Univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des Enfers;
Et que son corps sanglant privé de sépulture,

Des Vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND PRETRE.

A ces fermens affreux nous nous unissons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups;
Ou si de vos Decrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéïr.
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au Temple, allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une seconde fois;
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre;
S'ils ont aimé Laïus, ils vangeront sa cendre,
Et conduisant un Roi, facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE I.

JOCASTE, EGINE, HIDASPE, LE CHOEUR.

HIDASPE.

Oui, ce Peuple expirant dont je suis l'Interprête,
D'une commune voix accuse Philoctete,
Madame, & les Destins dans ce triste séjour
Pour nous sauver sans doute ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma surprise est extrême...

JOCASTE.

Qui lui! qui Philoctete?

HIDASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourroient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer?
Il haïssoit Laïus, on le sait, & sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachoit qu'à peine.
La Jeunesse imprudente aisément se trahit;
Son front mal déguisé découvroit son dépit.
J'ignore quel sujet animoit sa colére:
Mais au seul nom du Roi, trop prompt, & trop sincére,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvoit dompter,
Jusques à la menace il osoit s'emporter.
Il partit: & depuis sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante;
Même il étoit dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le Ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal avec quelque apparence
De nos Peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? assez long-tems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui floterent incertains:
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,

Ce

Ce titre si fameux de Vangeur de la Terre,
Ce respect qu'aux Héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés, Thèbe en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les Dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine, ayez pitié d'un Peuple qui vous aime!
Imitez de ces Dieux la justice suprême;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux:
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux, s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'est sans regret que je la sacrifie:
Thébains qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang, n'exigez rien de plus.
Allez. . . .

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

Que je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux.
Ces Peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bien-tôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'Aſſaſſin d'un époux?

JOCASTE.

Lui! qu'un aſſaſſinat ait pu ſouiller ſon ame!
Des lâches Scélérats c'eſt le partage infâme.
Il ne manquoit, Egine, au comble de mes maux,
Que d'entendre d'un crime accuſer ce Héros;

Apprens

Apprens que ces soupçons irritent ma colére,
Et qu'il est vertueux puisqu'il m'avoit su plaire.

EGINE.

Cet amour si constant. . . .

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu.... cependant, chere Egine,
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,
On ne se cache point ces secrets mouvemens,
De la Nature en nous indomptables enfans:
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre;
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre,
Et la vertu sévère en de si durs combats,
Résiste aux passions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur est juste autant que vertueuse,
Et de tels sentimens . . .

JOCASTE.

Que je suis malheureuse!

Tu

Tu connois, chere Egine, & mon cœur & mes maux;
J'ai deux fois de l'Hymen allumé les flambeaux,
Deux fois de mon destin subissant l'injustice,
J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice;
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devoit être arraché.
Pardonnez-moi, Grands Dieux, ce souvenir funeste,
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus aussi-tôt que formés.
Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du Diadême,
Il fallut oublier dans ses embrassemens
Et mes premiers amours, & mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir toute entiere attachée,
J'étouffai de mes Sens la révolte cachée,
Et déguisant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'osois à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'Hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur du moins ſans trop de réſiſtance,
De vos Etats ſauvés donnà la récompenſe.

JOCASTE.

Ah Grands Dieux!

EGINE.

Etoit il plus heureux que Laïus?
Ou Philoctete abſent ne vous touchoit-il plus?
Entre ces deux Héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un Monſtre cruel Thèbe alors ravagée
A ſon Libérateur avoit promis ma foi,

Et

Et le Vainqueur du Sphinx étoit digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe.
Mais que ce ſentiment fut loin de la foibleſſe!
Ce n'étoit point, Egine, un feu tumultueux,
De mes Sens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le ſeul Philoctete a fait naître en mon ame;
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma Raiſon.
Je ſentois pour Oedipe une amitié ſévère.
Oedipe eſt vertueux, ſa vertu m'étoit chere,
Mon cœur avec plaiſir le voyoit élevé
Au Trône des Thébains qu'il avoit conſervé.
Mais enfin ſur ſes pas aux Autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des transſports inconnus que je ne conçus pas:
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet Hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Egine, je voyois dans une nuit obſcure,

Près

Près d'Oedipe & de moi je voyois des Enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;
De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante
Dans cet abîme affreux paroissoit menaçante ;
Il me montroit mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avoit été formé de son malheureux sang ;
Ce fils dont ma pieuse & barbare injustice
Avoit fait à nos Dieux un secrét sacrifice.
De les suivre tous deux ils sembloient m'ordonner ;
Tous deux dans le Tartare ils sembloient m'entraîner.
De sentimens confus mon ame possédée
Se présentoit toujours cette effroyable idée ;
Et Philoctete encor trop présent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentoit la terreur.

EGINE.

J'entens du bruit, on vient, je le voi qui s'avance.

JOCASTE.

C'est lui-même : je tremble ; évitons sa présence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

Ne fuyez point, Madame, & cessez de trembler:
Osez me voir, osez m'entendre & me parler;
Ne craignez point ici que mes jalouses larmes
De votre Hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi de reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux:
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires
Que dicte la molesse aux Amans ordinaires;
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avoit quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de foiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentimens n'apppartenoient qu'à nous,
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous;
Si

Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste avant tout que je m'en justifie.
Je vous aimois, Seigneur: une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi;
Et du Sphinx & des Dieux la fureur trop connue,
Sans doute à votre oreille est déja parvenue.
Vous savez quels fleaux ont éclatté sur nous,
Et qu'Oedipe...

PHILOCTETE.

Je sai qu'Oedipe est votre époux;
Je sai qu'il en est digne; &, malgré sa jeunesse,
L'Empire des Thébains sauvé par sa sagesse,
Ses exploits, ses vertus, & sur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire constante,
Emportoit-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le Vainqueur du Sphinx devoit vous conquérir,
Falloit-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurois point percé les ténèbres frivoles
D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles.
Ce bras que votre aspect eût encore animé,
A vaincre avec le fer étoit accoutumé.

Du Monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête....
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête:
Un autre a pu jouïr de cet excès d'honneur!....

JOCASTE.

Vous ne connoiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous, qu'aurai-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans des lieux qu'un Dieu vangeur abhore.
Un feu contagieux annonce ſon courroux,
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous:
Du Ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Vange ainſi de ce Roi la cendre négligée;
On doit ſur nos Autels immoler l'Aſſaſſin,
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Etonne mon courage, & me force au ſilence.
Qui moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!

Et

Et que de votre époux ... vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le croi point, & c'eſt vous faire injure,
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent;
Fuyez-moi, c'en eſt fait, nous nous aimions en vain,
Les Dieux vous réſervoient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux, leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au Monde,
Ni ſouffrir que l'amour rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Déja de tous côtés les Tyrans reparoiſſent,

Hercule est sous la tombe, & les Monstres renaissent.

Allez, libre des feux dont vous futes épris,

Partez, rendez Hercule à l'Univers surpris.

Seigneur, mon époux vient, souffrez que je vous laisse:

Non que mon cœur troublé redoute sa foiblesse;

Mais j'aurois trop peut-être à rougir devant vous,

Puisque je vous aimois, & qu'il est mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, HIDASPE.

OEDIPE.

Hidaspe, c'est donc là le Prince Philoctete?

PHILOCTETE.

Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort avéugle jette,

Et

Et que le Ciel encore à sa perte animé
A souffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je sai de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie;
J'ai pour vous trop d'estime, & je ne pense pas
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.
Thesée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré:
Ne deshonorez point par une calomnie
La splendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et soutenez sur-tout par un trait généreux
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux Mortels, & sauver cet Empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les Héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime;
Si le Ciel m'eût laissé le choix de la victime,
Je n'aurois immolé de victime que moi.
Mourir pour son Pays, c'est le devoir d'un Roi:

C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres:
J'aurois tranché mes jours, & défendu les vôtres:
J'aurois ſauvé mon Peuple une ſeconde fois.
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix:
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre:
Paroiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma Cour un Héros tel que vous;
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom
J'avois oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infâmes Aſſaſſins a délivré la Terre;
Hercule à les dompter avoit inſtruit mon bras.
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient deshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.

Vous

Vous ne l'avez vaincu qu'en Guerrier magnanime,
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh! quel ſeroit mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un Roi pour ſes Sujets eſt un Dieu qu'on révére;
Pour Hercule & pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des Rois, & vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les vanger.

OEDIPE.

Je connois Philoctete à ces illuſtres marques;
Des Guerriers comme vous ſont égaux aux Monarques.
Je le ſai: cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le Vainqueur de Laïus eſt digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,
Et vous . . .

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi, ce mot doit vous ſuffire:
Seigneur, ſi c'étoit moi, j'en ferois vanité;
En vous parlant ainſi, je dois être écouté.

C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires;
Mais un Prince, un Guerrier tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me ſoupçonne!
Ah! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne.
Son Sceptre & ſon Epouſe ont paſſé dans vos bras;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas.
Et je n'ai point, Seigneur, au tems de ſa diſgrace
Diſputé ſa dépouille & demandé ſa place.
Le Trône eſt un objet qui ne peut me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignoit de monter.
Toujours libre avec lui ſans Sujets & ſans Maître,
J'ai fait des Souverains & n'ai point voulu l'être.
Mais enfin à vos yeux c'eſt trop m'humilier,
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

OEDIPE.

Ceſſons un entretien qui tous deux nous offenſe.
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence
De l'équité des Loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous . . . .

PHI-

PHILOCTETE.

J'y resterai sans doute,
Il y va de ma gloire, & ce Ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vangé de l'affront;
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, HIDASPE.

OEDIPE.

JE l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable
Ne *sait* point s'abaisser à des déguisemens:
Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.
Je ne puis voir en lui cette bassesse infâme.
Je te dirai bien plus, je rougissois dans l'ame
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur;
Je me plaignois à moi de mon trop de rigueur.
Nécessité cruelle, attachée à l'Empire!
Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,

Et

Et nous sommes, Hidaspe, injustes malgré nous.

Mais que Phorbas est lent pour mon impatience!
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance;
Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

HIDASPE.

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
Quel besoin que le Ciel ici se fasse entendre?
Ces Dieux dont le Pontife a promis le secours,
Dans leurs Temples, Seigneur, n'habitent point toujours;
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles,
Ces Antres, ces Trépieds qui rendent leurs Oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un soufle pur ne sont point animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs Prêtres,
Au pied du Sanctuaire il est souvent des Traîtres,
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les Destins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un soin extrême
Philoctete, Phorbas, & Jocaste elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,

Ce

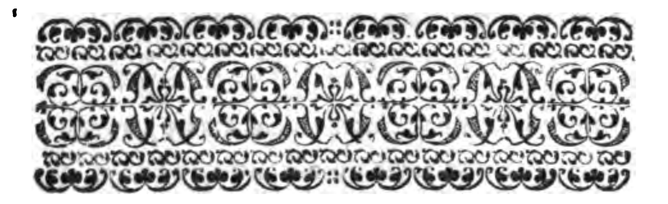
Ce sont-là nos Trépieds, nos Oracles, nos Dieux.

OEDIPE.

Seroit-il dans le Temple un cœur assez perfide?
Non, si le Ciel enfin de nos destins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du salut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger & les Dieux & les Hommes.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.


OUI, j'attends Philoctete, & je veux qu'en ces lieux
Pour la derniere fois il paroiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez juſqu'à quelle inſolence
Le Peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intereſſez à le trouver coupable:

Vous

Vous entendez d'ici leurs cris séditieux,
Il demandent son sang de la part de nos Dieux.
Pourrez-vous résister à tant de violence?
Pourrez-vous le servir & prendre sa défense?

JOCASTE.

Moi! si je la prendrai? dûssent tous les Thébains
Porter jusques sur moi leurs parricides mains;
Sous ces murs tout fumans dûssai-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.

Mais une juste crainte occupe mes esprits.
Mon cœur de ce Héros fut autrefois épris;
On le sait, on dira que je lui sacrifie
Ma gloire, mes Epoux, mes Dieux & ma Patrie,
Que mon cœur brûle encore . . .

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais . . .

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une Princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse?
Des Courtisans sur nous les inquiets regards

Avec

Avec avidité tombent de toutes parts:
A travers les respects leurs trompeuses souplesses
Pénétrent dans nos cœurs, & cherchent nos foiblesses:
A leur malignité rien n'échape & ne fuit,
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous jusqu'à notre silence;
Et quand leur artifice & leur persévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets;
Alors avec éclat leurs discours indiscrets
Portant sur notre vie une triste lumiere,
Vont de nos passions remplir la Terre entiere.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards si perçans sont dangereux pour vous?
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire;
On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuser toujours promte & sévère,

Je

Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère:
Peut-être je me juge avec trop de rigueur;
Mais enfin Philoctete a régné ſur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée;
Ma vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je? je ne ſai, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours.
Ma pitié me paroît trop ſenſible & trop tendre,
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre:
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins,
Je le ſervirois mieux ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute:
C'eſt ma ſeule eſpérance, & pour peu qu'il m'écoute;
Pour peu que ma priere ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir:
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuye,
Qu'il ſauve en s'éloignant & ma gloire & ſa vie;
Mais qui peut l'arrêter? il devroit être ici.
Chere Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, ÆGINE.

JOCASTE.

Ah! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vûe;
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous savez le sort qu'on vous aprête.

PHILOCTETE.

Un vain Peuple en tumulte a demandé ma tête;
Du jour qui m'importune il veut me délivrer.

JOCASTE.

Ah de ce coup affreux songeons à nous parer!
Partez: de votre sort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut-être
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,

Pour

Pour prix de votre vie heureusement sauvée,
Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compassion, & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie,
Et ne me forcez point, quand je suis innocent,
A devenir coupable en vous obéïssant.
Des biens que m'a ravis la colere céleste,
Ma gloire, mon honneur est le seul qui me reste;
Ne m'ôtez pas ce bien, dont je suis si jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vêcù, j'ai rempli ma triste destinée,
Madame, à votre Epoux ma parole est donnée;
Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne sai point encore comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flâme
Dont la triste Jocaste avoit touché votre ame,
Si d'une si parfaite & si tendre amitié
Vous conservez encore un reste de pitié;
Enfin s'il vous souvient que promis l'un à l'autre

Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carriére,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entiére;
J'ai vêcu loin de vous, mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait ſi d'un regard propice,
Le Ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait ſi ſa clémence au ſein de vos Etats
Pour m'immoler à vous n'a point conduit mes pas?
Sans doute il me devoit cette grace infinie
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCE-

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, HIDASPE, Suite.

OEDIPE.

PRince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un Peuple dont la voix presse votre supplice,
J'ai calmé son tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné, le Peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le Vulgaire,
Je voudrois que perçant un nuage odieux,
Déja votre innocence éclatât à leurs yeux:
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au Ciel que j'implore à me déterminer.
Ce Ciel enfin s'appaise, il veut nous pardonner,
Et bien-tôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du Grand Prêtre il nomme la victime;
Et je laisse à nos Dieux plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon Peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt infléxible & pure;
Mais l'extrême juſtice, eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des Loix que nous ſuivons la premiere eſt l'Honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils Délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſoit de moi ſeul pour témoin:
C'étoit, c'étoit aſſez d'examiner ma vie;
Hercule appui des Dieux, & Vainqueur de l'Aſie,
Les Monſtres, les Tyrans qu'il m'apprit à domter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe;
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attends leur Arrêt,
Par pitié pour ce Peuple, & non par interêt.

SCE-

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, HIDASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite; LE CHOEUR.

OEDIPE.

EH bien, les Dieux touchés des vœux qu'on leur adresse,
Suspendent-ils enfin leur fureur vangeresse?
Quelle main parricide a pu les offenser?

PHILOCTETE.

Parlez, quel est le sang que nous devons verser?

LE GRAND PRETRE.

Fatal présent du Ciel! science malheureuse!...
Qu'aux Mortels curieux vous êtes dangereuse!
Plût aux cruels Destins qui pour moi sont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien, que venez-vous annoncer de sinistre?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le Miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND PRETRE

à Oedipe.

Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le Ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Oedipe. . .

LE GRAND PRETRE.

Oedipe eſt plus à plaindre qu'eux.

I. PER-

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour ſon Peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous à qui le Ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs.
Nommez cet Aſſaſſin, ce Monſtre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND PRETRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'éxil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bien-tôt éprouvant un deſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.

De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payez à ce prix.

OEDIPE.

Obéïſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance

LE GRAND PRETRE

à Oedipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND PRETRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

OEDIPE.

Acheve; qui?

LE GRAND PRETRE

à Oedipe.

Vous.

OEDI-

OEDIPE.

Moi?

LE GRAND PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprête des Dieux, qu'osez-vous nous apprendre?

A Oedipe.

Quoi vous de mon époux vous seriez l'assassin?
Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main?
Non, Seigneur, non, des Dieux l'Oracle nous abuse,
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage,
Je ne tirerai point un indigne avantage;
Du revers inouï qui vous presse à mes yeux,
Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,

Et que ce Peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras,
Entre un Peuple & vous je ne balance pas.
Un Prêtre quel qu'il ſoit, quelque Dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes Rois, & non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu, mais quel comble d'horreur!
L'un parle en Demi-Dieu, l'autre en Prêtre impoſteur.

Au Grand Prêtre.

Voilà donc des Autels quel eſt le privilège,
Impoſteur, ainſi donc ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton Roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des Dieux!
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le Miniſtère ſaint que ta main deshonore.
Traître, aux pieds des Autels il faudroit t'immoler
A l'aſpect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND PRETRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre Arrêt vous ſera prononcé,
Tremblez, malheureux Roi, votre régne eſt paſſé;
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance aprête.

Bien-

Bien-tôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce Trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les Antres ſolitaires,
Par-tout d'un Dieu vangeur vous ſentirez les coups,
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le Ciel, ce Ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colere à t'entendre;
Si ton ſang méritoit qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits
De ta prédiction préviendroient les effets.
Va, fui, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un courroux que ta préſence irrite;
Fui, d'un menſonge indigne abominable Auteur.

LE GRAND PRETRE.

Vous me traitez toujours de Traître & d'Impoſteur;
Votre pere autrefois me croyoit plus ſincère.

OEDI-

OE D I P E.

Arrête... que dis-tu? quoi Polibe... mon pere?

LE GRAND PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funefte fort,
Ce jour va vous donner la naiffance & la mort.
Vos deftins font comblés, vous allez vous connoître.
Malheureux, favez-vous quel fang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous feul réfervés,
Savez-vous feulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hymenée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de fa naiffance, & de qui la fureur
Remplira l'Univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCE-

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſai où je ſuis, ma fureur eſt tranquile:
Il ſemble qu'un Dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports enchaîne mon courroux;
Et prêtant au Pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruïne.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctete avec vous combattroit ſous vos loix;
Mais un Prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des Oracles vains,
Un Pontife eſt ſouvent terrible aux Souverains,
Et dans ſon zèle aveugle un Peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécile idolâtre,
Foulant par pieté les plus ſaintes des loix,

Croit

Croit honorer les Dieux, en trahiſant ſes Rois;
Sur-tout quand l'interêt pere de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

OEDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs,
La grandeur de votre ame égale mes malheurs,
Accablé ſous le poids du ſoin qui me devore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime j'ai commis! eſt il vrai, Dieu vangeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime;
A ce Peuple expirant il faut une victime,
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer:
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux Epoux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris;
J'irai... puiſſent les Dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre.

OEDI-

OEDIPE.

Vous mourir, vous Madame! ah! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible.
Le ſort de votre époux eſt déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

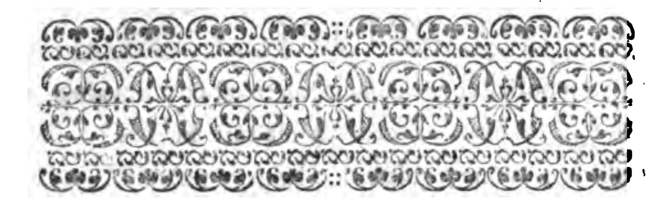
JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

Non, quoique vous difiez, mon ame inquietée
De foupçons importuns n'eft pas moins agitée.
Le grand Prêtre me gêne, & prêt à l'excufer,
Je commence en fecret moi-même à m'accufer.
Sur tout ce qu'il m'a dit plein d'une horreur extrême,
Je me fuis en fecret interrogé moi-même;
Et mille événemens de mon ame effacés
Se font offerts en foule à mes efprits glacés.
Le paffé m'interdit, & le préfent m'accable;
Je lis dans l'avenir un fort épouvantable,

Et

Et le crime par-tout femble fuivre mes pas.

JOCASTE.

Eh quoi, votre vertu ne vous raffûre pas?
N'êtes-vous pas enfin fûr de votre innocence?

OEDIPE.

On eft plus criminel quelquefois qu'on ne penfe.

JOCASTE.

Ah! d'un Prêtre indifcret dédaignant les fureurs,
Ceffez de l'excufer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Madame, au nom des Dieux, fans vous parler du refte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funefte,
Avoit-il près de lui des Gardes, des Soldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un feul fuivoit fes pas.

OEDIPE.

Un feul homme?

JOCASTE.

Ce Roi, plus grand que fa fortune
Dédaignoit comme vous une pompe importune:

On ne voyoit jamais marcher devant ſon Char
D'un Bataillon nombreux le faſtueux rempart :
Au milieu des Sujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il étoit ſans crainte, il marchoit ſans défenſe ;
Par l'amour de ſon Peuple il ſe croyoit gardé.

OEDIPE.

O Héros ! par le Ciel aux mortels accordé,
Des véritables Rois exemple auguſte & rare,
Oedipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux,
Malgré le froid des ans dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brilloient encor du feu de ſa jeuneſſe :
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis,
Imprimoit le reſpect aux mortels interdits ;
Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance,
Et je m'applaudiſſois de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon Epoux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre ?

OEDI-

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre;
Je crains que par les Dieux le Pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurois maſſacré! Dieux! ſeroit-il poſſible?

JOCASTE.

Cet organe des Dieux eſt-il donc infaillible?
Un Miniſtère ſaint les attache aux Autels:
Ils approchent des Dieux; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet au gré de leur demande
Du vol de leurs Oiſeaux la vérité dépende?
Que ſous un fer ſacré des Taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces Victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées?
Non, non; chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos Prêtres ne ſont point ce qu'un vain Peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

OEDIPE.

Ah Dieux! s'il étoit vrai, quel feroit mon bonheur?

JOCASTE.

Seigneur, il eft trop vrai, croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je fus bien détrompée,
Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un Oracle impofteur la fauffe obfcurité.
Il m'en coûta mon fils: Oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, fans vous, mon fils vivroit encore.

OEDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel Oracle fur vous les Dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez dans ce péril extrême,
Ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même;
Et d'un Oracle faux ne vous allarmez plus.

Seigneur, vous le favez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le fort de mon fils ma tendreffe inquiete

Con-

Confulta de nos Dieux la fameufe Interprête.
Quelle fureur hélas ! de vouloir arracher
Des fecrets que le fort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étois mere, & pleine de foibleffe,
Je me jettai craintive aux pieds de la Prêtreffe.
Voici fes propres mots; j'ai du les retenir ;
Pardonnez fi je tremble à ce feul fouvenir.
„ Ton fils tuera fon pere, & ce fils facrilège,
„ Incefte & parricide... ô Dieux ! acheverai-je ?

OEDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce Monftre entrèroit dans mon lit;
Que je le recevrois, moi, Seigneur, moi fa mere,
Degoutant dans mes bras du meurtre de fon pere;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerois des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce recit funefte,
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le refte.

OEDIPE.

Ah Madame! achevez... dites... que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les Dieux, Seigneur, & saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle,
En vain de cette amour l'impérieuse voix
S'opposoit à nos Dieux & condamnoit leurs loix,
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînoit au crime,
Et pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse!
O d'un Oracle faux obscurité trompeuse!
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ses destins prospéres
Il fut assassiné par des mains étrangéres.
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire;

Ban-

Banniſſez cet effroi qu'un Prêtre vous inſpire,
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

OEDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnoiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu par ce triſte entretien
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être ainſi que moi frémirez-vous de crainte.

Le deſtin m'a fait naître au Trône de Corinthe;
Cependant de Corinthe & du Trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée:
Pour la premiere fois par un don ſolemnel
Mes mains jeunes encore enrichiſſoient l'Autel:
Du Temple tout à coup les combles s'entr'ouvrirent,
De traits affreux de ſang les Marbres ſe couvrirent,
De l'Autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main repouſſoit mes preſens;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,

Porterent jufqu'à moi cette voix effrayante :
„ Ne viens plus des lieux faints fouiller la pureté,
„ Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté ;
„ Ils ne reçoivent point tes Offrandes impies,
„ Va porter tes prefens aux Autels des Furies :
„ Conjure leurs Serpens prêts à te déchirer ;
„ Va, ce font-là les Dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnois mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame,
Tout l'affemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le Ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit que je ferois l'affaffin de mon pere.

JOCASTE.

Ah Dieux ! . .

OEDIPE.

Que je ferois le mari de ma mere.

JOCASTE.

Où fuis-je ? quel Démon en uniffant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous raffembler tant d'horreurs ?

OEDIPE.

Il n'eft pas encor tems de répandre les larmes ;

Vous

Vous apprendrez bien-tôt d'autres ſujets d'allarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du ſein de ma Patrie il falut m'exiler.
Je craignis que ma main malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle ;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mere éplorée ;
Je partis, je courus de Contrée en Contrée,
Je déguiſai par-tout ma naiſſance & mon nom,
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une avanture en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidoit ſeconda mon courage :
Heureux ſi j'avois pu dans l'un de ces combats
Prévenir mon deſtin par un noble trépas !
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin je me ſouviens qu'aux Champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliois juſqu'ici ce grand événement ;
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient ſur ma vûe,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux Guerriers,
Sur un Char éclatant que traînoient deux Courſiers.

Il falut difputer dans cet étroit paffage
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étois jeune & fuperbe, & nourri dans un rang
Où l'on puifa toujours l'orgueil avec le fang:
Inconnu, dans le fein d'une Terre étrangére,
Je me croyois encor au Trône de mon pere,
Et tous ceux qu'à mes yeux le fort venoit offrir,
Me fembloient mes Sujets, & faits pour m'obéïr.
Je marche donc vers eux, & ma main furieufe
Arrête des Courfiers la fougue impétueufe.
Loin du Char à l'inftant ces Guerriers élancés
Avec fureur fur moi fondent à coups preffés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiffans! je ne fai fi c'eft faveur ou haine;
Mais fans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tomberent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en fouvient, déja glacé par l'âge,
Couché par la pouffiére obfervoit mon vifage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler,
De fes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant je fentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étois... vous frémiffez, Madame.

J O-

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Helas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

Viens, malheureux Vieillard, viens, approche... à sa vûe
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue;
Un confus souvenir vient encor m'affliger;
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien, est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon supplice?
Vous ne futes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassûrez-vous, Phorbas, & répondez au Roi.

PHOR-

PHORBAS.

Au Roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraitre.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, & vous êtes mon Maître,
Vous, Seigneur?

OEDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre;
N'inſultez point du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle Sujet bleſſé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai bleſſé? qui? moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie,
Achevez de m'ôter une importune vie.

Sei-

Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échapé;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte
Où mon Roi...

OEDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le voi, c'en eſt aſſez... ô Dieux!
Enfin après quatre ans vous déſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il eſt donc vrai!

OEDIPE.

Quoi! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage?
Oui, c'eſt toi, vainement je cherche à m'abuſer;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer,
Et mon œil étonné ne peut te méconnaitre.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vû tomber mon Maître;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné;
J'ai vêcu dans les fers, & vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bien-tôt à mon tour je te rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice;
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOcaſte... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe,
Vous voyez mes forfaits, libre de votre foi,
Frapez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

OEDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage,
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez. . .

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intereſſe?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe,
Ecoutez ma priere.

OEDIPE.

Ah! je n'écoute rien;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſére!

OEDIPE.

O trop funeſte hymen! ô feux jadis ſi doux!

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints, vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus, & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces Climats du malheur qui me ſuit:
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi deſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendra juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes;
Frapez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accusez point d'un destin si cruel;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre;
Vous ignoriez quel sang vos mains alloient répandre;
Et sans trop rappeller cet affreux souvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir:
Vivez . . .

OEDIPE.

Moi que je vive! il faut que je vous fuie:
Hélas! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels tristes Climats
Ensévelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irai-je errant encore, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau Diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon triste destin
A des crimes plus grands réserve encor ma main?
Corinthe, que jamais ta détestable rive . . .

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEigneur, en ce moment un Etranger arrive;
Il se dit de Corinthe, & demande à vous voir.

OEDIPE.

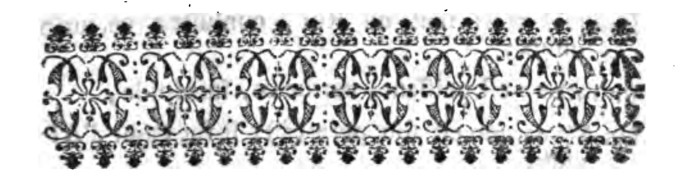
Allons, dans un moment je vais le recevoir.

A Jocaste.

Adieu; que de vos pleurs la source se dissipe.
Vous ne reverrez plus le malheureux Oedipe:
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux,
En cessant d'être Roi, je cesse d'être à vous.
Je pars: je vais chercher dans ma douleur mortelle
Des Païs où ma main ne soit point criminelle;
Et vivant loin de vous sans Etats, mais en Roi,
Justifier les pleurs que vous versez pour moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE



ACTE V.

SCENE I.

OEDIPE, HIDASPE, DIMAS, LE CHOEUR, Suite.

OEDIPE.

Finissez vos regrets, & retenez vos larmes,
Vous plaignez mon éxil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assûre un prompt secours,
En perdant votre Roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce Peuple il est tems que j'ordonne.
J'ai sauvé cet Empire en arrivant au Trône;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté,
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie.
Je quitte mes Enfans, mon Trône, ma Patrie,
Ecoutez-moi du moins pour la derniere fois,

Puis-

Puiſqu'il vous faut un Roi, conſultez en mon choix;

Philoctete eſt puiſſant, vertueux, intrépide,

Un Monarque eſt ſon pere (*), il fut l'ami d'Alcide,

Que je parte & qu'il régne; allez chercher Phorbas,

Qu'il paroiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.

Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque

Et deſcendre du moins de mon Trône en Monarque.

Que l'on faſſe approcher l'Etranger devant moi.

Vous, demeurez.

SCENE II.

OEDIPE, HIDASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

ICare, eſt-ce vous que je vois?

Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,

Vous digne favori de Polibe mon pere.

Quel

(*) Il étoit fils du Roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

OEDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?

Mon pere. ...

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.

Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;

Ses jours étoient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, Oracles de nos Dieux?

Vous qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,

Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide,

Mon pere eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.

Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé:

Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,

Occupé d'écarter un mal imaginaire,

J'abandonnois ma vie à des malheurs certains;

Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.

 O Ciel!

O Ciel! & quel est donc l'excès de ma misére?
Si le trépas des miens me devient nécessaire;
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un pere est un bienfait des Dieux.
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que sa cendre mérite.
Partons: vous vous taisez, je voi vos pleurs couler;
Que ce silence! . . .

ICARE.

O Ciel! oserai-je parler?

OEDIPE.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment sans témoins daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE *à sa suite.*

Allez, retirez-vous... Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penser.
Si vous y paroissez, votre mort est jurée.

OEDI-

OEDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendroit l'entrée?

ICARE.

Du Sceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez? & ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſuis, Deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien j'allois régner, Icare, allons combattre.
A mes lâches Sujets courrons me préſenter.
Parmi ces malheureux promts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrois en coupable,
Je dois périr en Roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel Etranger ſur mon Trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polibe; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le Diadême.
A ſon Maître nouveau tout le Peuple obéït.

OEDIPE.

Eh quoi! mon pere auſſi, mon pere me trahit?

De la rebellion mon pere eſt le complice?
Il me chaſſe du Trône?

ICARE.

Il vous a fait juſtice;
Vous n'étiez point ſon fils.

OEDIPE.

Icare. . .

ICARE.

Avec regret
Je revele en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur, & toute la Province...

OEDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils!

ICARE.

Non, Seigneur, & ce Prince
A tout dit en mourant; de ſes remords preſſé
Pour le ſang de nos Rois il vous a renoncé,
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau Roi la ſévère juſtice,
Je venois implorer votre appui dans ces lieux.

OEDI-

OEDIPE.

Je n'étois point son fils! & qui suis-je, grands Dieux?

ICARE.

Le Ciel qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naissance;
Et je sai seulement qu'en naissant condamné,
Et sur un Mont desert à périr destiné,
La lumiere sans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainsi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étois dès le berceau l'horreur de ma Maison.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le Mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain qui se dit votre pere,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque Dieu bienfaisant guida vers vous mes pas.

La

La pitié me saisit, je vous prens dans mes bras,
Je ranime dans vous la chaleur presque éteinte:
Vous vivez, & bien-tôt je vous porte à Corinthe.
Je vous présente au Prince: admirez votre sort,
Le Prince vous adopte au lieu de son fils mort;
Et par ce coup adroit, sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils vous futes élevé
Par cette même main qui vous avoit sauvé.
Mais le Trône en effet n'étoit point votre place,
L'interêt vous y mit, le remords vous en chasse.

OEDIPE.

O vous qui présidez aux fortunes des Rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs Oracles,
Contre un foible mortel épuiser les miracles?
Mais ce Vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais: & le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit le sang qui vous fit naître;
Mais long-tems de ses traits mon esprit occupé
De

De ſon image encore eſt tellement frappé,
Que je le connoîtrois, s'il venoit à paroître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connoître?
Je devrois bien plutôt d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin, ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſai; mais malgré les maux que je prévoi,
Un deſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connoître, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

AH! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême,

Plus je le vois, & plus . . . Ah! Seigneur, c'eſt lui-même;

C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez moi, ſi vos traits inconnus . . .

ICARE.

Quoi, du Mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi, cet enfant qu'en mes mains vous remîtes?

Cet enfant qu'au trépas . . .

PHOR-

PHORBAS.

Ah! qu'eſt-ce que vous dites,
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joye;
Oedipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroye.
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas,
Quoi que ce Thébain diſe, il vous mit dans mes bras.
Vos deſtins ſont connus, & voilà votre pere.

OEDIPE.

O ſort qui me confond! ô comble de miſére!

A Phorbas.

Je ſerois né de vous... le Ciel auroit permis
Que votre ſang verſé...

PHOR-

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos Enfans & la Reine.

OEDIPE.

Répons-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,

En montrant Icare.

Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie!

OEDIPE.

Quel étoit ſon Païs ?

PHORBAS.

Thèbe étoit ſa Patrie.

OEDIPE.

Tu n'étois point ſon pere ?

PHORBAS.

Hélas ! il étoit né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

OEDIPE.

Quel étoit-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Acheve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte étoit ſa mere.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins !

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux?

OEDIPE.

Je n'attendois pas moins.

ICARE.

Seigneur ....

OEDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence,
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe;
Fuyez, à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirois trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

OEDIPE.

LE voilà donc rempli cet Oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin par un mêlange affreux
Inceſte, & parricide, & pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,

Toi

Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister,
Je tombois dans le piége en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entraînoit vers le crime,
Sous mes pas fugitifs il creusoit un abîme,
Et j'étois malgré moi dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connois point d'autres;
Impitoyables Dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez... où suis-je! quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs sont teints de sang, je vois les Eumenides
Secouer leurs flambeaux vangeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi,
L'Enfer s'ouvre . . . ô Laïus, ô mon pere! est-ce toi?
Je vois, je reconnois la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, vange-toi d'un Monstre détesté,
D'un Monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté;
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres,
J'irai de mon supplice épouvanter les Ombres.
Viens, je te suis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Seigneur, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JO-

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entens-je?

OEDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus étoit mon pere, & je ſuis votre fils.

Il ſort.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce Palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher;
Si ta main ſans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prens pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux, eſt-ce donc ainſi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valoit mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND PRETRE

PEuples, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un ſoleil plus ſerain ſe leve ſur vos têtes;
Les feux contagieux ne ſont plus allumez,
Vos tombeaux qui s'ouvroient ſont déja refermés,
La Mort fuit, & le Dieu du Ciel & de la Terre
Annonce ſes bontez par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JO-

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où ſuis-je? & qu'eſt-ce que j'entends?

Barbares! . . .

LE GRAND PRETRE.

C'en eſt fait, & les Dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre;
Le ſang d'Oedipe enfin ſuffit à ſon courroux.

LE CHOEUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! helas, dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers aſſemblage effroyable!
Il eſt donc mort?

LE GRAND PRETRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée
Qui du ſang de ſon pere avoit été trempée;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.

Tel est l'ordre du Ciel, dont la fureur se lasse:
Comme il veut aux mortels il fait justice ou grace;
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle se frappe.

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul Dieu qui me reste.
Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts:
J'ai vêcu vertueuse, & je meurs sans remords.

LE CHOEUR.

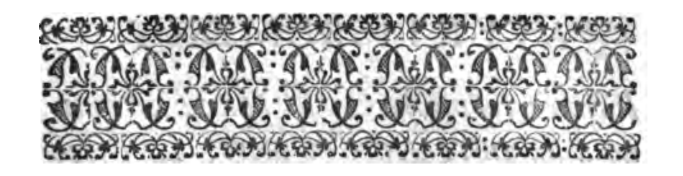
O malheureuse Reine! ô destin que j'abhorre!

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore,
Prêtres, & vous Thébains, qui futes mes Sujets,
Honorez mon bucher, & songez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LA
MARIAMNE,
TRAGÉDIE.



AVERTISSEMENT.

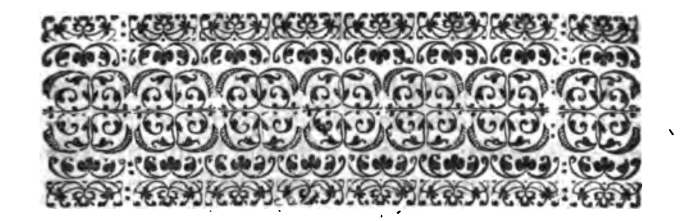
LA Mariamne fut jouée en 1723. *pour la premiere fois. Baron, qu'on a surnommé l'Æsopus des Français, joua le rôle d'Hérode; mais il étoit trop vieux pour soutenir ce caractère violent. Adrienne le Couvreur, la meilleure Comédienne qui ait jamais été, représenta Mariamne. L'Auteur faisoit mourir cette Princesse par le poison, & on le lui donnoit sur le Théâtre. C'étoit vers le tems des Rois que la Pièce fut jouée, un Petit-Maître dans le Parterre, voyant donner la coupe empoisonnée à Mariamne, s'avisa de crier* la Reine boit. *Tous les Français se mirent à rire, & la Pièce ne fut point achevée. On la redonna l'an-*

l'année suivante. On fit pour Mariamne d'un autre genre de mort. La Pièce eut 40. Représentations.

Le Sr. Rousseau, qui commençoit à être un peu jaloux de l'Auteur, fit alors une Mariamne d'après l'ancienne Pièce de Tristan; il l'envoya aux Comédiens qui n'ont jamais pu la jouer, & au Libraire Didot qui n'a jamais pu la vendre. Ce fut-là l'origine de la longue querelle entre notre Auteur & Rousseau.



PRE-



PRÉFACE.

JE ne donne cette Edition qu'en tremblant. Tant d'Ouvrages que j'ai vus applaudis au Théâtre, & méprisez à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des Acteurs, la docilité que j'ai fait paroître, ont pu m'attirer des suffrages aux Représentations ; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'Impression. C'est peu d'une conduite réguliére. Ce seroit peu même d'interesser. Tout Ouvrage en Vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuieux, si tous les Vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si on n'y trouve pas une élégance continue, si la Pièce n'a point ce charme inexprimable de la Poësie, que le génie seul peut donner, où l'esprit ne sauroit jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal, & si inutilement depuis la mort de Monsieur Despreaux.

C'est

C'eſt une erreur bien groſſiére de s'imaginer que les Vers ſoient la derniere partie d'une Pièce de Théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. Racine, c'eſt-à-dire, l'Homme de la terre, qui après Virgile a le mieux connu l'Art des Vers, ne penſoit pas ainſi. Deux années entiéres lui ſuffirent à peine pour écrire ſa PHEDRE. Pradon ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des Repréſentations d'une Tragédie ne dépend point du ſtile, mais des Acteurs & des ſituations, il arriva que les deux Phèdres ſemblerent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bien-tôt le rang de l'une & de l'autre. Pradon ſelon la coutume des mauvais Auteurs, eut beau faire une Préface inſolente, dans laquelle il traitoit ſes Critiques de malhonnêtes gens: ſa Pièce tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & ſans la Phèdre de Monſieur Racine, on ignoreroit aujourd'hui que Pradon en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux Ouvrages? la conduite en eſt à peu près la même: Phèdre eſt mourante dans l'une & dans l'autre. Theſée eſt abſent dans les premiers Actes: il paſſe pour avoir été aux Enfers avec Pirithous: Hippolite ſon fils veut quitter Trezène; il veut fuïr Aricie qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à Aricie, & reçoit avec horreur celle de Phèdre, il meurt du même genre de mort, & ſon

son Gouverneur fait le recit de sa mort.
Il y a plus. Les Personnages des deux Pièces se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses; mais c'est-là qu'on distingue le grand Homme, & le mauvais Poëte. C'est lorsque Racine & Pradon pensent de même, qu'ils sont les plus différens. En voici un exemple bien sensible, dans la déclaration d'Hippolite à Aricie. Monsieur Racine fait ainsi parler Hippolite.

Moi qui contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ses Captifs ai long-tems insulté;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages,
Asservi maintenant sous la commune Loi,
Par quel trouble me voi-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois honteux, desespéré,
Portant par-tout le trait, dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve,
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des Forêts votre image me suit,
La lumiere du jour, les ombres de la nuit:

Tout

Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon Arc, mes Javelots, mon Char, tout m'importune,
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les Bois,
Et mes Coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment Hippolite s'exprime dans Pradon.

Assez & trop long-tems, d'une bouche profane,
Je méprisai l'amour, & j'adorai Diane;
Solitaire, farouche, on me voyoit toujours
Chasser dans nos Forêts, les Lions & les Ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse.
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

On ne sauroit lire ces deux Pièces de comparaison, sans admirer l'une, & sans rire de l'au-

l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fond de ſentimens, & de penſées. Car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont presque les mêmes idées. Mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point: l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit; & le Poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. Racine, il faudroit avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes Ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi foibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes Ouvrages. Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette Pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurois corrigé quelques-unes, ſi j'avois pu retarder cette Edition; mais j'en aurois encore laiſſé beaucoup. Dans tous les Arts il y a un terme par delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une Critique détaillée de cette Pièce: les Lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une Critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de Mariamne. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes: on di-

difoit que le fujet de Mariamne n'étoit autre chofe qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui fa femme refufe avec aigreur le devoir conjugal.* Et on ajoutoit qu'une querelle de ménage ne pouvoit jamais faire une Tragédie. Je fupplie qu'on faffe avec moi quelque réflexions fur ce préjugé.

Les Pièces tragiques font fondées ou fur les interêts de toute une Nation, ou fur les interêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre font l'*Iphigénie en Aulide*, où la Gréce affemblée, demande le fang du fils d'Agamemnon: *les Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le fort de Rome: l'*Oedipe*, où le Salut des Thébains dépend de la découverte du meurtre de Laïus. Du fecond genre font *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, &c.

Dans ces trois dernieres tout l'interêt eft renfermé dans la Famille du Héros de la Pièce: Tout roule fur des paffions que des Bourgeois reffentent comme les Princes. Et l'intrigue de ces Ouvrages eft auffi propre à la Comédie, qu'à la Tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'eft qu'un Vieillard amoureux d'une jeune fille: fes deux fils en font amoureux auffi; & il fe fert d'une rufe affez baffe pour découvrir celui des deux qui eft aimé.*

Phèdre eft un belle-mere, qui enhardie par une Intriguante, fait des propofitions à fon beau-fils, lequel eft occupé ailleurs.

Néron eft un jeune homme impétueux qui devient amoureux tout d'un coup: qui dans le moment veut

fe

se séparer d'avec sa femme, & se cache derriere une Tapisserie pour écouter les discours de sa Maîtresse. Voilà des sujets que Moliére a pu traiter comme Racine. Aussi l'intrigue de l'Avare est-elle précisément la même que celle de Mithridate. Harpagon & le Roi de Pont sont deux Vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur Maîtresse : & les deux Pièces finissent par le mariage du jeune homme.

Moliére & Racine ont également réussi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amusé, a réjouï, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. Moliére a joué l'amour ridicule d'un vieil Avare : Racine a representé les foiblesses d'un grand Roi, & les a rendues respectables.

Que l'on donne une Nôce à peindre, à Vato, & à le Brun. L'un representera sous une treille des Païsans pleins d'une joïe naïve, grossiere, & effrenée, autour d'une Table rustique, où l'yvresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les Nôces de Pelée & de Thétis, le Festin des Dieux, leur joïe majestueuse. Et tous deux seront arrivez à la perfection de leur Art, par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne.* La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les *tracasseries* d'une

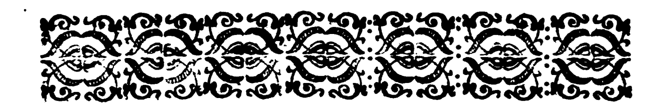
belle-sœur, sont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi à qui la terre a donné le nom de *Grand* éperdûment amoureux de la plus belle femme de l'Univers : la passion furieuse de ce Roi si fameux par ses vertus & par ses crimes, ses cruautez passées, ses remords présens : ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses Ministres, la situation cruelle d'une Princesse dont la vertu & la beauté sont célèbres encore dans le monde : qui avoit vu son pere & son frere livrez à la mort par son mari, & qui pour comble de douleur se voyoit aimée du Meurtrier de sa Famille ; quel champ ! quelle carriere pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un tel sujet soit indigne de la Tragédie ?

Je souhaite sincérement que le même Auteur, qui va donner une nouvelle Tragédie d'Oedipe, retouche aussi le sujet de Mariamne. Il fera voir au Public quelles ressources un génie fécond peut trouver dans ces deux grands sujets. Ce qu'il fera, m'apprendra ce que j'aurois du faire : ses succès me seront chers, parce qu'ils seront pour moi des leçons, & parce que je préfere la perfection de mon art à ma réputation.

Je profite de l'occasion de cette Préface, pour avertir que le Poëme de la Ligue que j'ai promis, n'est point celui dont on a plusieurs Editions, & qu'on debite sous mon nom. Surtout

tout je desavoue celui qui est imprimé à Amsterdam chez *Jean-Fréderic Bernard* en 1724. On y a ajouté beaucoup de Pièçes fugitives, dont la plûpart ne sont point de moi. Et le petit nombre de celles qui m'appartiennent, y ést entiérement défiguré.





ACTEURS.

VARUS, Préteur Romain, Gouverneur de Syrie.

HE'RODE, Roi de Palestine.

MARIAMNE, Femme d'Hérode.

SALOME', Sœur d'Hérode.

ALBIN, Confident de Varus.

MAZAEL, } Ministres d'Hérode.
IDAMAS, }

NABAL, ancien Officier des Rois Asmonéens.

ELIZE, Confidente de Mariamne.

Un Garde d'Hérode, parlant.

Suite de Varus.

Suite d'Hérode.

Une Suivante de Mariamne, muette.

La Scène est à Jérusalem.

MA-


MARIAMNE TRAGEDIE.
L. F. D. B. inv.
I. C. Philipe fecit 1731.



MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SALOMÉ, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Est par-tout reconnue, & par-tout affermie.
J'ai volé vers Azor, & repassé soudain,
Des champs de Samarie aux Sources du Jourdain.
Madame, il étoit tems que du moins ma présence,

Des Hébreux inquiets confondît l'espérance.
Hérode votre frere à Rome retenu,
Déja dans ses Etats n'étoit plus reconnu.
Le Peuple pour ses Rois toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publioit hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage étoit abandonné;
Et que la Reine assise au rang de ses Ancêtres,
Feroit régner sur nous, le sang de nos Grands Prêtres.
Je l'avoue à regret, j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & son nom précieux.
Israël aime encore avec idolâtrie,
Le sang de ces Héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, sa naissance, & sur-tout ses malheurs,
D'un Peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs.
Et leurs vœux indiscrets la nommant Souveraine,
Sembloient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un Peuple ébranlé.
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses Etats suivi de la vengeance;
Son nom seul a par-tout répandu la terreur,
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

S A-

SALOME'.

Vous ne vous trompiez point. Hérode va paraître;
L'indocile Sion va trembler sous son Maître.
Il enchaîne à jamais la Fortune à son Char;
Le Favori d'Antoine est l'ami de César;
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

Eh! que deviendrez-vous,
Quand la Reine en ces lieux reverra son Epoux?
De votre autorité cette fiére Rivale,
Madame, auprès du Roi, vous fut toujours fatale:
Son esprit orgueilleux qui n'a jamais plié,
Conserve encor pour vous la même inimitié.
Elle vous outragea, vous l'avez offensée;
A votre abaissement elle est interessée.
Eh ne craignez-vous plus ces charmes tout-puissans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans!
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hymenée,
D'Hérode & de la Reine unit la destinée,
L'amour prodigieux dont ce Prince est épris,
Se nourrit par la haine & croît par le mépris.

Vous avez vu cent fois ce Monarque infléxible,
Dépofer à fes pieds fa Majefté terrible ;
Et chercher dans fes yeux irritez ou diftraits,
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvoit jamais.
Vous l'avez vu frémir, foupirer & fe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre ;
Cruel dans fon amour, foumis dans fes fureurs,
Efclave en fon Palais, Héros par-tout ailleurs.
Que dis-je! en puniffant une ingrate Famille,
Fumant du fang du Pere, il adoroit la Fille:
Le fer encor fanglant & que vous excitiez,
Etoit levé fur elle, & tomboit à fes pieds.
Il eft vrai que dans Rome éloigné de fa vûe,
Sa chaîne de fi loin fembloit s'être rompue ;
Mais c'en eft fait, Madame, il rentre en fes Etats.
Il l'aimoit, il verra fes dangereux appas;
Ces yeux toujours puiffans, toujours fûrs de lui plaire,
Reprendront malgré-vous leur empire ordinaire,
Et tous fes ennemis bien-tôt humiliez,
A fes moindres regards feront facrifiez.
Otons lui, croïez-moi, l'interêt de nous nuire.
Songeons à la gagner, n'aïant pu la détruire;
Et par de vains refpects, par des foins affidus, ...

S A-

SALOMÉ.

Il eſt d'autres moïens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein? que pretendez-vous dire?

SALOMÉ.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux, oſez-vous vous charger,
Sans que le Roi . . .

SALOMÉ.

Le Roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé; Zarès eſt dans Solime,
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout eſt choiſi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré ſon amour, Hérode a pu vous croire?
Il vous la ſacrifie! Il prend de vous des loix!

SA-

SALOME'.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a falu choiſir le tems de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeuroit expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé :
Mazaël, tu m'as vue avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſûrant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avois trouvé l'accès :
Quand je croïois ſon ame à moi ſeule rendue ;
Il voïoit Mariamne, & j'étois confondue.
Un coup d'œil renverſoit ma brigue & mes deſſeins,
La Reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains :
Et ſi ſa politique avoit avec adreſſe
D'un Epoux amoureux ménagé la tendreſſe ;
Cet ordre, cet Arrêt prononcé par ſon Roi,
Ce coup que je lui porte auroit tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance :
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparez ſa main.

Tu

Tu te souviens assez de ce tems plein d'allarmes,
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes,
Apprit à l'Orient, étonné de son sort,
Qu'Auguste étoit vainqueur, & qu'Antoine étoit mort.
Tu sais comme à ce bruit nos Peuples se troublerent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblerent.
Mon Frere enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa Couronne avec son Protecteur.
Il fallut, sans s'armer d'une inutile audace,
Au Vainqueur de la Terre aller demander grace.
Rapelle en ton esprit ce jour infortuné;
Songe à quel desespoir Hérode abandonné,
Vit son Epouse altiére abhorrant ses approches,
Détestant ses adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor en ce moment cruel,
Et le sang de son Frere, & le sang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer sa peine:
Je saisis cet instant précieux à ma haine:
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir,
J'enflâmai son courroux, j'aigris son desespoir,
J'empoisonnai le trait dont il sentoit l'atteinte;
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,

Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un Sang toujours trop cher aux perfides Hébreux;
Et dès ce même inſtant ſa facile colere,
Deshérita les Fils, & condamna la Mere.

Mais ſa fureur encor flattoit peu mes ſouhaits.
L'amour qui la cauſoit en repouſſoit les traits;
De ce fatal objet telle étoit la puiſſance;
Un regard de l'ingrate arrêtoit ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ, il partit. Et depuis
Mes Lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voïant plus la Reine, il vit mieux ſon outrage;
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage:
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avoit couverts:
Zarès étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette Reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus, j'ai moi-même armé ſa jalouſie.
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-tems en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.

Il

Il croit ce qu'il redoute, & dans ſa défiance
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'Arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire.
Mais avez-vous prévu ſi ce Préteur auſtère,
Qui, ſous les Loix d'Auguſte, a remis cet Etat,
Verroit d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre Maître.
En vain le Peuple Hébreu prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce Trône ébranlé:
Votre pouvoir n'eſt rien ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce Palais, des mains de Varus même,
Votre Frere ait repris l'Autorité ſuprême,
Il ne peut ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes Etats encor agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t-il que l'on oſe à ſa vûe,
Immoler une Reine en ſa garde reçue?
Je connois les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête;

Dans

Dans leurs ſuperbes mains, la foudre eſt toujours prête.

Ces Vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,

Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME'.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire;

Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidere.

Croïez-moi, ce Romain voudra le ménager;

Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.

Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace,

Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.

Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment,

Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment?

Qui vous a répondu qu'Hérode en ſa colére,

D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſevére?

Je connois ſa tendreſſe, il la faut prévenir,

Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.

Qu'après Rome menace, & que Varus foudroie,

Leur courroux paſſager troublera peu ma joie.

Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains.

Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.

Il

Il faut que je périsse, ou que je la prévienne,
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous; il le faut éviter.
Zarès à mes regards devoit se présenter.
Je vais l'attendre, allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes Soldats en secret puissent prendre les Armes.

SCÈNE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL,
Suite de Varus.

VARUS.

SAlome & Mazaël semblent fuir devant moi.
Dans leurs yeux étonnez, je lis leur juste effroi;
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez: mandez à votre Maître,
Que ses cruels desseins sont déja découverts:
Que son Ministre infâme est ici dans les fers;
Et que Varus peut-être au milieu des supplices,
Eût du faire expirer ce Monstre . . . & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flater,

Qu'il connoîtra le piége où l'on veut l'arrêter,
Qu'un jour il punira les traîtres, qui l'abusent,
Et vengera sur eux la Vertu qu'ils accusent.
Vous, si vous m'en croïez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes:
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connoît, qu'il commande en ces lieux;
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en Reine soit servie;
Et respectez ses loix si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur . . .

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus,
Obéïssez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCE-

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AInsi donc sans tes soins, sans ton avis fidèle
Mariamne expiroit sous cette main cruelle?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'étoit que trop suspect;
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service!
C'est par toi qu'elle vit: c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur;
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime;
D'avoir pu secourir la Vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnois Varus à ces soins généreux.
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.

Quand de Rome en vos mains vous portiez le Tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la Terre.
Puissiez-vous seulement écouter en ce jour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour!

VARUS.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défense?
Qui n'auroit comme moi chéri son innocence?
Quel cœur indifférent n'iroit à son secours?
Et qui pour la sauver n'eût prodigué ses jours?

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur dont vous sentez la flâme,
Se déguise en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux . . .

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
L'infortuné Varus adore ses appas.
Je l'aime, il est trop vrai, mon ame toute nue,
Ne craint point, cher Albin, de paroître à ta vûe:
Juge si son péril a du troubler mon cœur!
Moi qui borne à jamais mes vœux à son bonheur,
Moi qui rechercherois la mort la plus affreuse,

Si

Si ma mort un moment pouvoit la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avoit outragé!
Je ne reconnois plus ce Romain ſi ſevère,
Qui parmi tant d'objets empreſſez à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards,
Sur ces Beautez que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu reſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables Beautez,
Offroient de vains attraits à mes yeux révoltez.
Je fuïois leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voïois leur orgueil accru du deshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur.
L'altiére ambition, l'interêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,

Chez les Romains féduits prenans le nom d'amour,
Gouverner Rome entiére, & regner tour à tour.
J'abhorrois, il eſt vrai, leur indigne conquête,
A leur joug odieux je dérobois ma tête;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la Guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la Terre;
Et qu'Hérode à ſes pieds au milieu de cent Rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur! malheureuſe Contrée!
C'eſt-là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée:
L'Univers étoit plein du bruit de ſes malheurs.
Son parricide Epoux faiſoit couler ſes pleurs.
Ce Roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes Exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonnenx, vaillant, mais inhumain,
Au ſang de ſon beau-pere avoit trempé ſa main.
Sur ce Trône ſanglant il laiſſoit en partage
A la fille des Rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connois la rigueur:
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la Cour des Rois la Vérité proſcrite,

L'ai-

L'aimable Vérité sur ses lèvres habite.
Son unique artifice est le soin généreux,
D'assûrer des secours aux jours des malheureux.
Son devoir est sa loi, sa tranquille innocence
Pardonne à son Tyran, méprise sa vengeance,
Et près d'Auguste encore implore mon appui,
Pour ce barbare Epoux qui l'immole aujourd'hui.

Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruit en un jour:
Non d'une passion que mon ame troublée
Reçoive avidement par l'amour aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu sans l'avoir amoli,
Par un amour honteux ne s'est point avili.
Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger & non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses Etats . . .

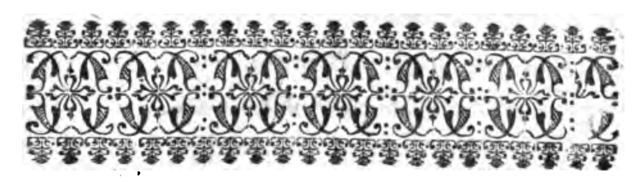
VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.

Hélas! près du Sénat je l'ai ſervi moi-même.
Sans doute il a déja reçu ſon Diadême!
Et cet indigne Arrêt que ſa bouche a dicté
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'Univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

SALOME', MAZAEL.

SALOME'.

ENfin vous le voyez, ma haine eſt confondue.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-tems arrêté,
La Mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire.
Et les Mers & l'Amour, & Varus & le Roi,
Le Ciel, les Elémens, ſont armez contre moi.
Fatale ambition que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avois bien dit, que dans le fond du cœur

Le Roi ſe repentoit de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire,
A révoqué l'Arrêt dicté dans ſe colére.
J'en ai déja reçu les funeſtes avis.
Et Zarès à ſon Roi renvoïé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Qu'un opprobre éternel, & qu'un crime inutile.
Déja de ma Rivale adorant la faveur,
Le Peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes foibles honneurs éclipſez devant elle.
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va ſignaler ma chûte & ſon crédit.
Je ne me flatte point: je ſais comme en ſa place
De tous mes ennemis je confondrois l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant! ô contrainte! ô comble d'infamie!
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie!
Je viens avec reſpect eſſuïer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.

J'ai

J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes:
J'ai toujours craint du Roi les ſentimens ſecrets;
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colére d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable.
Il déteſte la Reine, il a juré ſa mort:
Et s'il ſuſpend le coup qui terminoit ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance;
Et lui-même en ces lieux aſſûrer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête:
La foudre gronde encor: un Arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine;
Irriter ſon Epoux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains,
De ſa perte en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOMÉ.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper:
Dans

Dans un piége plus sûr, il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon interêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colére;
Ce tranſport violent de ſon cœur agité,
N'eſt point un ſimple effet de générosité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit:
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flateur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Qu'elle goûte à loiſir ce dangereux bonheur.
Moi, je veux de mon Roi partager la grandeur,
Je veux qu'à mon parti la Cour ſe réuniſſe,
Que ſous mes volontez tout tremble, tout fléchiſſe;
Voilà mes interêts & mes vœux aſſidus.

Vous, obſervez la Reine, éxaminez Varus,
Faites veiller ſur eux les regards mercenaires,
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs Concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais, la voici. Pourquoi faut-il que je la voie!

SCE.

SCE'NE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME', MAZAEL, NABAL.

SALOME'.

JE viens auprès de vous partager votre joie;
Rome me rend un Frere, & vous rend un Epoux,
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avoit contre vos jours allumé ſa vengeance.
Mais ce feu violent s'eſt bien-tôt conſumé.
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a deſarmé.
Ses triomphes paſſez, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand*, dont l'Univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ſes ſoins confiez,
Sont autant de preſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon Empire:
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié deſire.
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien,
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MA-

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice.
Je vous connois, Madame, & je vous rends juſtice.
Je ſai par quels complots, je ſai par quels détours;
Votre haine impuiſſante à pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être;
Mais vous deviez du moins apprendre à me connoître.
Ne me redoutez point; je ſais également
Dédaigner votre crime, & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne.
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne:
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOMÉ.

Je n'ai point mérité cette injuſte colere.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon Frere;
Contre tous vos ſoupçons vont me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire:
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MA-

MAZAEL.

J'ose ici, grande Reine, attester l'Eternel,
Que mes soins à regret...

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuses pour moi sont un nouvel outrage.
Obéïssez au Roi, voilà votre partage.
A mes Tyrans vendu, servez bien leur courroux;
Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.

A Salomé.

Je ne vous retiens point; & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les secrets de mon ame.
Dans son cœur aisément vous pouvez ranimer,
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie;
J'ai laissé jusqu'ici leur audace impunie:
Et je n'oppose encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu sans tache, & qu'un juste mépris.

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOMÉ.

Mazaël, on pourra le confondre,
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des Ennemis ardens à vous persécuter!
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encor est peut-être étendue.
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignoit de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuye.
Ce défenseur heureux de votre illustre vie,
Varus, aux Nations qui bornent cet Etat,
Ira porter bien-tôt les Ordres du Sénat.
Hélas! grace à ses soins, grace à vos bontez même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir suprême:
Il revient plus terrible & plus fier que jamais,

Vous

Vous le verrez armé de vos propres bienfaits:
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus...

MARIAMNE.

Chere Eliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons; j'en demeure frapée:
Mais d'un autre interêt mon ame eſt occupée;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirez.
Que Varus vienne ici; vous Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès long-tems toute ma confiance:
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma Mere au deſeſpoir réduite
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite:
Son eſprit agité d'une juſte terreur,

Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout degoutant du ſang de ſa Famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa Fille.
Elle veut que mes Fils portez entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux Climats.
Les Vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains,
Je ſai qu'il m'eſt permis de fuir mes Aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit foibleſſe,
Prête à fuir un Epoux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NABAL.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire.
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecretes.
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt-là que répandu par les mains d'un Epoux,
Le ſang de votre Pere a rejailli ſur vous.
Votre Frere en ces lieux a vu trancher ſa vie.

En vain

En vain de son trépas le Roi se justifie,
En vain César trompé l'en absoût aujourd'hui,
L'Orient révolté n'en accuse que lui.
Regardez, consultez les pleurs de votre Mere,
L'affront fait à vos Fils, le sang de votre Pere,
La cruauté du Roi, la haine de sa Sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,
Mais dont votre vertu n'est point épouvantée,)
La mort en ce jour même à vos yeux présentée.

Enfin si tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front assûré vous marchez au trépas:
Du moins de vos Enfans embrassez la défense.
Le Roi leur a du Trône arraché l'espérance,
Et vous connoissez trop ces Oracles affreux,
Qui depuis si long-tems vous font trembler pour eux.
Le Ciel vous a prédit qu'une main étrangere,
Devoit un jour unir vos Fils à votre Pere.
Un Arabe implacable a déja sans pitié,
De cet Oracle obscur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, accompliroit le reste.
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui.

 Eh!

Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui,
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race ?
Il est tems désormais de prévenir ses coups,
Il est tems d'épargner un meurtre à votre Epoux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes,
Le fer de vos Tyrans, & l'exemple des crimes.

Nourri dans ce Palais près des Rois vos Ayeux,
Je suis prêt à vous suivre en tout tems, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même,
Implorer du Sénat la justice suprême,
Remettre de vos Fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le Peuple Romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son régne heureux & juste,
Si la Terre avec joye embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibere ;
Je cede à vos conseils, aux larmes de ma Mere :
Au danger de mes Fils, au sort, dont les rigueurs

Vont

Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.

Retournez chez ma Mere, allez; quand la nuit sombre

Dans ces lieux criminels aura porté son ombre;

Qu'au fond de mon Palais, on me vienne avertir.

On le veut, il le faut; je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

VARUS.

JE viens m'offrir, Madame, à vos ordres suprêmes.

Vos volontez, pour moi, sont les loix des Dieux mêmes.

Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?

Commandez, j'entreprens; parlez & j'obéïs.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune,

Ma douleur ne craint point de vous être importune,

Ni de solliciter par d'inutiles vœux,

Les bontez d'un Héros, l'appui des malheureux.

Lorfqu'Hérode attendoit le Trône ou l'efclavage,
J'ofai long-tems pour lui briguer votre fuffrage.
Malgré fes cruautez, malgré mon defefpoir,
Malgré mes interêts, j'ai fuivi mon devoir.
J'ai fervi mon Epoux; je le ferois encore.
Souffrez que pour moi-même enfin je vous implore.
Souffrez que je dérobe à d'inhumaines loix,
Les reftes malheureux du pur fang de nos Rois.
J'aurois du dès long-tems, loin d'un lieu fi coupable,
Demander au Sénat un azyle honorable.
Mais, Seigneur, je n'ai pu dans les troubles divers,
Dont vos divifions ont rempli l'Univers,
Chercher parmi l'effroi, la Guerre & les ravages,
Un Port aux mêmes lieux d'où partoient les Orages.

Augufte, au Monde entier donne aujourd'hui la paix.
Sur toute la Nature il répand fes bienfaits.
Après les longs travaux d'une Guerre odieufe,
Aïant vaincu la Terre, il veut la rendre heureufe.

Du

Du haut du Capitole il juge tous les Rois :
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ses bontez plus justement prétendre,
Que mes foibles Enfans que rien ne peut défendre,
Et qu'une Mere en pleurs amene auprès de lui,
Du bout de l'Univers implorer son appui ?
Loin de ces lieux sanglants que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son Trône.
Ses généreuses mains pourront secher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que sur mes Ennemis son bras s'appesantisse.
C'est assez que mes Fils, témoins de sa justice,
Formez par son éxemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des Maîtres des Humains.
Pour conserver les Fils, pour consoler la Mere,
Pour finir tous mes maux, c'est en vous que j'espere.
Je m'adresse à vous seul, à vous, à ce grand cœur,
De la simple vertu, généreux Protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je respire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Donnez-moi dans la nuit des guides assûrez,
Jusques sur vos Vaisseaux dans Sidon préparez.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je pense

De ces fombres regards, & de ce long filence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

VARUS.

Non, . . . je refpecte trop vos ordres abfolus.
Mes Gardes vous fuivront jufque dans l'Italie.
Difpofez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuïez le Roi. Rompez vos nœuds infortunez.
Il eft affez puni fi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à fon injuftice:
Et je fens qu'il n'eft point de fi cruel fupplice...
Pardonnez-moi ce mot: il m'échape à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon fecret.
Tout mon crime eft connu. Mais malgré ma foi-
bleffe,
Songez que mon refpect égale ma tendreffe.
Le malheureux Varus ne veut que vous fervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattois, Seigneur, & j'avois lieu de croire,
Qu'avec mes interêts vous chériffiez ma gloire.
Et quand le grand Varus a confervé mes jours,
J'ai cru qu'à fa pitié je devois fon fecours.
Je ne m'attendois pas que vous duffiez vous-même,

Mettre

Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême:
Ni que dans mes périls, il me falût jamais,
Rougir de vos bontez, & craindre vos bienfaits.
Ne pensez pas pourtant, qu'un discours qui m'offense,
Vous ait rien dérobé de ma reconnoissance.
Ma constante amitié respecte encor Varus.
J'oublîrai votre flâme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un Héros magnanime,
Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime.
Un plus long entretien pourroit vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conserver.

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je suis consumé,

Ces foibleſſes d'un cœur, qui n'avoit point aimé.
Je ne connoiſſois pas tout le poids de ma chaîne.
Je la ſens à regret; je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſoit ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenoit mon devoir, & plaignoit ma foibleſſe.
J'adorois, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſpérance; & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs?
Quel eſt votre deſſein?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne!
Que je deſobéïſſe aux loix qu'elle me donne!

Non

Non, non, mon cœur encor eſt trop digne du ſien.
Mariamne a parlé, je n'éxamine rien.
Que loin de ſes Tyrans, elle aille auprès d'Auguſte,
Sa fuite eſt raiſonnable & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens; je lui ſauve le jour.
Je fais plus. Je lui veux immoler mon amour,
Et fuïant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

VARUS, NABAL, ALBIN, *Suite de Varus.*

NABAL.

OUI, Seigneur, en ces lieux l'heureux Hérode arrive.
Les Hébreux pour le voir ont volé ſur la Rive.
Salomé qui craignoit de perdre ſon crédit,
Par ſes conſeils flateurs aſſiége ſon eſprit.
Ses Courtiſans en foule autour de lui ſe rendent:
Les palmes dans les mains, nos Pontifes l'attendent.
Idamas le devance, & député vers vous,
Il vient au nom d'Hérode embraſſer vos genoux.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,

Qui

Qui toujours à la Reine eſt demeuré fidèle:
Qui ſage Courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur:
Bien-tôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa Mere eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui préſente ſes Fils, la baigne de ſes larmes:
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ
La Reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie,
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare, & le plus précieux,
Que jamais à la Terre aïent accordé les Cieux.
Protegez, conſervez une auguſte Famille;
Sauvez de tant de Rois la déplorable Fille.
Vos Gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

VARUS.

Oui, j'ai tout ordonné; la Reine peut partir.

NABAL.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un Serviteur fidèle

Se

Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

VARUS.

Allez; ſur mes Vaiſſeaux accompagnez ſes pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritoit pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des Ondes;
Que le Ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un Soleil plus ſerein.
Et vous, Vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des Serviteurs des Rois, ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau; vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

VARUS, ALBIN,
Suite de Varus.

VARUS.

Mais déja le Roi vient. Déja dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes Dieux! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſûrer ſa vengeance.
Plût au Ciel que la Reine eût déja pour jamais

Aban-

Abandonné ces lieux consacrez aux forfaits!
Hélas! je ne puis même accompagner sa fuite,
Plus je l'adore, (& plus il faut que je l'évite.)
C'est un crime pour moi d'oser suivre ses pas.
Et tout ce que je puis... mais je vois Idamas.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN,
Suite de Varus.

IDAMAS.

AVant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré Diadême,
Et vous soumettre un rang, qu'il doit à vos bontez;
Seigneur, souffrirez-vous? ...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le Roi peut s'épargner ces frivoles hommages,
De l'amitié des Grands, importuns témoignages,
D'un Peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.

Mais

Mais parlez; Rome, enfin, vient de vous rendre un Maître,
Hérode eſt Souverain, eſt-il digne de l'être?
La Reine en ce moment, eſt-elle en ſûreté?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté?

IDAMAS.

Veuille le juſte Ciel, formidable au parjure,
Ouvrir les yeux du Roi, qu'aveugle l'impoſture:
Mais qui peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens?
Il obſerve avec nous un ſilence farouche.
Le nom de Mariamne échape de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant,
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtoit, Mariamne eſt formée;
Il la hait d'autant plus qu'il l'avoit trop aimée,
Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome, avec ſoin, ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours:
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours;
Ils l'aſſiégent ſans ceſſe; & leur haine attentive

Tient

Tient toujours loin de lui la Vérité captive.
Ainsi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois;
Ce Roi, dont Rome même admira les Exploits;
De qui la Renommée allarme encor l'Asie,
Dans sa propre Maison voit sa gloire avilie:
Haï de son Epouse, abusé par sa Sœur,
Déchiré de soupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne.
Mais je le plains, Seigneur, & crains tout pour la Reine;
Daignez la protéger. . .

VARUS.

Il suffit, Idamas;
La Reine est en danger: Albin, suivez mes pas,
Venez; c'est à moi seul de sauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainsi, du Roi vous fuirez la présence?

VARUS.

Je sai qu'en ce Palais je dois le recevoir,
Le Sénat me l'ordonne, & tel est mon devoir:
Mais un autre interêt, un autre soin m'anime;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.

Il sort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCENE IV.

HE'RODE, MAZAEL, IDAMAS, *Suite d'Hérode.*

HE'RODE.

Eh quoi! Varus aussi semble éviter ma vûe!
Quelle horreur devant moi s'est par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inspirer que la haine, ou l'effroi?
Tous les cœurs des Humains sont-ils fermez pour moi?
En horreur à la Reine, à mon Peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le Diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur,
Les chagrins dévorans qu'a semez sa fureur.
Ah Dieu!

MA-

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes allarmes.

HE'RODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous verſez des larmes?
Vous, ce Roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins,
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains?
Songez, Seigneur, ſongez, à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnoient jadis Antoine & la Victoire.
Songez que près d'Auguſte, appellé par ſon choix,
Vous marchiez, diſtingué de la foule des Rois.
Revoyez à vos loix Jéruſalem rendue
Jadis par vous conquiſe, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa premiere ſplendeur,
Et contemplant ſon Prince, au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la Paix, dans la Guerre...

HE'RODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la Terre:
Le deſtin m'a frappé de ſes plus rudes coups;
Et pour comble d'horreurs, je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte?
Ce Thrône auguſte & ſaint qu'environne la crainte,
Seroit mieux affermi s'il l'étoit par l'amour.
En faiſant des heureux, un Roi l'eſt à ſon tour,
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourroit tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours
Oſent troubler la paix, & l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flateurs écartent de leur Maître,
Des cœurs infortunez qui vous cherchoient peut-être.
Bien-tôt de vos vertus, tout Iſraël charmé...

HE'RODE.

Eh! croyez-vous encor que je puiſſe être aimé?

MAZAEL.

Seigneur, à vos deſſeins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein du même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HE'RODE.

Quoi! tous deux ſans relâche, ils veulent m'accabler!

Que

Que jamais devant moi ce Monſtre ne paroiſſe.
Je l'ai trop écouté . . . . Sortez tous ; qu'on me laiſſe.
Ciel ! qui pourra calmer un trouble ſi cruel? . . .
Demeurez Idamas, demeurez Mazaël.

SCENE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS.

HÉRODE.

EH bien ! voilà ce Roi ſi fier & ſi terrible !
Ce Roi dont on craignoit le courage infléxible,
Qui ſut vaincre & régner : qui ſut briſer ſes fers ;
Et dont la politique étonna l'Univers.
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HÉRODE.

Non ; je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne...

HE'RODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas! qui me condamne!
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité,
L'excès de ma foibleſſe, & de ma cruauté.

MAZAEL.

Seigneur, votre clémence augmente encor ſa haine.
Elle fuit votre vûe.

HE'RODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HE'RODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs, que mes rémords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune Cour.

Quelle

Quelle entrevûe, ô Cieux! quels combats! quel
ſupplice!
Dans ſes yeux indignez, j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſoient tomber ſur moi;
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentoit ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez, ſa haine envenimée,
Jamais par vos bontez ne ſera deſarmée.
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HE'RODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un Epoux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? eh Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait, pour vous juſtifier?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colere,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon Pere?
Le ſang qui la forma, fut un ſang ennemi.
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi:
Et des Aſmonéens la brigue étoit ſi forte,
Que ſans un coup d'Etat vous n'auriez pu...

HE'RODE.

N'importe.

Hirçan étoit ſon pere; il falloit l'épargner.
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa Famille.
J'ai fait périr le Pere, & j'ai proſcrit la Fille:
J'ai voulu la haïr; j'ai trop ſu l'opprimer.
Le Ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire; une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une foibleſſe:
Digne de tant de biens que le Ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HE'RODE.

Hircan, Mânes ſacrez, fureurs que je déteſte!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la Reine auſſi l'oublier comme vous.

HERODE.

O Pere infortuné! plus malheureux Epoux!
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon pere,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chere.
Si ſon cœur, ... ſi ſa foi, ... mais c'eſt trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui que mon ame aſſervie,
Met à ſes pieds mon Trône, & ma gloire & ma vie.
Je veux dans ſes Enfans choiſir un Succeſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts, elle accuſe ma Sœur:
C'en eſt aſſez. Ma Sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher interêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez ...

HERODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui, mon cœur déſormais la voit, la conſidere,
Comme un préſent des Cieux, qu'il faut que je révére.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!

 A Ma-

A Mariamne, enfin, je devrai ma vertu.
Il le faut avouer: on m'a vu dans l'Aſie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du Peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma Sœur, que trop long-tems mon cœur a daigné croire,
Ma Sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglants projets,
Sa main faiſoit couler le ſang de mes Sujets,
Les accabloit du poids de mon Sceptre terrible:
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portoit à ſon Epoux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait. Je prétens, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public, eſſaïer de lui plaire.
Sion va reſpirer ſous un Régne plus doux.
Mariamne a changé le cœur de ſon Epoux.
Mes mains loin de mon Trône écartant les allarmes,
Des Peuples opprimez vont eſſuïer les larmes.
Je veux ſur mes Sujets régner en Citoïen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſur-tout à ſa vûe,

Peins

Peins bien le repentir de mon ame éperdue.
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je ! c'eſt ma Sœur.

A Mazaël.

Sortez... Termine ô Ciel les chagrins de ma vie.

SCE'NE VI.

HE'RODE, SALOME'.

SALOME'.

HE' bien, vous avez vu votre chere Ennemie?
Avez-vous eſſuïé des outrages nouveaux?

HE'RODE.

Madame, il n'eſt plus tems d'appeſantir mes maux.
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable.
Aſſez & trop long-tems ſur ma triſte Maiſon,
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la Reine & de vous, les diſcordes cruelles
Seroient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma Sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,

Eloi-

Eloignez-vous; partez; fuïez ces triſtes lieux;
Il le faut.

SALOMÉ.

Ciel, qu'entens-je! ah fatale Ennemie!

HÉRODE.

Un Roi vous le commande, un Frere vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce Frere malheureux,
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre!
Ne perſécutez plus mes jours trop agitez.
Murmurez: plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOMÉ.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon éxil & juſte & néceſſaire;
A vos moindres deſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſai qu'obéïr.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le Sang & la Nature.
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux Rois,

Et

Et près des passions le sang n'a point de droits;
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
Je rappelle encor moins mes services passez,
Je vois trop qu'un regard les a tous effacez.
Mais avez-vous pensé que Mariamne oublie,
Qu'Hérode en ce jour même attenta sur sa vie?
Vous, qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux interessez à veiller sur vos jours,
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin, que lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit, lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HE'RODE.

Ah! laissez-moi douter un moment de sa haine.
Laissez-moi me flatter de regagner son cœur.

Ne

Ne me détrompez point, respectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois que votre haine altiére,
Entre la Reine & moi mettoit une barriére;
Que vous seule excitiez son courroux endurci,
Et que sans vous, enfin, j'eusse été moins haï.

SALOME'.

Si vous pouviez savoir, si vous pouviez comprendre
A quel point . . .

HE'RODE.

Non, ma Sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne, à son gré peut menacer mes jours:
Ils me sont odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'est chere.

SALOME'.

Ah! c'est trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expose à me perdre, & cherche à vous servir;
Et je vais vous parler, dûssiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour surmonte,
Connoissez Mariamne, & voyez votre honte.
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé.
C'est peu de vous haïr; ... un autre en est aimé.

HE'-

HÉRODE.

Un autre en est aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma Sœur, c'est donc ainsi que vous m'assassinez?
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnez?
Ces flambeaux de discorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux sont l'horrible partage?
Mariamne... mais non, je ne veux rien savoir,
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir;
Je vous ai long-tems crue, & les Cieux m'en punissent;
Mon sort étoit d'aimer des cœurs qui me haïssent;
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOMÉ.

Hé bien donc, loin de vous . . .

HÉRODE.

Non, Madame, arrêtez...
Un autre en est aimé! nommez-moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle;
Poursuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOMÉ.

Puisque vous le voulez...

HÉ-

HE'RODE.

Frappe, voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être:
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle, à ce prix . . .

SALOME'.

N'importe.

HE'RODE.

Eh bien . . .

SALOME'.

C'eſt . . .

SCENE VII.

HE'RODE, SALOME', MAZAEL.

MAZAEL.

AH! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'acheve:
Votre Epouſe vous fuït; & Varus vous l'enleve.

HE-

HÉRODE.

Mariamne! Varus! où suis-je? justes Cieux!

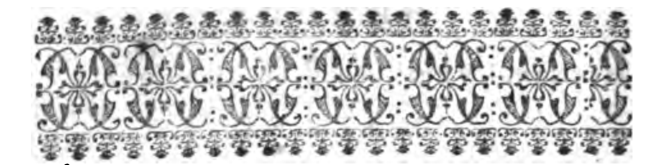
MAZAEL.

Varus & ses Soldats sont sortis de ces lieux.
Il prépare à l'instant cette indigne retraite;
Il place auprès des murs une escorte secrette.
Mariamne l'attend pour sortir du Palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah! le charme est rompu, le jour, enfin, m'éclaire.
Venez, à son courroux, connoissez votre Frere.
Surprenons l'infidelle: & vous allez juger
S'il est encor Hérode, & s'il sait se venger

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

SALOME', MAZAEL.

MAZAEL.

Jamais, je l'avouerai, plus heureuse apparence,
N'a d'un mensonge adroit soutenu la prudence:
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité
Confondoit l'artifice, avec la vérité.
Mais lorsque sans retour Mariamne est perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux est rendue,
Dans ces sombres chagrins, qui peut donc vous plonger?
Madame, en se vengeant, le Roi va vous venger.
Sa fureur est au comble; & moi-même je n'ose
Regarder sans effroi les malheurs que je cause.
Vous avez vu tantôt ce spectacle inhumain?

Ces

Ces Esclaves tremblans, égorgez de sa main:
Près de leurs corps sanglans, la Reine évanouïe;
Le Roi, le bras levé, prêt à trancher sa vie.
Ses Fils baignez de pleurs, embrassant ses genoux;
Et présentant leur tête au-devant de ses coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOMÉ.

Je crains le Roi: je crains ces charmes qu'il adore;
Ce bras prompt à punir, prompt à se desarmer,
Cette colére, enfin, facile à s'enflâmer;
Mais qui toujours douteuse, & toujours aveuglée;
En ces transports soudains s'est peut-être exhalée:
Mazaël, mon triomphe est encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon destin:
Deux fois j'ai vu l'amour succeder à la haine;
Et nous sommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCENE II.

HE'RODE, SALOME', MAZAEL, *Gardes.*

MAZAEL.

IL vient: de quelle horreur il paroît agité !

SALOME'.

Seigneur, votre vengeance est-elle en sûreté ?

MAZAEL.

Me préserve le Ciel que ma voix téméraire,
D'un Roi clément & sage irritant la colére,
Ose se faire entendre entre la Reine & lui.
Mais, Seigneur, contre vous, Varus est son appui.
Non, ne vous vengez point, mais sauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiscrette furie:
Ce superbe Préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous persécuter.

HE'RODE.

Ah! ma Sœur, à quel point ma flâme étoit trahie!
Venez, contre une ingrate animer ma furie.

De

De ma douleur mortelle, aïez quelque pitié.
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas! plein d'une erreur, trop fatale & trop chere,
Je vous sacrifiois au seul soin de lui plaire:
Je vous comptois déja parmi mes ennemis;
Je punissois sur vous sa haine & ses mépris.
Ah! j'atteste à vos yeux ma tendresse outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en serez vengée.
Je veux, sur-tout, je veux, dans ma juste fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avoit sur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle.
J'aimai, je détestai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un Romain?
Non, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur, jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourmens, expirant à tes yeux,
Que sur toi, s'il se peut, tout son sang rejaillisse.
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton supplice....
Mais... croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur?

SALOMÉ.

Il la conſeilleroit; n'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des Autels où le Romain l'adore;
Mais de ſes Ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les Rois a pris ſoin d'enſeigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez ſon exemple, aſſûrez votre vie,
Tout condamne la Reine, & tout vous juſtifie.

MAZAEL.

Ménagez cependant des momens précieux:
Et tandis que Varus eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſpoſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOMÉ.

Mais, ſur-tout, aux Hébreux, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux, témoins de votre outrage,
Fuïez de tant d'objets la douloureuſe image.
Venez, Seigneur, venez au fond de mon Palais,
A vos eſprits troublez, daignez rendre la paix.

HÉ-

HERODE.

Non, ma Sœur, laiſſez-moi la voir & la confondre.

Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre:

Jouïr du deſeſpoir de ſon cœur accablé,

Et qu'au moins elle meure, après avoir tremblé.

SALOME.

Quoi! Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vûe?

HERODE.

Ah! ne redoutez rien. Sa perte eſt réſolue:

Vainement l'infidelle eſpére en mon amour;

Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.

Loin de craindre ces yeux, qui m'avoient trop ſu plaire,

Je ſens que ſa préſence aigrira ma colere.

Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir.

Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.

Ma Sœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.

Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HE'RODE *seul.*

TU veux la voir, Hérode! à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'ès-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espéres-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétens te venger! Pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, & cours lui pardonner...
Va voir cette beauté, si long-tems adorée...
Non; elle périra; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes Ennemis,
Sang des Asmonéens, dans ses veines transmis,
Sang, qui me haïssez, & que mon cœur déteste,
Mais la voici. Grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCE-

SCENE IV.

MARIAMNE, HE'RODE, ELISE.
Gardes.

ELISE.

REprenez vos esprits, Madame, c'est le Roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs... je le voi.

HE'RODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent?

MARIAMNE.

Elise, soutien-moi, mes forces s'affoiblissent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HE'RODE.

Que lui dirai-je? ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paroître à vos yeux?
Voulez-vous, de vos mains m'ôter ce foible reste
D'une vie, à tous deux également funeste?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en sera doux;
Et c'est l'unique bien, que je tiendrai de vous.

HE'RODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite.
Mais parlez; défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorsque mon cœur, si long-tems offensé,
Indulgent pour vous seule, oublioit le passé:
Lorsque vous partagiez mon Empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite si noire?
Quel dessein! quelle haine a pu vous posséder?

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, est-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile.
Mais si loin de ces lieux j'ai cherché quelque azyle,
Si Mariamne, enfin, pour la premiere fois,
Du pouvoir d'un Epoux méconnoissant les droits,
A voulu se soustraire à son obéissance;
Songez à tous ces Rois, dont je tiens la naissance,
A mes périls présens, à mes malheurs passez,

Et

Et condamnez ma fuite après, si vous l'osez.

HÉRODE.

Quoi! lorsqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Varus . . . .

MARIAMNE.

Arrêtez; il suffit de ma vie.
D'un si cruel affront cessez de me couvrir.
Laissez-moi chez les Morts descendre sans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachez l'un à l'autre,
L'hymen, qui nous unit, joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frappez. Mais en portant vos coups,
Respectez Mariamne, & même son Epoux.

HÉRODE.

Perfide! il vous sied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne, & qui me deshonore!
Vos coupables dédains vous accusent assez;
Et je crois tout de vous, si vous me haïssez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendresse, ou ma haine?

Et

Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur;
Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes allarmes;
Vous, de tous mes Parens destructeur odieux;
Vous, teint du sang d'un Pere expirant à mes yeux?
Cruel! ah! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre Epouse:
Les Cieux me sont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chériroit encor, en mourant par vos coups;
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie.
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie:
Prenez soin de mes Fils, respectez votre sang;
Ne les punissez pas d'être nez dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de Pere,
Peut-être un jour, hélas! vous connoîtrez leur Mere.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que seul dans l'Univers, vous avez soupçonné:
Ce cœur qui n'a point su, trop superbe, peut-être,
Déguiser ses douleurs, & ménager un Maître;
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

HE'RODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, & quel pouvoir suprême,
Commande à ma colere, & m'arrache à moi-même ?
Mariamne. . .

MARIAMNE.

Cruel!

HE'RODE.

. . . O foiblesse ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur,
Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HE'RODE.

Ah! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait : je me rends ; bannissez votre effroi.
Puisque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse & de défense,
Ma tendresse pour vous, vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô Ciel ! en est-ce assez, Amour ?
C'est moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inéxorable ?

Quand

Quand j'ai tout pardonné, ferai-je encor coupable?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter.
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour.
Rendez-moi vôtre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HE'RODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton Pere & mon Roi.
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime:
Je n'en murmure point, je connois tout mon crime.
Que dis-je? ſon trépas, l'affront fait à tes Fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe:
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux, ton cœur ſeul eſt capable.

Plus

Plus Hérode à tes yeux doit paroître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi,
Ces nœuds infortunez qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma foiblesse;
Garde toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux desordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux. . . Mariamne. . .

MARIAMNE.

Ah! barbare,
Un juste repentir produit-il vos transports?
Et pourrai-je en effet, compter sur vos remords?

HE'RODE.

Oui, tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as su la rallumer.
Tu m'as rendu barbare, en cessant de m'aimer.
Que ton crime & le mien soient noïez dans mes larmes;
Je te jure. . .

SCE.

SCENE V.

HE'RODE, MARIAMNE, ELISE.

Un Garde.

SEigneur, tout le Peuple eſt en armes.
Dans le ſang des Bourreaux il vient de renverſer
L'Echaffaut que Salome a déja fait dreſſer.
Au Peuple, à vos Soldats, Varus commande en Maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HE'RODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds;
Vous auriez pu! perfide!...

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez?...

HE'RODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine;
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
En qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, Soldats.

SCE-

SCENE VI.

HÉRODE, MARIAMNE, SALOMÉ, MAZAEL, ELISE, *Gardes.*

SALOMÉ.

AH! mon Frere, aux Hébreux ne vous présentez pas.
Le Peuple soulevé demande votre vie.
Le nom de Mariamne excite leur furie;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HÉRODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas; ma Sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort, mais j'atteste les Cieux...

MAZAEL.

Eh, Seigneur, les Romains sont déja sous vos yeux.

HE'RODE.

Courons... Mais quoi! laiſſer la coupable impunie!
Ah je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie;
Je veux, j'ordonne, helas! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième Acte.



A C-



ACTE V.

SCENE I.

MARIAMNE, ELISE,

Gardes.

MARIAMNE.

ELoignez-vous, Soldats; daignez laisser du moins,
Votre Reine, un moment, respirer sans témoins.

Les Gardes se retirent au coin du Théâtre.

Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée!
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui sembloit promettre à mes beaux jours,
D'un bonheur assûré, l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie

Le funeste poison, dont elle fut remplie.
O naissance! ô jeunesse! Et toi, triste beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flateuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce Trône coupable, un éternel ennui,
M'a creusé le tombeau, que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les profondes eaux j'ai vu périr mon Frere,
Mon Epoux à mes yeux a massacré mon Pere:
Par ce cruel Epoux, condamnée à périr,
Ma vertu me restoit; on ose la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes Aïeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte, & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang. Défens au moins ma gloire.
Commande à mes Tyrans d'épargner ma mémoire.
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Que mon païs m'honore, au lieu de me venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles allarmes!
Ce Palais retentit du bruit confus des armes.

Hé-

Hélas! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'est-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, VARUS, ELISE, ALBIN.

Soldats d'Hérode.

Soldats de Varus.

VARUS.

FUïez, vils Ennemis qui gardez votre Reine,
Hébreux, disparoissez. Romains, qu'on les enchaîne.

Les Gardes & les Soldats d'Hérode s'en vont.

Venez, Reine, venez: secondez nos efforts:
Suivez mes pas; marchons dans la foule des Morts.
A vos Persécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazaël est plongé;
Et du moins à demi, mon bras vous a vengé.
D'un instant précieux saisissez l'avantage.
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage.
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Seigneur; il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontez contre mes Ennemis.
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterois, ſi je pouvois ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime. Il le faut expier,
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

VARUS.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe Princeſſe!
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du deſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſai mon devoir.

VARUS.

Quoi! faudra-t-il toujours que Varus vous offenſe?
Je vais donc, malgré-vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran, qu'en vain vous reſpectez,

Je

Je revole au combat, & mon bras. . .

MARIAMNE.

Arrêtez

Je déteste un triomphe, à mes yeux si coupable,

Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respectable.

C'est lui de qui les droits . . .

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints . . .

VARUS.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous sépare.

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un Barbare.

Sauvez tant de vertus . . .

MARIAMNE.

Vous les deshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrez.

VARUS.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre Pere.

MARIAMNE.

Je ſai ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

VARUS.

O courage ! ô conſtance ! ô cœur inébranlable !
Dieux ! que tant de vertus rend Hérode coupable !
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous desobéïr.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête ; il n'eſt rien qui m'étonne.
Et je cours réparer, en cherchant votre Epoux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur . . .

SCÈNE III.

MARIAMNE, ELISE,
Gardes.

MARIAMNE.

MAis il m'échappe; il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre;
Epargnez mes Sujets; épuiſez tout ſur moi.
Sauvez le Roi lui-même.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, ELISE, NABAL,
Gardes.

MARIAMNE.

AH! Nabal, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes Fils? & que devient ma Mere?

NABAL.

Le Roi n'a point ſur eux étendu ſa colere.

Unique, & trifte objet de fes transports jaloux,
Dans ces extrémitez ne craignez que pour vous.
Le feul nom de Varus augmente fa furie.
Si Varus eft vaincu, c'eft fait de votre vie.
Déja même, déja le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres fecrets.
Ofez paroître, ofez vous fecourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un Peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce Peuple abattu.
Vos regards lui rendront fon antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos Prêtres.
Tout Juda défendra le pur fang de fes Maîtres.
Madame, avec courage, il faut vaincre, ou périr.
Daignez . . .

MARIAMNE.

Le vrai courage eft de favoir fouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle,
A lever fur fon Prince une main criminelle.
Je rougirois de moi, fi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour fa mort avoient furpris mon cœur,
Si j'avois un moment fouhaité ma vengeance,
Et fondé fur fa perte un refte d'efpérance.

Nabal,

Nabal, en ce moment, le Ciel met dans mon ſein
Un deſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le Roi qui me ſoupçonne, enfin, va me connoître.
Au milieu du Combat on me verra paroître.
De Varus & du Roi j'arrêterai les coups,
Je remettrai ma tête aux mains de mon Epoux.
Je fuïois ce matin ſa vengeance cruelle;
Ses crimes m'éxiloient; ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne; & prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

NABAL.

Hélas où courez-vous! dans quel deſordre extrême? . . .

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas! c'eſt Hérode lui-même.

SCE-

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ELISE, NABAL, IDAMAS, *Gardes*.

HÉRODE.

ILs se sont vus! ah Dieu . . . perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la derniere fois, Seigneur, ne souffrez pas...

HÉRODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NABAL.

O justice éternelle!

SCE-

SCE'NE VI.

HE'RODE, IDAMAS, *Gardes.*

HE'RODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'Ennemis?

IDAMAS.

Les Romains ſont défaits; les Hébreux ſont ſoumis:
Varus, percé de coups, vous céde la Victoire.
Ce jour vous à comblé d'une éternelle gloire.
Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur; & qu'une telle offenſe....

HE'RODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étois trop aveuglé; ma fatale tendreſſe
Etoit ma ſeule tache, & ma ſeule foibleſſe.

Laiſſons

Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits :
Que ſon Nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur, ſur-tout, ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HE'RODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéïr ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos Gardes l'ont ſaiſie,
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HE'RODE.

Elle a voulu ſa perte ; elle a ſu m'y forcer,
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurois voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, Epouſe criminelle ?

SCE-

SCÈNE DERNIÈRE.

HÉRODE, IDAMAS, NABAL.

HÉRODE.

NAbal, où courez-vous ? Juste Ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voïant, mes sens sont pénétrez.

NABAL.

Seigneur . . .

HÉRODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NABAL.

Ma voix en vous parlant, sur mes lèvres expire.

HÉRODE.

Mariamne...

NABAL.

O douleur ! ô regrets superflus !

HÉRODE.

Quoi ! c'en est fait ?

NABAL.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HÉRODE.

Elle n'est plus ? grand Dieu !

NA-

NABAL.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire;
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'étoit point infidelle.
Hélas! lorſque Varus a combattu pour elle,
Votre Epouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Voloit pour vous défendre au péril de ſes jours.

HE'RODE.

Qu'entens-je! ah malheureux! ah deſeſpoir extrême!
Nabal, que m'as-tu dit?

NABAL.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſoit ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avoit preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HE'RODE.

O Monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervez!
Que ton ſang, que le mien... Ah! Nabal achevez.
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NABAL.

Comment pourrai-je hélas! vous apprendre le reſte?

Vos

Vos Gardes de ces lieux ont osé l'arracher.
Elle a suivi leurs pas, sans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & sans montrer de crainte.
La douce Majesté sur son front étoit peinte.
La modeste innocence & l'aimable pudeur
Régnoient dans ses beaux yeux, ainsi que dans son cœur.
Son malheur ajoutoit à l'éclat de ses charmes.
Nos Prêtres, nos Hébreux dans les cris, dans les larmes,
Conjuroient vos Soldats, levoient les mains vers eux,
Et demandoient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtez, dans ce desordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignoit vous-même.
L'on disoit hautement qu'un Arrêt si cruel
Accableroit vos jours d'un remords éternel.

HE'RODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NABAL.

Aux larmes des Hébreux Mariamne sensible,
Consoloit tout ce Peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaut on a conduit ses pas.
C'est-là qu'en soulevant ses mains appesanties
Du poids affreux des fers indignement flétries,

„ Cruel, a-t-elle dit, & malheureux Epoux!
„ Mariamne, en mourant, ne pleure que ſur vous:
„ Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices.
„ Vivez, regnez heureux ſous de meilleurs auſpices;
„ Voyez d'un œil plus doux mes Peuples & mes Fils;
„ Aimez-les: je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre Epouſe innocente
Tend au fer des Bourreaux cette tête charmante,
Dont la Terre admiroit les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber . . .

HE'RODE.

Tu meurs, & je reſpire encore?
Mânes ſacrez, chere Ombre, Epouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides!
Ma chere Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur, qui brûle encor pour toi.
Je me meurs. *Il tombe dans un fauteuil.*

NABAL.

De ſes ſens, il a perdu l'uſage;
Il ſuccombe à ſes maux.

HE-

HÉRODE.

Quel funeste nuage!
S'est répandu soudain sur mes esprits troublez!
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont accablez.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma Sœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez, vous n'osez vous approcher de moi!
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton Roi?
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi suis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment sera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amene ici.

NABAL.

Mariamne, Seigneur?

HÉRODE.

Oui: je sens que sa vûe,
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue;
Toujours devant ses yeux que j'aime & que je crains,
Mon cœur est moins troublé; mes jours sont plus serains.
Déja même à son nom mes douleurs s'affoiblissent.
Déja de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.
Qu'elle vienne.

NABAL.

Seigneur . . .

HE'RODE.

Je veux la voir.

NABAL.

Hélas!

Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas!

HE'RODE.

Cruel! que dites-vous?

NABAL.

La douleur le tranſporte:

Il ne ſe connoît plus.

HE'RODE.

Quoi! Mariamne eſt morte!

Ah funeſte Raiſon, pourquoi m'éclaires-tu!
Jour triſte, Jour affreux, pourquoi m'ès-tu rendu?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre.
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre,
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes Tours,
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi Mariamne eſt morte! & j'en ſuis l'homicide!
Puniſſez, déchirez ce Monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, Cieux qui la poſſédez.

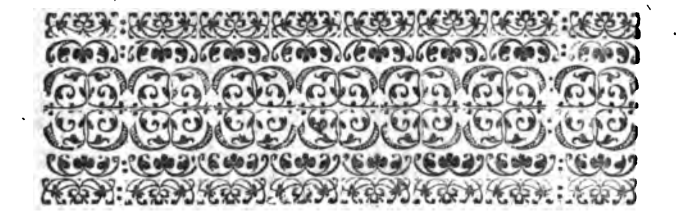
Fin du cinquième & dernier Acte.

LE

LE

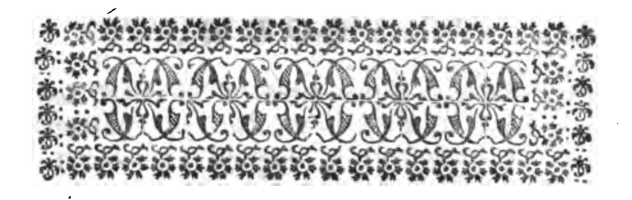
BRUTUS,

TRAGÉDIE.



AVERTISSEMENT.

CEtte Tragédie fut jouée pour la premiere fois en 1730. C'est de toutes les Pièces de notre Auteur celle qui eut en France le moins de succez aux Représentations ; elle ne fut jouée que seize fois, & c'est celle qui a été traduite en plus de Langues, & que les Nations Etrangéres aiment le mieux. Elle est ici fort différente des premieres Editions de Paris.



DISCOURS
SUR LA
TRAGÉDIE.
A MYLORD
BOLINGBROOKE.

SI je dédie à un Anglais un Ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, MYLORD, qu'il n'y ait aussi dans ma Patrie des Juges très-éclairez, & d'excellens Esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage. Mais vous savez que la Tragédie de Brutus est née en Angleterre : Vous vous souvenez que lorsque j'étois retiré à Wandsworth, chez mon ami M. Faukener, ce digne & vertueux Citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en Prose Anglaise le premier Acte de cette

cette Pièce, à peu près tel qu'il eſt aujourd'hui en Vers Français. Je vous en parlois quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convenable à votre Théâtre. Vous m'encouragiez à continuer un Ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens.

Souffrez donc que je vous préſente BRUTUS, quoiqu'écrit dans une autre Langue, *docte ſermones utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de Français auſſi-bien que d'Anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma Langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage, & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avois paſſé deux années dans une étude continuelle de votre Langue, je me trouvai embaraſſé lorſque je voulus compoſer une Tragédie Françaiſe. Je m'étois preſque accoutumé à penſer en Anglais: je ſentois que les termes de ma Langue ne venoient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'étoit comme un Ruiſſeau dont la ſource avoit été détournée; il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que

que pour réussir dans un Art, il le faut cultiver toute sa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carriere, ce fut la sévérité de notre Poësie, & l'esclavage de la rime. Je regrettois cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos Tragédies en vers non rimez, d'allonger, & sur-tout d'accourcir presque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns sur les autres, & de créer dans le besoin des termes nouveaux, qui sont toujours adoptez chez vous, lorsqu'ils sont sonores, intelligibles & nécessaires. Un Poëte Anglais, disois-je, est un homme libre qui asservit sa Langue à son génie; le Français est un esclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carriere vaste, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant & étroit.

De la rime & de la difficulté de la Versification Française.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime, elle est essentielle à la Poësie Française. Notre Langue ne comporte point d'inversions, nos Vers ne souffrent point d'enjambement: nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou bréves: nos césures & un certain nombre de pieds ne

suffi-

ſuffiroient pas pour diſtinguer la Proſe d'avec la Verſification ; la rime eſt donc néceſſaire aux Vers Français.

De plus, tant de Grands Maîtres qui ont fait des vers rimez, tels que les Corneilles, les Racines, les Deſpreaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autre ; & je le répète encore, quiconque voudroit ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le Grand Corneille, ſeroit regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-foible qui ne peut pas ſe ſoutenir dans l'ancienne carriere.

Tragédies en Proſe.

On a tenté de nous donner des Tragédies en Proſe ; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe deſormais réuſſir ; qui a le plus ne ſauroit ſe contenter du moins. On ſera toujours mal venu à dire au Public, je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des Tableaux de Rubens ou de Paul Veroneſe, quelqu'un venoit placer ſes deſſeins au crayon, n'auroit-il pas tort de s'égaler à ces Peintres ? On eſt accoutumé dans les Fêtes, à des Danſes & à des Chants ; ſeroit-ce aſſez de marcher & de parler, ſous prétexte qu'on marcheroit & qu'on parleroit bien, & que cela ſeroit plus aiſé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des Vers ſur tous les Théâtres Tragiques,

giques, & de plus toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification que nous devons ces excellens Ouvrages que nous avons dans notre Langue.

Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureusement dans un Vers la même pureté, la même exactitude que dans la Prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un Auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paroisse toujours libre, & nous ne reconnoissons pour Poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Exemples de la difficulté des Vers Français.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre Langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé Regnier Desmarais de l'Académie Française & de celle *de la Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit Anacréon en Italien avec succès, & ses vers Français sont, à l'exception de deux ou trois Quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* étoit dans le même cas, & combien de nos beaux Esprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pu être supportables en leur Langue?

Je sai combien de disputes j'ai essuyées sur notre Versification en Angleterre, &

quels

quels reproches me fait souvent le savant Evêque de Rochester sur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous imposons de gayeté de cœur. Mais soyez persuadé, MYLORD, que plus un Etranger connoîtra notre Langue, & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre Tragédie, mais elle embellit nos Comédies même. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément; les portraits de la Vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose, & qui dit *Vers* en Français, dit nécessairement des vers rimez; en un mot, nous avons des Comédies en Prose du célèbre Moliere, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, & qui ne sont plus jouées que de cette maniere nouvelle.

La rime plait aux Français même dans les Comédies.

Ne pouvant, MYLORD, hazarder sur le Théâtre Français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre, j'aurois du moins voulu transporter sur notre Scène certaines beautez de la vôtre. Il est vrai, & je l'avoue, que le Théâtre Anglais est bien défectueux: J'ai entendu de vôtre bouche, que vous n'aviez pas une bonne Tragédie; mais en récompense dans ces Pièces si monstrueuses, vous avez des Scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les Auteurs Tragiques de vôtre

Caractère du Théâtre Anglais.

tre Nation, cette pureté, cette conduite réguliére, ces bienséances de l'action & du ſtile, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'Art, qui ont établi la réputation du Théâtre Français depuis le Grand Corneille. Mais vos Pièces les plus irréguliéres ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des Tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un Auteur Italien m'écrivoit dans une Lettre ſur les Théâtres. „ Un „ Critico del noſtro Paſtor fido diſſe che „ quel componimento era un riaſſunto di „ belliſſimi Madrigali, credo, ſe viveſſe, „ che direbbe delle Tragédie Franceſi che „ ſono un riaſſunto di belle Elegie & ſon„ tuoſi Epitalami.

J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de hazarder ſur la Scène des Spectacles nouveaux devant une Nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas d'*uſage*.

L'endroit où l'on joue la Comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſez, ſont encore une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos Pièces. Les bancs qui ſont ſur le Théâtre deſtinez aux Spec- Défauts du Théâtre Français.

Spectateurs, rétrecissent la Scène, & rendent toute action presque impraticable. Ce défaut est cause que les Décorations tant recommandées par les Anciens, sont rarement convenables à la Pièce. Il empêche sur-tout que les Acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des Spectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquoient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu & la vraisemblance.

Exemple du Caton Anglais.

Comment oserions-nous sur nos Théâtres faire paroître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou le génie de Brutus, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux sur la Scène, le corps de Marcus, devant Caton son pere, qui s'écrie: „ Heureux jeune homme, „ tu ès mort pour ton pays! O mes amis, „ laissez moi compter ses glorieuses blessures! Qui ne voudroit mourir ainsi pour „ la patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une vie „ à lui sacrifier! .... Mes amis ne pleurez point ma perte, ne regrettez point „ mon fils, pleurez Rome, la Maîtresse „ du Monde n'est plus, ô liberté! ô ma „ patrie! ... ô vertu! &c.

Voilà ce que feu M. Addisson ne craignit point de faire représenter à Londres, voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans plus

plus d'une Ville d'Italie. Mais si nous hazardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déja le Parterre qui se récrie? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'Auteur de notre Tragédie de Manlius prit son sujet de la Pièce Anglaise de M. Otway, intitulée, *Venise sauvée*. Le sujet est tiré de l'Histoire de la conjuration du Marquis de Bedemar, écrite par l'Abbé de S. Réal; & permettez-moi de dire en passant que ce morceau d'Histoire, égal peut-être à Saluste, est fort au-dessus & de la Pièce d'Otway & de notre Manlius.

Comparaison du Manlius de M. de la Fosse, avec la Venise de M. Otway.

Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'Auteur Français à déguiser sous des noms Romains une avanture connue, que l'Anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au Théâtre de Londres, qu'un Ambassadeur Espagnol s'appellât Bedemar; & que des Conjurez eussent le nom de Jaffier, de Jacques-Pierre, d'Eliot; cela seul en France eût pu faire tomber la Pièce.

Mais voyez qu'Otway ne craint point d'assembler tous les Conjurez. Renaud prend leurs sermens, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & soup-

çonneux sur Jaffier dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de S. Réal.

Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, rassûré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes chers amis.... nous vivons, & notre vie sera bien-tôt funeste aux Tyrans de ces lieux, &c.

Qu'a fait l'Auteur Français ? Il a craint de hazarder tant de personnages sur la Scène ; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une foible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux Conjurez. Ne sentez-vous pas par ce seul exposé combien cette Scène Anglaise est au-dessus de la Française, la Pièce d'Otway fût-elle d'ailleurs monstrueuse.

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre Tragédie du Jules César, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre Nation ? Je ne prétens pas assûrément approuver les irrégularitez barbares dont elle est remplie. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un Ouvrage composé dans un Siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savoit pas le Latin, & qui n'eut de Maître que son génie ; mais au milieu de tant de

Examen du Jules César de Shakespear.

fautes

fautes grossiéres, avec quel ravissement je voyois Brutus tenant encore un poignard teint du sang de César, assembler le Peuple Romain, & lui parler ainsi du haut de la Tribune aux Harangues.

Romains, Compatriotes, Amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'étoit pas moins: Oui, je l'aimois, Romains, & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimois Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort? César étoit mon ami, je le pleure; il étoit heureux, j'applaudis à ses triomphes; il étoit vaillant, je l'honore; mais il étoit ambitieux, je l'ai tué.

Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé: Y a-t-il quelqu'un assez infâme pour oublier qu'il est Romain? Qu'il parle, c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Personne, Non, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte; les der-

niers devoirs lui seront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de César, en retirera le même avantage que moi & que chacun de vous, le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le salut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais.

Après cette Scène, Antoine vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui Brutus avoit inspiré sa rigueur & sa barbarie. Antoine par un discours artificieux ramene insensiblement ces esprits superbes, & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de César, & se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance.

Peut-être les Français ne souffriroient pas que l'on fît paroître sur leur Théâtre un Chœur composé d'Artisans & de Plébeïens Romains : que le corps sanglant de César y fût exposé aux yeux du Peuple, & qu'on excitât ce Peuple à la vengeance du haut de la Tribune aux Harangues ; c'est à la Coutume, qui est la Reine de ce Monde, à changer le goût des Nations, & à tour-

à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Les Grecs ont hazardé des Spectacles non moins révoltans pour nous. Hippolite brisé par sa chûte, vient compter ses blessures & pousser des cris douloureux. Philoctète tombe dans ses accès de souffrance, un sang noir coule de sa playe. Oedipe couvert du sang qui dégoute encore des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de Clitemnestre que son propre fils égorge ; & Electre crie sur le Théâtre : *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre pere.* Promethée est attaché sur un Rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'estomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre sanglante de Clitemnestre par des hurlemens sans aucune articulation. Beaucoup de Tragédies Grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Spectacles horribles chez les Grecs.

Je sai bien que les Tragiques Grecs, d'ailleurs supérieurs aux Anglais, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'Art étoit dans son enfance à Athènes du tems d'Æschyle, comme à Londres du tems de Shakespear ; mais parmi les grandes fautes des Poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de singuliéres

beautez ; & si quelques Français qui ne connoissent les Tragédies & les mœurs étrangéres que par des Traductions & sur des ouï dire, les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles, qui assûreroient qu'une Rose ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteroient les épines à tâtons.

Mais si les Grecs & vous, vous passez les bornes de la bienséance, & si sur-tout les Anglais ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles ; nous autres Français aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la Scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans Shakespear, & dans ses successeurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts ; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paroissent encore que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, représentées avec art, & sur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourroient nous faire une sorte de plaisir, dont nous ne nous doutons pas.

Il n'est point de Serpent ni de Monstre odieux,
Qui par l'Art imité ne puisse plaire aux yeux.

Du

Du moins que l'on me dise pourquoi il est permis à nos Héros, & à nos Héroïnes de Théâtre de se tuer, & qu'il leur est défendu de tuer personne ? La Scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'Atalide qui se poignarde pour son Amant, qu'elle ne le seroit par le meurtre de César ? Et si le spectacle du fils de Caton qui paroît mort aux yeux de son pere, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain, si ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance Française, si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeroient-ils pas ? La Nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix de ne point ensanglanter la Scène, de ne point faire parler plus de trois Interlocuteurs, &c. sont des loix qui, ce me semble, pourroient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs ; ils n'en est pas des règles de la bienséance toujours un peu arbitraire, comme des règles fondamentales du Théâtre qui sont les trois unitez. Il y auroit de la foiblesse & de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inséré dans une Pièce trop d'événemens, la raison de cette faute : s'il est de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas

Bienséances & unitez.

eu assez de génie pour remplir sa Pièce d'un seul fait ; & s'il prend deux jours & deux Villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'auroit pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures, & dans l'enceinte d'un Palais, comme l'éxige la vraisemblance.

Il en est tout autrement de celui qui hazarderoit un spectacle horrible sur le Théâtre ; il ne choqueroit point la vraisemblance, & cette hardiesse loin de supposer de la foiblesse dans l'Auteur, demanderoit au contraire un grand génie, pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action qui, sans un stile sublime, ne seroit qu'atroce & dégoûtante.

Cinquiéme Acte de Rodogune.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre Grand Corneille dans sa Rodogune. Il fait paroître une mere qui en présence de sa Cour & d'un Ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille après avoir tué son autre fils de sa propre main ; elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-méme, & meurt du poison qu'elle leur destinoit.

Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodiguez, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautez demandent une grande circonspection, & une exécution de Maître. Les Anglais eux-mémes avouent que Shakespear,

par

par exemple, a été le seul parmi eux qui ait pu faire évoquer & parler des ombres avec succès.

Within that circle none durst move but he.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendroit insipide, si elle étoit souvent répétée; à peu près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparoître souvent dans les Histoires.

Pompe & dignité du spectacle dans la Tragédie.

La seule Pièce où M. Racine ait mis du spectacle, c'est son Chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant sur un Trône, sa Nourrice & des Prêtres qui l'environnent; une Reine qui commande à ses Soldats de le massacrer, des Lévites armez qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique; mais si le stile ne l'étoit pas aussi, elle n'étoit que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses; autrement on ne seroit qu'un Décorateur, & non un Poëte Tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la Tragédie de Montesume à Paris, la Scène ouvroit par un spectacle nouveau; c'étoit un Palais d'un goût magnifique & barbare; Montesume

paroissoit avec un habit singulier ; des Esclaves armez de fléches étoient dans le fond ; autour de lui étoient huit Grands de sa Cour, prosternez le visage contre terre ; Montesume commençoit la Pièce en leur disant :

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, & de parler à lui.

Ce spectacle charma, mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette Tragédie.

Pour moi j'avoue que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la Scène Française le Sénat de Rome en robbes rouges, allant aux Opinions. Je me souvenois que lorsque j'introduisis autrefois dans Oedipe un Chœur de Thébains qui disoit :

O Mort, nous implorons ton funeste secours.
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours.

Le Parterre au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvoit être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'Acteurs peu accoutumez, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les Sénateurs, quand Titus est accusé

accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Peres de Rome, qui sans doute devroient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté.

Au reste, MYLORD, s'il y a quelques endroits passables dans cet Ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des Amis qui pensent comme vous. Ils m'encourageoient à tempérer l'austérité de Brutus par l'amour paternel, afin qu'on admirât & qu'on plaignît l'effort qu'il se fait en condamnant son fils. Ils m'exhortoient à donner à la jeune Tullie un caractère de tendresse & d'innocence, parce que si j'en avois fait une Héroïne altiére, qui n'eût parlé à Titus que comme à un Sujet qui devoit servir son Prince; alors Titus auroit été avili, & l'Ambassadeur eût été inutile. Ils vouloient que Titus fût un jeune homme furieux dans ses passions, aimant Rome & son Pere, adorant Tullie, se faisant un devoir d'être fidèle au Sénat même dont il se plaignoit, & emporté loin de son devoir par une passion dont il avoit cru être le maître.

Conseils d'un excellent Critique.

En effet, si Titus avoit été de l'avis de sa Maîtresse, & s'étoit dit à lui-même de bonnes raisons en faveur des Rois, Brutus alors n'eût été regardé que comme un Chef de Rebelles, Titus n'auroit plus eu de remords,

mords, son Pere n'eût plus excité la pitié.

Gardez, me disoient-ils, que les deux enfans de Brutus paroissent sur la Scène; vous savez que l'intérêt est perdu quand il se partage; mais sur-tout que votre Pièce soit simple; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la multiplicité des événemens & des intérêts compliqués, n'est que la ressource des génies stériles, qui ne savent pas tirer d'une seule passion de quoi faire cinq Actes. Tâchez de travailler chaque Scène comme si c'étoit la seule que vous eussiez à écrire. Ce sont les beautez de détail qui soutiennent les Ouvrages en vers, & qui les font passer à la postérité. C'est souvent la maniere singuliére de dire des choses communes, c'est cet Art d'embellir par la diction ce que pensent, & ce que sentent tous les hommes, qui fait les Grands Poëtes. Il n'y a ni sentimens recherchez, ni avanture Romanesque dans le quatrième Livre de Virgile; il est tout naturel, & c'est l'effort de l'esprit humain. M. Racine n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. Corneille n'est véritablement Grand, que quand il s'exprime aussi-bien qu'il pense. Souvenez-vous de ce précepte de M. Despreaux,

Et

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De son Ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'Ouvrages Dramatiques, que l'Art d'un Acteur, & la figure & la voix d'une Actrice ont fait valoir sur nos Théâtres. Combien de Pièces mal écrites ont eu plus de représentations que Cinna & Britannicus; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces foibles Poëmes, au lieu qu'on sait Britannicus & Cinna par cœur. En vain le Regulus de Pradon a fait verser des larmes par quelques situations touchantes, l'Ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisez, tandis que leurs Auteurs s'applaudissent dans leurs Préfaces.

Il me semble, MYLORD, que vous m'allez demander comment des Critiques si judicieux ont pu me permettre de parler d'amour dans une Tragédie dont le titre est JUNIUS BRUTUS, & de mêler cette passion avec l'austère vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambassadeur? De l'amour.

On reproche à notre Nation d'avoir amolli le Théâtre par trop de tendresse, & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos

nos vices. Mais me permettrez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matiere?

Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies me paroît un goût efféminé ; l'en proſcrire toujours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le Théâtre ſoit Tragique, ſoit Comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines ; l'ambition d'un Prince eſt repréſentée dans la Tragédie ; la Comédie tourne en ridicule la vanité d'un Bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une Citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de Phèdre ; de même l'amour vous amuſe dans un Roman, & il vous tranſporte dans la Didon de Virgile.

L'amour dans une Tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'Enéïde ; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal à propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette paſſion ſur le Théâtre d'Athènes. Premiérement, parce que leurs Tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des Spectateurs étoit plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement, parce que les femmes menoient une vie infiniment plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſa-

tions,

tions, les Poëtes en étoient moins invitez à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à représenter, par les ménagemens infinis qu'elle demande.

Une troisième raison qui me paroît assez forte, c'est que l'on n'avoit point de Comédiennes; les rolles de femmes étoient jouez par des hommes masquez. Il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres & à Paris, & il faut avouer que les Auteurs n'auroient guères entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avoient jamais fait parler les Oldfields, ou les Duclos & les Lecouvreur; que d'ambition & de politique!

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos Héros de Théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénére quelquefois en débauche.

Dans notre Alcibiade, Pièce très-suivie, mais foiblement écrite, & ainsi peu estimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitoit d'un ton séduisant l'Esopus du dernier siècle.

Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits

Que

Que mes soins de son cœur ont pu troubler
la paix,
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces momens si doux j'ai cent fois é-
prouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur ache-
vé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux Renaud veut violer la femme de Jaffier, & elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *un button d.*, déboutonné.

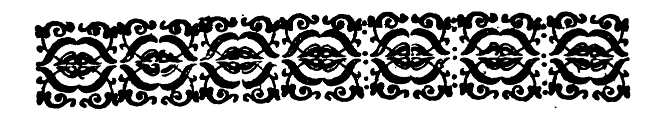
Pour que l'amour soit digne du Théâtre Tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la Pièce, & non qu'il soit amené par force pour remplir le vuide de vos Tragédies & des nôtres qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement Tragique, regardée comme une foiblesse, & combattue par des remords: Il faut ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'elle n'est pas invincible; sans cela ce n'est plus qu'un amour d'Eglogue ou de Comédie.

C'est à vous, MYLORD, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos Amis daignent surtout ne point juger du génie & du goût de

de notre Nation par ce Discours, & par cette Tragédie que je vous envoye. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les Lettres en France avec moins de succès ; & si les sentimens que je soumets ici à votre censure, sont desapprouvez, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.



R A C-



ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS,	Consuls.
VALERIUS PUBLICOLA,	

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALCINE, Confidente de Tullie.

ARONS, Ambassadeur de Porsenna.

MESSALA, Ami de Titus.

PROCULUS, Tribun Militaire.

ALBIN, Confident d'Arons.

SE'NATEURS.

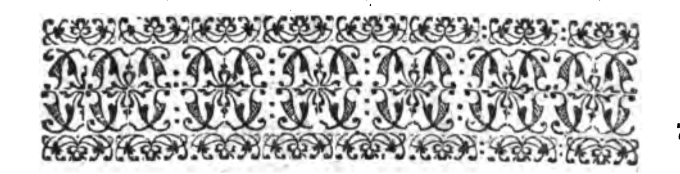
LICTEURS.

La Scène est à Rome.

BRU-



BRUTUS TRAGEDIE.



BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le Théâtre représente une partie de la Maison des Consuls sur le Mont Tarpeïen ; le Temple du Capitole se voit dans le fond. Les Sénateurs sont assemblés entre le Temple & la Maison, devant l'Autel de Mars. Brutus & Valerius Publicola, Consuls, président à cette Assemblée ; les Sénateurs sont rangés en demi cercle. Des Licteurs avec leurs faisceaux sont debout derriere les Sénateurs.

BRUTUS.



Destructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos Vertus, & nos Loix ;
Enfin notre Ennemi commence à nous connaître.

Ce ſuperbe Toſcan, qui ne parloit qu'en Maître,
Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce Tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre, de ſon camp, les rivages du Tibre;
Reſpecte le Sénat, & craint un Peuple libre.
Aujourd'hui devant vous, abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un Ambaſſadeur;
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce Temple: & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre;
Il le faut à ſon Roi renvoyer, ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes Ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre Fils, il eſt vrai, vangeur de ſa Patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie;
Je ſai tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſai qu'à votre exemple il ſauva les Romains;
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome, aſſiégée encore,
Voit dans les Champs voiſins ces Tyrans qu'elle abhorre.

Que

Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat,
Exilé par nos Loix, qu'il sorte de l'Etat,
De son coupable aspect qu'il purge nos Frontiéres:
Et nous pourrons ensuite écouter ses priéres.
Ce nom d'Ambassadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable,
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil, ou de dextérité,
Insulter ou trahir, avec impunité.
Rome! n'écoute point leur séduisant langage;
Tout art t'est étranger, combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis, de ta gloire irrités;
Tombe, ou puni les Rois; ce sont-là tes Traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chére,
Mais, plein du même esprit, mon sentiment différe;
Je vois cette Ambassade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux Citoyens Romains;
Accoutumons des Rois la fierté despotique,

A traiter en égale avec la République,
Attendant que du Ciel rempliſſant les Decrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en Sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante.
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connoîtra qui nous ſommes;
Et l'eſclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards;
Il la verra dans vous, vous êtes ſes remparts.
Qu'il révére en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble,
Qu'il paroiſſe au Sénat, qu'il l'écoute, & qu'il tremble.

Les Sénateurs ſe levent, & s'approchent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis.
Rome & vous, l'ordonnez. A regret j'y ſouſcris;
Licteurs, qu'on l'introduiſe; & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts

C'eſt

C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers:
De notre liberté ſoutenez la querelle;
Brutus en eſt le pere; & doit parler pour elle.



SCE'NE II.

LE SE'NAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

Arons entre par le côté du Théâtre, précédé de deux Licteurs, & d'Albin ſon Confident, il paſſe devant les Conſuls & le Sénat, qu'il ſalue, & il va s'aſſeoir ſur un ſiège préparé pour lui ſur le devant du Théâtre.

ARONS.

Conſuls, & vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages Ennemis!
De voir tous ces Héros, dont l'équité ſévère
N'eut juſques aujourd'hui qu'un réproche à ſe faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin, par la voix de Brutus;
Loin des cris de ce Peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,

Qui menace & qui craint, regne & sert en un jour;

Dont l'audace..............

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les Citoyens de Rome;
La gloire du Sénat est de représenter
Ce Peuple vertueux, que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous, quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la Cour d'Etrurie,
N'est point encor connu dans le Sénat Romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expose,
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'est en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, sa valeur & son zèle
N'assûrer aux Romains qu'une chûte plus belle;
Sa victoire affoiblit vos remparts désolés.
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah! ne refusez plus une paix nécessaire.

Si

Si du Peuple Romain le Sénat est le pere,
Porsenna l'est des Rois que vous persécutez.

Mais vous, du nom Romain vangeurs si redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes;
Voici ce Capitole, & ces mêmes Autels,
Où jadis, attestant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roi, jurer d'être fidèle,
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints?
Qui du front de Tarquin ravit le Diadême?
Qui peut de vos sermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime à rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus;
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéïssance, & non point d'esclavage.
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux

Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux;
Songez qu'en ce lieu même, à cet Autel auguste,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juste,
De son Peuple & de lui tel étoit le lien;
Il nous rend nos sermens, lorsqu'il trahit le sien,
Et dès qu'aux Loix de Rome il ose être infidèle.
Rome n'est plus sujette, & lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse:
Quel homme est sans erreur? & quel Roi sans foiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nez tous ses Sujets, vous faits pour obéïr!
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere;
Il détourne les yeux, le plaint, & le révére.
Les droits des Souverains, sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans, leurs Juges sont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en sa colére,
N'allez pas mériter un present plus sévère,
Trahir toutes les Loix, en voulant les vanger,
Et renverser l'Etat, au lieu de le changer.

Instruit

Inſtruit par le malheur (ce grand Maître de l'homme)
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir par un accord heureux,
Des Peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique,
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems; chaque Etat a ſes Loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix;
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toſcans ſemblent nez pour ſervir ſous des Maîtres;
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fût eſclave comme eux.
La Gréce entiére eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus.
Son premier Citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême;
Numa, qui fit nos Loix, y fut ſoumis lui-même;
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toſcans, chez vous, elle a choiſi ſes Rois;

Ils

Ils nous ont apporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur Cour, avec la tyrannie.

Il se leve;

Pardonnez-nous, grands Dieux! si le Peuple Romain
A tardé si long-tems à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtriéres,
De notre obéïssance a rompu les barriéres.
Sous un Sceptre de fer tout ce Peuple abattu,
A force de malheurs a repris sa vertu;
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes;
Et nous donnons l'éxemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvoient, à leur tour, être las des Tyrans.

Les Consuls descendent vers l'Autel, & le Sénat se leve.

O Mars! Dieu des Héros, de Rome, & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton Autel sacré, Mars, reçoi nos sermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans!
Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître,
Qui regrettât les Rois, & qui voulût un Maître,

Que

Que le perfide meure au milieu des tourments:
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des Tyrans, que Rome entiére abhorre.

ARONS,

avançant vers l'Autel.

Et moi, sur cet Autel qu'ainsi vous profanez,
Je jure au nom du Roi que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vangeur de sa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats;
La Fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime, à Rome consacrée?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains,
Pour mieux braver son pere, & tous les Souverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces trésors, ces richesses,
Que des Tarquins dans Rome épuisoient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnez?

Est-ce

Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connoiſſez bien mal, & Rome, & ſon génie.
Ces Peres des Romains, vangeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre, & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cédent;
Leur gloire eſt de dompter les Rois qui les poſſédent.
Prenez cet Or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux Sang d'un Tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa Famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille. . .
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des Rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la Cour des Tarquins enyvra ſa jeuneſſe.
Mais je ſai ce qu'on doit de bontez & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſur-tout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoye,
Mon cœur même en conçoit une ſecrette joye.
Qu'aux Tyrans deſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome, & le courroux des Dieux.

Pour

Pour emporter au camp l'Or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour: ce tems doit vous suffire;
Ma maison cependant est votre sûreté,
Jouïssez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna reportez ma réponse.
Reportez-lui la guerre: & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu, dans le Sénat Romain.

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole, allons orner le faîte
Des lauriers, dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces Drapeaux, & ces dards tout sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang digne de vous, vous servir d'âge en âge.
Dieux, protegez ainsi contre nos Ennemis
Le Consulat du Pere, & les armes du Fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN,

Qui sont supposez être entrés de la Sale d'Audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueil infléxible,
Cet esprit d'un Sénat, qui se croit invincible?
Il le seroit, Albin, si Rome avoit le tems
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans;
Croi-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la Cour & l'esclavage
Amollissoit leurs mœurs, énervoit leur courage;
Leurs Rois trop occupés à dompter leurs Sujets,
De nos heureux Toscans, ne troubloient point la paix.
Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,

Si

Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces Lions, que leur Maître avoit rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage, & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde,
Des maux de l'Italie, & des troubles du Monde:
Affranchiſſons la Terre, & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinoient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? pourrai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il . . . . .

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre:
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire,
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire.
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur,
Ou l'amour du païs excitoit ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même;
Impénétrable, & calme, en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin, régnant, me reçut dans ces lieux.
Et ſes Lettres depuis, ... mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GE'néreux Meſſala, l'appui de votre Maître,
Eh bien, l'Or de Tarquin, les preſens de mon Roi
Des Sénateurs Romains, n'ont pu tenter la foi!
Les plaiſirs d'une Cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis, n'ont pu porter d'atteinte!
Ces fiers Patriciens, ſont-ils autant de Dieux
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans interêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt

N'eſt dans ces cœurs hautains. que la ſoif de régner :
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du Diadême ;
Ils ont briſé le joug, pour l'impoſer eux-même :
De notre liberté ces illuſtres vangeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs :
Sous les noms ſéduiſants, de Patrons, & de Peres,
Ils affectent des Rois les démarches altiéres ;
Rome a changé de fers, & ſous le joug des Grands,
Pour un Roi qu'elle avoit, a trouvé cent Tyrans.

ARONS.

Parmi vos Citoyens, en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage ?

MESSALA.

Peu ſentent leur état, leurs eſprits égarés,
De ce grand changement ſont encore enyvrés ;
Le plus vil Citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les Rois, penſe être Roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis,
Qui dédaignant l'erreur des Peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles,

Des mortels éprouvés, dont la tête & le bras
Sont faits pour ébranler, ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpére?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire:
Tout leur ſang eſt à vous; mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles Sujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point, du devoir fanatique,
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour vanger un Tyran qui ne les connoît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur Maître
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connois trop les Grands: dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bien-tôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un Chef, digne de leur courage,

Dont

Dont le nom ſeul impoſé à ce Peuple volage.
Un Chef aſſez puiſſant, pour obliger le Roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un Chef aſſez hardi pour vanger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus....

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus;
Cependant.......

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices,
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices?
Lui ſeul a ſauvé Rome: & toute ſa valeur
En vain du Conſulat lui mérita l'honneur;
Je ſai qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſai qu'il murmure:
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,

Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe;
Dans le Champ de la Gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer;
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire;
Mais que de Préjugez nous aurions à détruire!
Rome, un Conſul, un pere, & la haine des Rois,
Et l'horreur de la honte, & ſur-tout ſes exploits.
Connoiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflâme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimeroit?

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur,
Il en rougit lui-même: & cette ame infléxible
N'oſe avouer qu'elle aime, & craint d'être ſenſible;
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens & du cœur d'un ſeul homme
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome!

A Al-

A Albin.

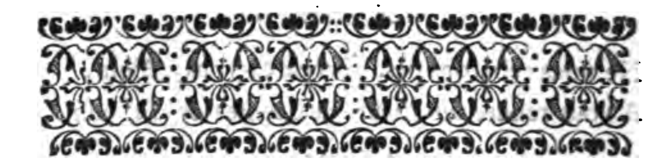
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la Princeſſe: un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience:
Je lirai dans ſon ame; & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége, où j'attends les Romains.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre représente, ou est supposé représenter un Appartement du Palais des Consuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

Non, c'est trop offenser ma sensible amitié;
Qui peut de son secrét me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offense & me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MES-

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand Secret de Rome,
Ces plaintes d'un Héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu devorer si long-tems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignoit-elle en vous de si chers sentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec transport: je hais avec furie:
Je suis extrême en tout, je l'avoue; & mon cœur
Voudroit en tout se vaincre, & connoît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu Meſſala? j'ai, malgré mon couroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce Sénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire:
Je ſentois du plaiſir à parler de ma gloire;
Mon cœur, énorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvoit de la grandeur à vanger des ingrats.
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte;
Mais qu'il eſt acablant de parler de ſa honte!

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Eh bien! l'ambition, l'amour & ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;

De

De ce Confeil de Rois l'orgueil infupportable
Méprife ma jeuneffe, & me difpute un rang,
Brigué par ma valeur & payé par mon fang.
Au milieu du dépit, dont mon ame eft faifie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enleve Tullie.
On te l'enleve, helas! trop aveugle courroux,
Tu n'ofois y prétendre, & ton cœur eft jaloux.
Je l'avouerai, ce feu, que j'avois fu contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en étoit fait: elle partoit: mon cœur
De fa funefte flamme alloit être vainqueur:
Je devenois Romain, je fortois d'efclavage;
Le Ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Quoi! le fils de Brutus, un Soldat, un Romain,
Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin!
Coupable envers Tullie, envers Rome & moi-même,
Ce Sénat que je hai, ce fier objet que j'aime,
Le dépit, la vangeance, & la honte & l'amour,
De mes fens foulevés difpofent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler? mais avec confiance.

TITUS.

Toujours de tes Conſeils, j'ai chéri la prudence.
Eh bien! fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens;
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce Sénat de Tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe?
Non, s'il vous faut rougir, rougiſſez, en ce jour
De votre impatience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, Amant ſans eſpérance,
Je vous verrois languir, victime de l'Etat,
Oublié de Tullie & bravé du Sénat!
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre,
Auroit pu gagner l'une, & ſe vanger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu?
Moi, j'aurois pu fléchir ſa haine ou ſa vertu!
Helas! ne vois-tu pas les fatales barriéres,
Qu'élevent entre nous nos devoirs & nos peres?
Sa haine deſormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MES.

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le Ciel lui rend justice,
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce Ciel plus propice
Lui destinoit peut-être un Empire plus doux.
Et sans ce fier Sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonnez: vous savez quel est son héritage:
Son frere ne vit plus; Rome étoit son partage.
Je m'emporte, Seigneur; mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon sang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, croi-moi, l'Homme est libre, au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma Raison;
Mais le cœur d'un Soldat sait dompter la mollesse,
Et l'amour n'est puissant que par notre foiblesse.

MES-

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'Ambassadeur;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeste honneur!
Que me veut-il? c'est lui qui m'enleve Tullie;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APrès avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui vange Rome, & ſoutient ſon païs
Au bord du précipice, où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre Adverſaire, & d'un Parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire auroit été payé!
Il eſt, il eſt des Rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettroient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce Maître farouche,

Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
Qui, né pour obéïr, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son Libérateur;
Lui, qui, s'il n'usurpoit les droits de la Couronne,
Devroit prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos soins, Seigneur, & mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise.
Ce cœur est tout ouvert, & n'a rien qu'il déguise.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hai; mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connoissons que vous pour ennemis.

Voilà

Voilà ce que je suis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une Cour, & le Sceptre d'un Maître.
Je suis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chére:
Quoique né sous un Roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouïssez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique,
Que l'esprit d'un Etat qui passe en République?
Vos Loix sont vos Tyrans: leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur:
Le Sénat vous opprime, & le Peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le Citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.

T Trop

Trop d'éclat l'éfarouche, il voit d'un œil févère
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire;
Et d'un banniſſement le Decret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.

Je ſai bien que la Cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon Ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flatteurs:
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne ſuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un Maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le Vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères Loix ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la Cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Il auroit avec vous partagé ſa grandeur:
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Auroit . . . .

TITUS.

J'ai vu sa Cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrois, il est vrai, mandier son appui,
Et son premier esclave être Tyran sous lui.
Grace au Ciel, je n'ai point cette indigne foiblesse:
Je veux de la grandeur, & la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'étoit point d'obéïr:
Je combattrai vos Rois: retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance;
Mais songez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils, & son malheur,
Titus, me disoit-il, soutiendroit ma Famille,
Et lui seul méritoit mon Empire & ma Fille.

BRUTUS *en se détournant.*

Sa Fille! Dieux! Tullie? O! vœux infortunez!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramene au Roi que vous abandonnez:
Elle va loin de vous, & loin de sa Patrie,

Accepter pour époux le Roi de Ligurie;
Vous cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son Pere, opprimez son État.
J'espére que bien-tôt ces voutes embrasées,
Ce Capitole en cendre, & ces Tours écrasées,
Du Sénat & du Peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCE-

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me preſſe!
Moi j'aurois pu! ... mais non, Miniſtre dangereux,
Tu venois épier le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant, ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma foibleſſe, il retourne à ſa Cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurois pu l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le Ciel à mes deſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux, que je ſuis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;

Arons pourroit servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Bannissons un espoir si frivole,
Rome entiére m'appelle aux murs du Capitole.
Le Peuple rassemblé sous ces Arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les sermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez servir ces Rois.

TITUS.

Oui je les veux servir;
Oui tel est mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémissez pourtant?

TITUS.

Ma victoire est cruelle.

MES-

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARrêtez, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur!

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma Maiſon.
Tiberinus, mon fils, aigri contre ſon frere,
Laiſſe éclater déja ſa jalouſe colére;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur foibleſſe,
En profite avec joye autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un Miniſtre vieilli dans l'art des Courtiſans.

Il devoit, dès demain, retourner vers ſon Maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui:
Allez, lui commander de partir, aujourd'hui;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéïſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout: mon fils avec vous eſt lié;
Je ſai ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance,
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.



MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlois, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome & lui plaire;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon pere.

BRUTUS.

Il le doit, mais ſur-tout il doit aimer les Loix;
Il doit en être Eſclave, en porter tout le poids;
Qui veut les violer n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eut fait le ſien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher Citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le Conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;

J'ai

J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi le succès de son ambition
Seroit le premier pas vers la corruption;
Le prix de la Vertu seroit héréditaire;
Bien-tôt l'indigne fils du plus vertueux pere,
Trop assûré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendroit dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui nâquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les Cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la Molesse & tombeau des Vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire.
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé;
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.
De toutes les Vertus mon fils doit un exemple;
C'est l'appui des Romains, que dans lui je contemple;
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui;
Connoissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme:
Le flatter, c'est le perdre, & c'est outrager Rome.

MES-

MESSALA.

Je me bornois, Seigneur, à le ſuivre aux combats;
J'imitois ſa valeur, & ne l'inſtruiſois pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bien-tôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs;
Si je hais les Tyrans, je hais plus les flateurs.

SCE'-

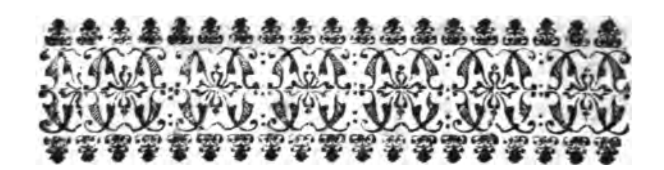
SCÈNE V.

MESSALA *seul.*

Il n'est point de Tyran, plus dur, plus haïssable,
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse, qu'un vil Peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, & les foudres sont prêtes.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une Lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance,
Vous m'avez bien servi par tant de diligence;
Tout succéde à mes vœux. Oui, cette Lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le Camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien observé la Porte Quirinale?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos Conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés?
Tarquin est-il content? crois-tu qu'on l'introduise
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise?

AL-

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit;
Il penſe de vos mains tenir ſon Diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les Dieux, Ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux:
Ou demain ſous ſes Loix Rome ſera rangée:
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée;
Mais il vaut mieux qu'un Roi ſur le Trône remis,
Commande à des Sujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à dompter au ſein de l'abondance,
D'un Peuple trop heureux, l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attends ici la Princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien? qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des Rois pensez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avois trop présumé; l'inflexible Titus
Aime trop sa Patrie, & tient trop de Brutus.
Il se plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
Le feu de son jeune âge & de ses passions
Sembloient ouvrir son ame à mes séductions;
Cependant qui l'eût cru? la liberté l'emporte.
Son amour est au comble, & Rome est la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de Roi Rome imprime en son cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé févère;

Le

Le ſeul nom des Tarquins irritoit ſa colere;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé;
Et je hazardois trop ſi j'avois achevé

ARONS.

Ainſi de le fléchir Meſſala deſeſpére.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obſtacle à vous donner ſon frere,
Et j'ai du moins ſéduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déja gagné Tiberinus?
Par quels reſſorts ſecrets? par quelle heureuſe intrigue?

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis long-tems,
De ſon frere & de lui, les honneurs différens.
Ces Drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces Feſtons de Lauriers, ces Pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces ſolemnitez volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui dans ſon ame aigrie
Echauffent le poiſon de ſa ſecrete envie.

Cependant que Titus ſans haine & ſans courroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon Char de Victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire.
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſu peindre à ſes yeux
Dans une Cour brillante un rang plus glorieux;
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la Porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du Conſulat il a brigué l'honneur,
Pourroit-il dédaigner la ſuprême grandeur
Du Trône avec Tullie un aſſûré partage?

MES-

MESSALA.

Le Trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur;
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la Fille, en déteſtant le Pere;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage;
Je ſai quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fiere ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.
Avec plaiſir ſans doute il verroit à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperois, ſi j'oſois vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui...

 ARONS.

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours, & tout l'art ſéducteur
D'un Chef des Conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur foibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà les Conjurés qui ſerviront mon Roi;
C'eſt d'eux que j'attends tout; ils ſont plus forts que moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette Lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TUL-

TULLIE.

Dieux! protegez mon Pere, & changez ſon deſtin.

Elle lit:

„ Le Trône des Romains peut ſortir de ſa cen-
„ dre,
„ Le Vainqueur de ſon Roi peut en être l'appui.
„ Titus eſt un Héros; c'eſt à lui de défendre
„ Un Sceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie,
„ Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez refuſer le Roi de Ligurie,
„ Si Titus vous eſt cher, il ſera votre Epoux.

Ai-je bien lu . . . Titus? . . . Seigneur . . . eſt-
il poſſible?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors infléxible,
Pourroit? mais, d'où ſait-il? . . . & comment? Ah
Seigneur,
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe?
Ne tendez point de piége à ma foible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne ſais qu'obéïr,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.

Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux;
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire
Que le Ciel veut par vous relever cet Empire;
Que ce Trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirois mon Pere, & ſerois à Titus!
Seigneur, il ſe pourroit....

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe,
Pour le ſang de ſes Rois ce Héros s'intereſſe.
De ces Républicains la triſte auſtérité,
De ſon cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage,
Il penche vers ſon Prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer;
Mais, puiſqu'il vous connoît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouïr, peut voir un Diadême,
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui;

De

De l'Ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre Pere
Ce grand appui de Rome, & son Dieu tutelaire,
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
Et la cause d'un Pere, & le sort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont desarmé, tout change; & ta justice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.

A Algine.

Va le chercher, va, cours; Dieux! il m'évite encore;
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais . . . n'écoutai-je point un espoir trop flatteur?
Titus, pour le Sénat, a-t-il donc tant d'horreur?

Que dis-je! hélas! devrois-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurois voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sai que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point, il m'aime,
Va, dis-je . . .

Algine sort.

Cependant ce changement extrême...
Ce Billet! . . De quels soins mon cœur est combattu?
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu;
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon Pere à mes feux va devoir sa Couronne!
De Titus & de lui je serois le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien?
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,

T'en-

T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis, Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas servir si Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber si Titus est à moi;
Ton Héros m'aime; tremble, & reconnois ton Roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MAdame, est-il bien vrai? daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain, que votre cœur abhorre,
Si justement haï, si coupable envers vous;
Cet Ennemi!

TULLIE.

Seigneur, tout est changé pour nous.
Le destin me permet... Titus... il faut me dire
Si j'avois sur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,

De mes feux, de mon crime, & de mon desespoir ?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeste :
L'amour vous a soumis mes jours que je déteste,
Commandez, épuisez votre juste courroux,
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine ;
Moi ! je ne serois plus l'objet de votre haine !
Ah ! Princesse, achevez ; quel espoir enchanteur
M'éleve en un moment au faîte du bonheur ?

TULLIE.

En donnant la Lettre.

Lisez, rendez, heureux, vous, Tullie, & mon Pere.

Tandis qu'il lit :

Je puis donc me flatter . . . mais quel regard sévere ?
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné ?
Dieux . . .

TITUS.

Je ſuis des Mortels le plus infortuné;
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs, ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; & je n'ai deſormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un Diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus, un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;

Et

Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat! est le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oses-tu parler de malheur, & de crime?
Ah! servir des ingrats contre un Roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits,
Ce sont-là tes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puissance,
Choisi de recevoir, ou de donner la Loi,
D'un vil Peuple ou d'un Trône, & de Rome, ou de moi;
Inspirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la Lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grace ou mon courroux.
Quel sera ton destin? . . . .

TITUS.

D'être digne de vous;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,

Bru-

Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais ....

TITUS.

Ah! pardonnez, Princesse,
Oubliez ma fureur, épargnez ma foiblesse?
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous suivre,
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne sauroit vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encor à toi.

TITUS.

Eh bien! si vous m'aimez, ayez l'ame Romaine;
Aimez ma République, & soyez plus que Reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des Rois,
L'amour de mon Païs, & l'amour de mes Loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre Mere,

Son

Son Vangeur pour Epoux, Brutus pour votre Pere;

Que les Romains vaincus en générosité,

A la fille des Rois doivent leur liberté...

TULLIE.

Qui, moi j'irois trahir? ...

TITUS.

Mon desespoir m'égare;

Non, toute trahison est indigne & barbare,

Je sai ce qu'est un Pere, & ses droits absolus,

Je sai ... que je vous aime ... & ne me connois plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh dois-je écouter moins mon sang & ma Patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en est-il donc sans moi?

TITUS.

Nous sommes ennemis .. la Nature, la Loi,

Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TUL-

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir

Tu m'aimes, vange-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, *Licteurs.*

BRUTUS *à Tullie.*

Madame, il faut partir;
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos Dieux domeſtiques;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa Famille,

N'a

N'a pas même aux Romains redemandé ſa Fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir:
Je vous privai d'un Pere, & dus vous en ſervir;
Allez, & que du Trône, où le Ciel vous appelle,
L'infléxible équité ſoit la garde éternelle:
Pour qu'on vous obéïſſe, obéïſſez aux Loix,
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranloit la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin;
Et que ce grand exemple où mon eſpoir ſe fonde
Soit la Leçon des Rois, & le bonheur du Monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un Pere, & d'un Epoux,
Proculus va vous ſuivre à la Porte ſacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paſſion fureur deſeſpérée!

Il va vers Arons.

Je ne ſouffrirai point, non . . . permettez, Seigneur,

Bru-

Brutus & Tullie sortent avec leur Suite: Arons & Messala restent.

Dieux! ne mourrai-je point de honte, & de douleur?

A Arons.

. . . . Pourrois-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me presse;
Il me faut suivre ici Brutus & la Princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son Appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ses destins, & peut-être du vôtre.

Il sort.

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort qui nous as rejoints, & qui nous desunis;
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le sien méritoit d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait, Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? quel vain scrupule à vos desirs s'oppose?

TITUS.

Abominables Loix! que la cruelle impose;
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrois vous servir!
Peuples que j'ai sauvez, je pourrois vous trahir!

L'a-

L'amour, dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour auroit sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerois mon Pere à ses Tyrans cruels?
Et quel Pere? un Héros, l'Exemple des Mortels,
L'appui de son Païs, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible destin?

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un Citoyen Romain;
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un Maître.
Seigneur, vous serez Roi, dès que vous voudrez l'être,
Le Ciel met dans vos mains en ce moment heureux
La vangeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce Consul, ce Héros, que l'on nomme
Le Pere, le Soutien, le Fondateur de Rome,
Qui s'enyvre à vos yeux de l'Encens des Humains
Sur les débris d'un Trône écrasé par vos mains,
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'étoit qu'un Rebelle.

Seigneur, embellissez ce grand nom de Vainqueur

Du nom plus glorieux, de Pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours, où nos Ancêtres
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des Maîtres,
Pesoient dans la Balance, avec un même poids,
Les intérêts du Peuple, & la grandeur des Rois:
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, si vous regnez sur elle.
Ce pouvoir souverain, que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce Peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on desire,
Est des Gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux sous un Tyran, divin sous un bon Roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi,
Que desormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on vous va ravir
L'inestimable honneur, dont vous n'osez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle . . . qui?

MESSALA.

Votre Frere.

TITUS.

Mon Frere?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon Frere trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome & son Roi,
Et Tarquin, malgré vous n'acceptera pour Gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel! perfide! . . . écoutez: mon cœur long-tems séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le Délateur, ou Complice d'un Frere;
Mais plutôt votre sang . . .

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite, en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un Frere, & d'une Amante;
Et, leur tête à la main, damandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du Consulat,
Où moi-même à l'instant déclarant les Complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon desespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur Toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la Princesse.

TITUS.

. . . Oui, je vais chez Tullie....

J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma Patrie !

Frappez, percez ce cœur, de sa honte allarmé,

Qui seroit vertueux, s'il n'avoit point aimé.

C'est donc à vous, Sénat ! que tant d'amour s'immole ?

A vous, Ingrats ! . . . allons. . .

A Messala.

Tu vois ce Capitole

Tout plein des Monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un Sénat détesté.

TITUS.

Je le sai. Mais . . . du Ciel qui tonne sur ma tête

J'entends la voix qui crie : arrête, Ingrat, arrête,

Tu trahis ton Païs . . . non, Rome ! non, Brutus !

Dieux qui me secourez ! je suis encor Titus ;

La gloire a de mes jours accompagné la course ;

Je n'ai point de mon sang deshonoré la source ;

Votre victime est pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je succombe au Destin qui m'opprime,
Dieux! sauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troisième Acte.



A C-



ACTE IV.

SCENE I.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUi, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre.
Honteux, deſeſpéré, je ne veux rien entendre,
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, foible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos Tyrans qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus; oui qu'elle parte . . . ah Dieux!

ARONS.

Pour vos interêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bien-tôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas que pour vous deux
J'attendois un deſtin plus digne & plus heureux!
J'eſpérois couronner des ardeurs ſi parfaites.
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel, que vous êtes!
Vous avez vu ma honte, & mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux Rois annoncer mes foibleſſes.
Contez à ces Tyrans terraſſez par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins que parmi tant de larmes,
Malgré vous, & Tullie & ſes pleurs & ſes charmes,

Vain-

Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin,
Que rien ne me ſurmonte; & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur, où vos ſens ſont plongez;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugez.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire,
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NOn, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir.

Je

Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le sai; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie & mon destin.
Prens pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Souleve nos amis, rassemble nos Soldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ses pas.
Je pretends que dans Rome elle reste en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage!
Et que pretendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'est au Sénat qu'il faut que je m'adresse,
Va de ces Rois de Rome adoucir la rudesse,
Dis-leur que l'interêt de l'Etat, de Brutus...

Hélas

Hélas que je m'emporte en desseins superflus!

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre ame est en proie,
Il faut pour vous servir . . .

TITUS.

Il faut que je la voie,
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux,
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croiez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah Sentence cruelle!
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paroît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare,
Allons . . .

TITUS.

Non, demeurez. Daignez du moins.

TULLIE.

Barbare!
Veux-tu par tes discours . . .

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je sai ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en Tyran sur mes sens éperdus;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces Citoyens, qu'a sauvés mon courage,

Qu'un

Qu'un Pere, abandonné par un fils furieux,
Sous le Fer de Tarquin . . .

TULLIE.

M'en préservent les Dieux;
La Nature te parle, & sa voix m'est trop chere;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un Pere;
Rassûre-toi, Brutus est desormais le mien;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien:
Notre amour, mon Hymen, mes jours en sont le gage;
Je serai dans tes mains, sa fille, son ôtage;
Peux-tu délibérer? penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au Trône avec tant de regret;
Il n'a point sur son front placé le Diadême;
Mais, sous un autre nom, n'est-il pas Roi lui-même?
Son regne est d'une année, & bien-tôt . . . mais hélas!
Que de foibles raisons! si tu ne m'aimes pas.
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars . . . & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en est tems encore;
Acheve, parle, Ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien eſt confus;
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer, loin de Rome, entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin. Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta Maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprens à les remplir.
Tu verras qu'une femme à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins étoit inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connoîtras comme il t'auroit aimé.
Au pied de ces murs même où régnoient mes Ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs Maîtres,

Où

Où tu m'oses trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les Dieux, qui vangent les parjures,
Que mon bras dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal-connu;
Et je vais; . . .

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous satisfaire;
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion,
Que je ne goûte point dans mon desordre extrême
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même,
Que l'amour aux forfaits me force de voler,
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler,
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre, & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur;
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma foiblesse,
Apprends que le trépas m'inspire moins d'effroi
Que la main d'un Epoux, qui craindroit d'être à moi,
Qui se repentiroit d'avoir servi son Maître,
Que je fais Souverain, & qui rougit de l'être.

Voici l'instant affreux qui va nous éloigner;
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner;
L'Ambassadeur m'attend; consulte, délibére,
Dans une heure avec moi tu reverras mon Pere;
Je pars, & je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin, tu hazardes ta tête;
On

On peut te soupçonner: demeure, adieu, résous,
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE III.

TITUS *seul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome est asservie;
Reviens régner sur elle, ainsi que sur ma vie;
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala; ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience;
Maîtresse, Amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE IV.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, sers mon fatal amour;
Viens, suis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au Mont Quirinal, & livreront les Portes;
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnoître en vous l'héritier de leur Roi;
Ne perdez point de tems; déja la nuit plus ſombre,
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche. Tullie en compte les momens...
Et Tarquin, après tout, eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fond du Théâtre s'ouvre..

Que voi-je! c'eſt mon Pere.

SCÈNE V.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS.

Viens, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpére.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit;
J'ai brigué pour mon ſang, pour le Héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde, arme-toi, mon cher fils,
Une ſeconde fois va ſauver ton Païs;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel . . .

BRUTUS.

Mon fils . . .

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, & le fort des Romains.

MESSALA.

Ah quel defordre affreux de fon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refufer l'honneur qu'on vous prépare?

TITUS.

Qui? moi, Seigneur?

BRUTUS.

Eh quoi? votre cœur égaré
Des refus du Sénat eft encore ulcéré?
De vos prétentions je voi les injuftices.
Ah mon fils, eft-il tems d'écouter vos caprices?
Vous avez fauvé Rome, & n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au Confulat a-t-il ofé prétendre,
Avant l'âge où les Loix permettent de l'attendre?
Va, ceffe de briguer une injufte faveur;
La Place où je t'envoye eft ton pofte d'honneur.

Va,

Va, ce n'eſt qu'aux Tyrans que tu dois ta colere;
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis Pere.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien;
Sois toujours un Héros, ſois plus, ſois Citoyen.
Je touche, mon cher Fils, au bout de ma carriére,
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupiére;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je? je te ſuis. Dans mon âge débile
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi
Vangeur du nom Romain, libre encor, & ſans Roi.

TITUS.

Ah! Meſſala.

SCENE VI.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEigneur, faites qu'on se retire;

BRUTUS *à son Fils.*

Cours, vole . . .

Titus & Messala sortent.

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entends-je!

VALERIUS.

On conspire.
Je n'en saurois douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'Auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,

Et

Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des Citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces Partisans des Rois, & de la Tyrannie:
Ces secrets Ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à desunir le Peuple, & le Sénat.
Messala les protege; & dans ce trouble extrême
J'oserois soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La Liberté, la Loi, dont nous sommes les Peres,
Nous défend des rigueurs, peut-être nécessaires.
Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en Tyrans, nous qui les punissons.
Allons parler au Peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides;
Que les Peres de Rome, & de la Liberté,

Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le Sénat nous suive.

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un Esclave, Seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle,
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend.
Allons, c'est les trahir que tarder un moment,

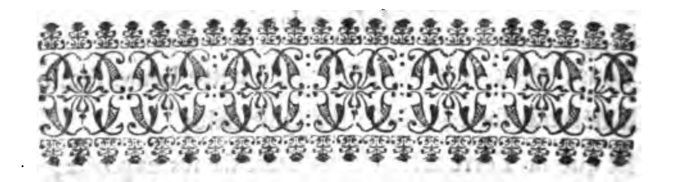
A Pro-

A Proculus.

Vous, allez vers mon Fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende fur-tout la Porte Quirinale ;
Et que la Terre avoue, au bruit de fes exploits ;
Que le fort de mon fang eft de vaincre les Rois.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE I.

BRUTUS, Les SE'NATEURS, PROCULUS, LICTEURS, L'Esclave VINDEX.

BRUTUS.

OUi, Rome n'étoit plus; oui, sous la Tyrannie
L'auguste liberté tomboit anéantie.
Vos tombeaux se rouvroient; c'en étoit fait; Tarquin
Rentroit dès cette nuit, la vangeance à la main.
C'est cet Ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusoit ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avoit des Enfans
Qui conspiroient contre elle, & servoient les Tyrans.
Messala conduisoit leur aveugle furie;

A ce

A ce perfide Arons il vendoit sa Patrie.
Mais le Ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet Esclave a d'Arons écouté les Discours,

En montrant l'Esclave.

Il a prévu le crime ; & son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant alloit être conduit ;
J'attendois que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidèle arrachât ses Complices ;
Mes Licteurs l'entouroient ; quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachoit dans son sein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il destinoit peut-être :
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connoître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir ;
Et qui sait conspirer, sait se taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frappe : & le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons étoit parti,
Assez loin vers le Camp nos Gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bien-tôt, n'en doutez point, de ce complot impie,

Le

Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola par-tout en cherche les Auteurs.
Mais quand nous connoîtrons le nom des Parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux Perfides:
Fussent-ils nos Amis, nos Freres, nos Enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos Sermens.
Rome, la Liberté, demandent leur supplice;
Et qui pardonne au crime, en devient le Complice.

A l'Esclave.

Et toi, dont la naissance & l'aveugle destin
N'avoit fait qu'un Esclave, & du faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la Liberté que tu m'as conservée,
Et, prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mes Fils, & l'effroi des Tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends? quelle rumeur soudaine?

PROCULUS.

Arons est arrêté, Seigneur, & je l'amene.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il? . . .

SCE-

SCENE II.

BRUTUS, Les SE'NATEURS, ARONS, LICTEURS.

ARONS.

Jusques-à-quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les Droits des Humains?
D'un Peuple révolté Conseils vraiment finistres!
Pensez-vous abaisser les Rois dans leurs Ministres?
Vos Licteurs insolens viennent de m'arrêter;
Est-ce mon Maître ou moi que l'on veut insulter?
Et chez les Nations ce rang inviolable . . .

BRUTUS.

Plus ton Rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des Titres superflus.

ARONS.

L'Ambassadeur d'un Roi . . .

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus;

Tu

Tu n'ès qu'un Conjuré, paré d'un nom ſublime;
Que l'impunité ſeule enhardiſſoit au crime.
Les vrais Ambaſſadeurs, Interprêtes des Loix,
Sans les deshonorer, ſavent ſervir leurs Rois,
De la Foi des Humains diſcrets Dépoſitaires,
La Paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints Miniſtères;
Des Souverains du Monde ils ſont les Nœuds ſacrés,
Et par-tout bienfaiſans, ſont par-tout révérés.
A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconnaître;
Mais ſi tu veux au moins rendre compte à ton Maître,
Des Reſſorts, des Vertus, des Loix de cet Etat;
Comprens l'eſprit de Rome, & connois le Sénat:
Ce Peuple auguſte & ſaint fait reſpecter encore
Les Loix des Nations que ta main deshonore;
Plus tu les méconnois, plus nous les protégeons;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les Citoyens perfides,
Que lioient avec toi leurs Complots parricides,
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi,
Et montre en ta perſonne aux Peuples d'Italie
La ſainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmene, Licteurs.

SCE-

SCE'NE III.

Les SE'NATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROÇULUS.

BRUTUS.

EH bien, Valerius,
Il sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre & noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous ....

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

Il lui donne des Tablettes.

Voyez, Seigneur, lisez; connoissez les coupables.

BRUTUS *prenant les Tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O Pere infortuné! Tiberinus, mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide eſt-il pris?

VALERIUS.

Avec deux Conjurés il s'eſt oſé défendre;
Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre;
Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux,
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entiére, & pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entens-je?

VALERIUS.

Reprenez cette Liſte terrible,
Que chéz Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... je frémis, je tremble, Ciel! Titus!

Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.

VA-

VALERIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, desespéré, plein d'horreur & d'allarmes;
Peut-être il détestoit cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Peres Conscrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race;
Punissez-en le Pere, & jusque dans mon flanc,
Recherchez sans pitié la source de leur sang;
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS.

GRands Dieux, à vos Decrets tous mes vœux ſont ſoumis
Dieux! Vangeurs de nos Loix, Vangeurs de mon Païs,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la Juſtice,
De notre Liberté l'éternel édifice;
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armiez-vous mes Enfans?
Ah! que Tiberinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos Tyrans, ait trahi ſa Patrie;
Le coup en eſt affreux; le traître étoit mon Fils.
Mais, Titus! un Héros, l'Amour de ſon Païs,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vu par un Triomphe honorer ſa Victoire:
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains:
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains:
Titus! Dieux!

SCE-

SCE'NE II.

BRUTUS, VALERIUS, SUITE, LICTEURS.

VALERIUS.

Du Sénat la volonté suprême
Est, que sur votre Fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALERIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné?

VALERIUS.

Des Conjurés, Seigneur, le reste est condamné,
Au moment où je parle ils ont vêcu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon Fils le Sénat me rend maître?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie!

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne,
Qu'il ne la cherchoit pas ... mais qu'il s'en rendra digne . .
Mais mon Fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourroit... pardonnez si je cherche à douter;
C'étoit l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie . . .

BRUTUS.

Eh bien . . .

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRU-

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des ſupplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos Loix
Ce reſte infortuné de nos indignes Rois.
Si l'on nous trahiſſoit, Seigneur, c'étoit pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux, ſes yeux appeſantis,
Tullie, en expirant, a nommé votre Fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux!

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime;
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amene Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire;
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire;

Et je vais au Sénat apprendre avec terreur,
La grandeur de votre ame, & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y pense encor, & moins je m'imagine
Que mon Fils des Romains ait tramé la ruïne;
Pour son Pere, & pour Rome, il avoit trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser; mon Fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel!

PROCULUS.

De vos Fils, c'est le seul qui vous reste;

Qu'

Qu'il soit coupable, ou non, de ce complot funeste,
Le Sénat indulgent vous remet ses destins;
Ses jours sont assûrez, puisqu'ils sont dans vos mains.
Vous saurez à l'Etat conserver ce grand homme;
Vous êtes Pere enfin.

BRUTUS.

Je suis Consul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS, *dans le fond du Théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'est Brutus! O douloureux momens!
O Terre entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans!
Seigneur, souffrez qu'un fils . . .

BRUTUS.

Arrête, Téméraire.
De deux Fils que j'aimai, les Dieux m'avoient fait Pere,

J'ai perdu l'un; que dis-je? Ah! malheureux Titus,
Parle: ai-je encore un Fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus,

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, Opprobre de ma vie.

Il s'assied.

Avois-tu résolu d'opprimer ta Patrie,
D'abandonner ton Pere au pouvoir absolu,
De trahir tes Sermens?

TITUS.

Je n'ai rien résolu;
Plein d'un mortel poison, dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorois moi-même, & je me cherche encore;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon Païs que j'aime, il m'a fait infidelle;
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vangé mon Païs.
Prononcez mon Arrêt. Rome, qui vous contemple
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.

Par

Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est, qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie,
Et ce sang en tout tems utile à sa Patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la Liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sur ses Lauriers même, & parmi ces Drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendoit encor plus beaux!
Quel Démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vangeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS.

Acheve, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,

Inutile

Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon desespoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais si dans les Combats
J'avois suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma Patrie,
D'un remords assez grand, si ma rage est suivie;

Il se jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir vos bras;
Dites du moins, mon Fils, Brutus ne te hait pas;
Ce mot seul, me rendant mes vertus, & ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, descendant chez les Morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords:
Que vous l'aimiez encore, & que malgré son crime,
Votre Fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

.. Son remords me l'arrache. O Rome! O mon Païs!
Proculus... à la mort que l'on mene mon Fils.
.., Leve-toi, triste objet d'horreur, & de tendresse:
Leve-toi, cher appui qu'espéroit ma vieillesse:
Viens embrasser ton Pere: il t'a du condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondant ton visage:

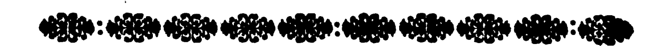
Va,

Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, ſois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire, en ſe vangeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon Pere.

On l'emmene.



SCE'NE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Seigneur, tout le Sénat dans ſa douleur ſincere
Et frémiſſant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connoiſſez Brutus, & l'oſez conſoler?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle;
Rome ſeule a mes ſoins, mon cœur ne connoît qu'elle.
Allons, que les Romains dans ces momens affreux
Me tiennent lieu du Fils que j'ai perdu pour eux,
Que je finiſſe au moins ma déplorable vie,

Comme

Comme il eût du mourir, en vangeant la Patrie.

SCENE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS,
Un SE'NATEUR

LE SE'NATEUR.

SEigneur . . .

BRUTUS.

Mon Fils n'est plus ?

LE SE'NATEUR.

C'en est fait.. & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit ... Rendons graces aux Dieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LA

Bengesco 119
Sec. ed.
Added

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE

DE MR. DE VOLTAIRE,

EN VERS DISSYLLABES,

Représentée sur le Théâtre de la Comédie Françoise le 10 Octobre 1736.

Et corrigée de nouveau par l'Auteur.



A AMSTERDAM,

Chez ETIENNE LEDET & Compagnie.

M. DCC. XXXVIII.



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR

IL est assez étrange que l'on n'ait pas songé plutôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente Représentations. L'Auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très-estimées; mais elle est véritablement de Mr. de Voltaire, quoique le stile de la Henriade & d'Alzire soit si différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnoître la même main.

C'est ce qui fait que nous donnons, sous son nom, cette Pièce au Public comme la premiére Comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds; peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le Théâtre Français de la variété; & qui donne des plaisirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la Comédie doit être la représentation des mœurs, cette Pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux & de

de plaisanterie, de comique & de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarée ; souvent même une seule avanture produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un pere gronde, une fille occupée de sa passion pleure ; le fils se moque des deux, & quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre, de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; & la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une Dame très-respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui étoit en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écrioit en fondant en larmes ; *Mon Dieu, rendez-la moi, & prenez tous mes autres enfans* ! Un homme qui avoit épousé une de ses filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche, *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sens froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette Dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, & la malade ayant su de quoi il étoit question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas delà que toute Comédie doive avoir des Scènes de bouffonnerie & des Scènes attendrissantes : il y a beaucoup de très-bonnes Pièces, où il ne régne que de la gayeté : d'autres toutes sérieuses : d'autres mêlangées : d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes ; il ne faut donner l'exclusion

à aucun genre, & si l'on me demandoit quel genre est le meilleur, je répondrois : *celui qui est le mieux traité.*

Il seroit peut-être à propos & conforme au goût de ce Siècle *raisonneur*, d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la Comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues; l'admirable Moliére, Renard qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies petites Pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, & sans nous dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux Spectacles qu'il ne s'éleve presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie, le Chevalier Menechme pris pour son frere, Crispin faisant son Testament sous le nom du bon-homme Géronte, Valére parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa Cassette, Pourceaugnac, à qui on tâte le poulx, parce qu'on le veut faire passer pour fou; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce, excitent un rire général.

Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui étoit si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique: il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'ap-

pelle rire de tout son cœur, soit aux Spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joye : *Trissotin* & *Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre ; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gayeté incompatible avec le mépris & l'indignation.

Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe*, mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon-homme qui le croit un Saint ; & l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit *plus*, on sent d'autres impressions.

On pourroit aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gayeté, la curiosité, l'interêt, l'émotion, les larmes.

Ce seroit sur-tout aux Auteurs Dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner : ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition ; & je suis trop de leur avis pour mettre un Traité de Philosophie au devant d'une Pièce de Théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un

un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles.

Si l'on avoit toujours mis sur le Théatre Tragique la Grandeur Romaine, à la fin on s'en seroit rebuté. Si les Héros ne parloient jamais que tendresse, on seroit affadi ;

O Imitatores servum pecus !

Les bons Ouvrages que nous avons depuis les Corneilles, les Moliéres, les Racines, les Quinauts, les Lullis, les le Bruns, me paroissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette Musique n'a pas réussi, si ce Tableau ne plaît pas, si cette Pièce est tombée, c'est que cela étoit d'une espèce nouvelle ; il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.



ACTEURS.

EUPHÉMON Pere.

EUPHÉMON Fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac, ſecond Fils d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois de Cognac.

LISE, Fille de Rondon.

LA BARONNE de Croupillac.

MARTHE, Suivante de Liſe.

JASMIN, Valet d'Euphémon fils.

La Scène eſt à Cognac.

L'EN-



L. F. D. B. inv. P. Tanjé Sculp.

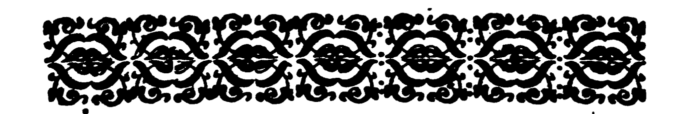
L'ENFANT PRODIGUE COMEDIE.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE.



ACTEURS.

EUPHEMON, Pere.

EUPHEMON, Fils.

FIERENFAT, Président.

SECOND FILS d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois.

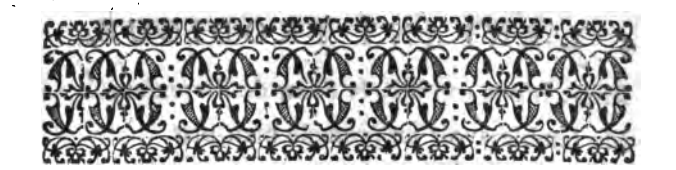
LISE, Fille de Rondon.

LA BARONNE de Croupillac.

MARTHE, Suivante.

JASMIN, Laquais d'Euphémon Fils.

L'EN-



L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

EUPHE'MON, RONDON.

RONDON.

Mon triste Ami, mon cher & vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaisir, que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!

 Mais

Mais, Mons ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHE'MON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier des Magistratures,
Il fait l'amour avec poids & mesure.
Adolescent, qui s'érige en Barbon,
Jeune Ecolier, qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un Animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou, que l'air capable;
Il est trop fat.

EUPHE'MON.

Et vous êtez aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah! je suis fait ainsi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre,
J'aime à le dire, à gourmander mon Gendre,
A bien mâter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, Beau-pere, en Pere sage,
Quand son Aîné, ce joueur, ce volage,

Ce

Ce débauché, ce fou partit d'içi,
De donner tout à ce sot Cadet-ci;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la Présidence
De cette Ville. Oui, c'est un trait prudent,
Mais dès qu'il fut Monsieur le Président,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence;
Sa gravité marche & parle en cadence,
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi,
Il en....

EUPHE'MON.

Eh mais, qu'elle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare, & tout avare est sage.
Oh! c'est un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui,
Il est mon gendre & ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste Beau-pe re,
A faire ici donation entiére

De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à Monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos Biens une vaſte opulence,
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHE'MON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai;
Oui, Fierenfat aura le Bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la Retraite,
La triſte fin de ma vie inquiéte;
Mais je voudrois, qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHE'MON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un Pere infortuné.

RON-

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître Etourdi,
Ce bel Aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet Hymen paroisse en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous, qu'il vienne, sans façon,
Mettre en jurant le feu dans la Maison?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enleve Lise;
Lise autrefois à cet Aîné promise;
Ma Lise qui...

EUPHEMON.

Que cet Objet charmant
Soit préservé d'un pareil Garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son Pere?
Pour succéder?

EUPHE'MON.

Non ... tout est à son frere.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHE'MON.

Il aura Lise & mes Biens aujourd'hui,
Et son Aîné n'aura pour tout partage,
Que le courrox d'un Pere qu'il outrage;
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-tems enduré:
L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet Aîné! quels traits d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là!
Te souvient-il? vieux Beau-pere, ah, ah, ah
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin.

J'en

J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah! quels charmes

Trouvez-vous donc à rappeller mes larmes?

RONDON.

Et ſur un As mettant vingt rouleaux d'or.

Eh, eh!

EUPHEMON.

Ceſſez.

RONDON.

Te ſouvient-il encor?

Quand l'Etourdi dut en face d'Egliſe

Se fiancer à ma petite Liſe,

Dans quel endroit on le trouva caché,

Comment, pour qui ... peſte quel débauché!

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,

De ſa conduite impreſſions trop noires;

Ne ſuis-je pas aſſez infortuné?

Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né,

Pour m'épargner, pour ôter de ma vûe,

Ce qui rappelle un malheur qui me tue:

Votre commerce ici vous a conduit,
Mon amitié, ma douleur vous y suit;
Ménagez-les, vous prodiguez sans cesse
La vérité, mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit: j'y consens; d'accord.
Pardon; mais Diable! aussi vous aviez tort,
En connoissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un Mousquetaire.

EUPHE'MON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez....

EUPHE'MON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon Cadet & pour son mariage;
Çà pensez-vous que ce Cadet si sage,
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Assûrément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême,

Et

Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile & que j'ai su tourner,
Tout aussi-tôt aime sans raisonner.
A mon plaisir, j'ai paîtri sa jeune ame.

EUPHE'MON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflâme
Par vos leçons ; & je me trompe fort,
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon Aîné j'obtins le sacrifice
Des premiers vœux de son Ame novice,
Je sai quels sont ces premiers traits d'amour ;
Le cœur est tendre, il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHE'MON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet Etourdi pouvoit très-bien séduire.

RONDON.

Lui ! point du tout ; ce n'étoit qu'un Vaurien.
Pauvre bon homme ! allez, ne craignez rien.
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage ;

Ayez

Ayez le cœur sur cela réjoui,
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APprochez, venez Lise,
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des desirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon Pere.

RONDON.

Comment, Coquine?

EUPHÉMON.

Ah, ah, notre féal,

Vo-

Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurois pas un peu de paſſion
Pour ton futur Epoux?

LISE.

Mon Pere, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je ſai, mon Pere, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſai qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon Epoux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le ſort nous refuſe en beauté:
Etre au dehors diſcrette, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable;
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point,

Les

Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage,
De mon Epoux le reste est le partage,
Mais pour mon cœur, il le doit mériter;
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer n'y par ordre d'un Pere,
Ni par raison, ni par devant Notaire.

EUPHÉMON.

C'est à mon gré raisonner sensément,
J'approuve fort ce juste sentiment;
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur Barbon, vrai corrupteur d'Enfans?
Jamais sans vous ma fille bien apprise
N'eût devant moi lâché cette sottise.

A Lise.

Ecoute, toi: je te baille un mari,
Tant soit peu fat, & par trop renchéri;
Mais c'est à moi de corriger mon Gendre,
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre.
De vous aimer, si vous pouvez tous deux,

Et

Et d'obéïr à tout ce que je veux,
C'eſt-là ton lot, & toi notre Beau-pere,
Allons ſigner chez notre gros Notaire,
Qui vous allonge en cent mots ſuperflus,
Ce qu'on diroit en quatre, tout au plus;
Alons hâter ſon bavard grifonnage;
L'avons la tête à ce l'arge viſage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MOn Dieu! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentiments & des travers burleſques!

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altére point la bonté de ſon cœur:

Et

Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un Pere;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il céde à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne,
Et les défauts du mari qu'il me donne;
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat?
J'épouserois plutôt un vieux Soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme & qui l'aime,
Qu'un fat en Robe, enyvré de lui-même:
Qui d'un ton grave, & d'un air de Pédant,
Semble juger sa femme, en lui parlant;
Qui comme un Paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat, se rengorge, & s'admire,
Et plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature;

Mais

Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet Hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin,
Et mes parents, ma fortune, mon âge,
Tout de l'Hymen me preſcrit l'eſclavage:
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon Epoux;
Il eſt le fils de l'ami de mon Pere,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes deſirs?
Il faut céder: le tems, la patience
Sur mon Epoux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrette Liſe,
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe;
Si j'oſois ... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamàis de cet Aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimoit.

LISE.

Il ne m'aima jamais;
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il eſt vrai: ſa jeuneſſe
Pour quelque tems a ſurpris ma tendreſſe;
Etoit-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE *en s'en allant.*

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *revenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée,
Dans les excès ſe plongeoit égarée,
Le malheureux! il cherchoit, tour à tour,
Tous les plaiſirs, il ignoroit l'amour.

MAR-

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avoit mis sa gloire,
Que dans vos fers il étoit engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurois corrigé.
Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice:
Dans ses liens qui sait se retenir,
Est honnête homme, ou va le devenir;
Mais Euphémon dédaigna sa Maîtresse,
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigens, scélérats,
Qui dans le piége avoient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le Bien de sa mere,
Ont sous son nom volé son triste Pere;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyez dans les larmes,
Pleuroient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prends plus nul interêt à lui.

MARTHE.

Son frere enfin lui succède aujourd'hui.

Il aura Life: & certes c'eſt dommage;
Car l'autre avoit un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danſoit, chantoit étoit né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mêlanges
D'égaremens, de ſottiſes étranges,
On découvroit aiſément dans ſon cœur
Sous ſes défauts, un certain fond d'honneur.

LISE.

Il étoit né pour le Bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'étoit, me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais.....

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt Monſieur ſon Frere.

LI-

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, LE PRESIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avouerai, cette Donation
Doit augmenter la satisfaction,
Que vous avez d'un si beau mariage:
Surcroît de Biens est l'ame d'un ménage,
Fortune, Honneurs, & Dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela,
Vous entendrez murmurer, *la voilà*.
En vérité, quand j'examine au large,
Mon Rang, mon Bien, tous les droits de ma Charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'Aînesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains, c'eſt une choſe infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens,
Vos Qualités, votre Rang & vos Biens.
Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice,
L'orgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant:
Etre en rabat un Petit-Maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare:
Un jeune fat, paſſe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un Monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma Mie,
A qui mon Pere aujourd'hui me marie;
C'eſt à Madame. Ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt;

A Liſe.

Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Gendarme effronté,
Qui ſous le nom d'une Fille ſuivante,

Don-

Donne carriére à sa langue impudente ;
Je ne suis pas un Président pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE *à Lise.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourroit bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc; laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.



SCENE V.

RONDON, ACTEURS PRE'CE'DENS.

RONDON.

Ma foi,

Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux Pere

J'allois porter notre papier timbré,

Quand nous l'avons ici près rencontré,

Entretenant au pied de cette Roche,

Un Voyageur qui descendoit du Coche.

LISE.

Un Voyageur jeune......

RONDON.

Nenni vraiment,

Un béquillard, un vieux ridé sans dent.

Nos

Nos deux Barbons d'abord avec franchiſe
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe:
Leurs dos voutés s'élevoient, s'abaiſſoient,
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſoient:
Et ſur leur nez leur prunelle éraillée
Verſoit les pleurs dont elle étoit mouillée:
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné;
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends moi l'aller conſoler.
Vous ſavez tous comme je le gouverne,
Et d'aſſez près la choſe nous concerne:
Je le connois, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera;
Le tems eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi,

Que tout cela.

LISE.

Comment, moi! ma faute?

RONDON.

Oui.

Les contretems, qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai je donc fait, qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux vieux troubles-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

LISE, MARTHE.

MARTHE.


Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaye,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraye:
A mon avis, l'Hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des Maux, ou des Biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Est des Humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,

Ser-

Serre ces nœuds tiſſus par la Nature,
Que l'Amour forme & que l'Honneur épure.
Dieux! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon Amant!
Votre Maiſon, vos Gens, votre Livrée,
Tout vous retrace une image adorée:
Et vos Enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds;
Un tel Hymen, une union ſi chére,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la Terre.
Mais triſtement vendre par un Contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontez d'un Maître deſpoſitique,
Dont on devient le premier domeſtique:
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joye à table, & la nuit ſans amour:
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe:
Tromper ſon Maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde,
Un tel Hymen eſt l'Enfer de ce Monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,

Ont un Démon qui leur forme l'eſprit:
Que de lumiére en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine Veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point davantage.
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage
Auroient beſoin d'un éclairciſſement.
L'Hymen déplaît avec le Préſident:
Vous plairoit-il avec Mr. ſon Frere?
Débrouillez moi, de grace, ce myſtère;
L'Aîné fait-il bien du tort au Cadet?
Haïſſez vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en ſai rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe:
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde;
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la ſurface des Eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame:

On

On lit très-bien dans le fond de ſon ame:
On y voit clair; & ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir:
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir;
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux, qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable Epoux:
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être:
Qu'il ne ſoit pas au moins deshérité;
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce Contrat, où je me détermine,
D'être ſa Sœur pour hâter ſa ruïne.
Voilà mon cœur, c'eſt trop le pénétrer;
Aller plus loin, ſeroit le déchirer.

SCE-

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

LA-bas, Madame, il est une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas surquoi?

MARTHE.

Sur votre Hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des Sots,
Où l'on se gêne, où le Bon-Sens expire

Dans le travail de parler ſans rien dire?
Que ce fardeau me peſe & me déplaît!

SCENE III.

LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la Dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'eſt

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſièges donc. Madame, pardon ſi....

Mde. CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

Mde. CROUPILLAC.

Il faut auſſi.

LISE.

S'aſſeoir Madame.

Mde. CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe, & dans le fond de l'ame
Je voudrois bien.....

LISE.

Madame?

Mde. CROUPILLAC.

Je voudrois
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits;
Je pleuré, hèlas! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Mde. CROUPILLAC.

Oh! non, ma Mie,
Je ne ſaurois: je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avois un du moins en eſpérance,

Un ſeul, hélas! c'eſt bien peu quand j'y penſe;
Et j'avois eu grand' peine à le trouver,
Vous me l'otez, vous allez m'en priver.
Il eſt un tems, ah! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout quand un Amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule; & certe il n'eſt pas bien,
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi, ſi je ſuis interdite
De vos diſcours & de votre viſite;
Quel accident afflige vos eſprits?
Qui perdez-vous, & qui vous ai-je pris?

Mde. CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il eſt force bégueules
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le tems.
Pour mon malheur, hélas! je ſuis plus ſage,
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mde.

Mde. CROUPILLAC.

Si fait:

J'espére encor; & ce seroit peut-être,
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Mde. CROUPILLAC.

D'un Président, d'un ingrat, d'un Epoux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

Mde. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems,
Je ne parlois jamais aux Présidens:
Je haïssois leur personne & leur stile;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

Mde. CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir,

Que vous m'avez réduite au desespoir.

LISE.

Comment? en quoi?

Mde. CROUPILLAC.

J'étois dans Angoulême,
Veuve, & pouvant disposer de moi-même:
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat
Etudioit, apprenti Magistrat:
Il me lorgnoit, il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour mal-honnête
Bien mal-honnête, hélas! bien outrageant,
Car il faisoit l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de pere,
On s'entremit, on poussa loin l'affaire,
Car en mon nom souvent on lui parla,
Il répondit qu'il verroit tout cela.
Vous voyez bien que la chose étoit sûre.

LISE.

Oh oui.

Mde. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étois prête à conclure;
De Fierenfat alors le frere Aîné

A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

Mde. CROUPILLAC.

C'étoit un fou, ma Chere,
Qui jouissoit de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

Mde. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son pere ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sai-je?
(Vous vous troublez!) mon Héros de Collége,
Mon Président sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes,
De votre dot il convoite les charmes,
Entre vos bras il est ce soir admis;
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frere en frere
Vous emparer d'une famille entiére?
Pour moi, déja par protestation,
J'arrête ici la célébration;

J'y mangerai mon Château, mon Douaire,
Et le procez sera fait de maniére,
Que vous, son pere, & les enfans que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité je suis toute honteuse,
Que mon Hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne hélas de ce courroux,
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Cessez, Madame, avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourroit aisément accorder,
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mde. CROUPILLAC.

Quoi point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

Mde. CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne?
Vous n'aimez point?

LI-

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'Hymenée, & nul dans les procès.

SCÈNE IV.

Mde. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dresser les chevreux aux Beaux-peres!
On m'a parlé de protestation,
Eh vertu-bleu qu'on en parle à Rondon,
Je chasserai bien loin ces créatures.

Mde. CROUPILLAC.

Faut-il encor essuyer des injures?
Monsieur Rondon, de grace écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mde. CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi,

C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de Veuve,
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mde. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes?

Mde. CROUPILLAC.

Il ma quittée, hélas! ſi durement.

RONDON.

J'en aurois, fait de bon cœur tout autant.

Mde. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon pere.

RONDON.

Ah! parlez lui plutôt qu'à moi.

Mde. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le Beau-Sexe entier,

En

En ma faveur, ira par-tout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Mde. CROUPILLAC.

Ah! vos personnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mde. CROUPILLAC.

Il me faut un Epoux,
Et je prendrai lui, son vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Mde. CROUPILLAC.

Vous même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mde. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrois bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades;
Et vous, Monſieur, (*à Fierenfat*) le Roi des Pédans fades,
Quel ſot Démon vous force à courtiſer
Une Baronne, afin de l'abuſer?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner les airs d'être volage;
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de Galant!
C'étoit le fait de votre fou de frere,
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, Beau pere,

Je

Je n'ai jamais requis cette union;
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme,
De mon Aîné l'exhérédation,
Et tous les bien en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre;
Argent comptant fait & Beau-pere & Gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi, j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'est chose très-sûre,
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure,
D'écus tournois soixante pesans sacs
Finiront tout malgré les Croupillacs;
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me desespére!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon pere,
Je fais aussi mes protestations;

Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions! toi, quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?

A Fierenfat.

Et vous, Monsieur, dans votre sort prospére,
Oubliez-vous que vous avez un frere?

FIERENFAT.

Mon Frere? moi? je ne l'ai jamais vu,
Et du logis il étoit disparu,
Lorsque j'étois encor dans notre Ecole
Le nez collé sur *Cujas* & *Bartole.*
J'ai su depuis ses beaux déportemens;
Et si jamais il reparoît céans
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux Galéres.

LISE.

C'est un projet fraternel & Chrétien:

En

En attendant vous confisquez son bien:
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.

Va, mon enfant, le Contrat est dressé,
Sur tout cela le Notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos Peres l'ont ordonné de la sorte,
En Droit Ecrit leur volonté l'emporte:
Lisez, *Cujas*, Chapitre cinq, six, sept:
„ Tout Libertin de débauches infect,
„ Qui renonçant à l'asle paternelle
„ Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipso facto* de tout dépossedé,
„ Comme un Bâtard il est exhérédé.

LISE.

Je ne connois le Droit, ni la Coûtume:
Je n'ai point lu *Cujas*, mais je présume
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du Cœur & du Bon-Sens,
Si dans leur Code, ils ordonnent qu'un frere
Laisse périr son frere de misére;

Et

Et la Nature & l'Honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que *Cujas* & vos Loix.

RONDON.

Ah! laissez-là vos Loix & votre Code,
Et votre Honneur, & faites à ma mode;
De cet Aîné que t'embarrasses-tu?
Il faut du Bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni; mais au moins qu'on lui laisse,
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse;
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce Contrat, qui tous nous deshonore;
Si l'interêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrois corriger deux Notaires?
Faire changer un Contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne Maison:
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage
Jusqu'à présent du monde & du ménage,
Mais l'Interêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des Maisons, autant qu'il en soutient;
Si j'en fais une, au moins cet Edifice
Sera d'abord fondé sur la Justice.

RONDON.

Elle est têtue: & pour la contenter,
Allons, mon Gendre, il faut s'exécuter;
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frere...
Je donne ... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici le bon homme Euphémon:
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison;
On n'attend plus rien que ta signature:
Presse-moi donc cette tardive allure,
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui;
Un air de nôce, un front épanoui,
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfans ... je ne me sens pas d'aise;
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis
Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre!

FIE-

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage eſt la votre?
Quoi? tout le monde eſt-il devenu fou?
Chacun dit non: comment? pourquoi? par où?

EUPHÉMON.

Ah! ce ſeroit outrager la Nature,
Que de ſigner dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la Dame Croupillac,
Qui ſourdement fait ce maudit micmac?

EUPHÉMON.

Non, cette femme eſt folle, & dans ſa tête
Elle veut rompre un Hymen que j'apprête;
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans
Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc? ce Béquillard du Coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHÉMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bourdeaux cet homme a vu mon fils
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Mourant de faim, la honte & la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſoient ſa jeuneſſe;
La maladie & l'excès du malheur
De ſon Printemps avoient ſeché la fleur,
Et dans ſon ſang la fiévre enracinée
Précipitoit ſa derniére journée.
Quand il le vit il étoit expirant,
Sans doute, hélas! il eſt mort à-préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il feroit mort!

RONDON.

N'en fois point effrayée;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! Monfieur, la pâleur
De fon vifage efface la couleur.

RONDON.

Elle eft, ma foi, fenfible: ah! la friponne;
Puifqu'il eft mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon Pere, voulez-vous?

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ferez fon Epoux:
C'eft mon bonheur; mais il feroit atroce,
Qu'un jour de deuil devint un jour de nôce;
Puis-je, mon fils, mêler à ce feftin
Le contretems de mon jufte chagrin,
Et fur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laiffer couler mes larmes paternelles?

Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs;
Par une joye indiscrette, insensée,
L'honnêteté seroit trop offensée.

LISE.

Ah! oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais mon Pere....

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas sage!
Quoi différer un hymen projetté,
Pour un ingrat cent fois deshérité;
Maudit de vous, de sa famille entiere!

EUPHEMON.

Dans ces momens un pere est toujours pere:
Ses attentats, & toutes ses erreurs,
Furent toujours le sujet de mes pleurs;
Et ce qui pese à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort, sans réparer sa vie.

RON-

RONDON.

Réparons-la; donnons-nous aujourd'hui
Des petits fils, qui valent mieux que lui;
Signons, dansons, allons, que de foiblesse!

EUPHÉMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me blesse:
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort malfait: douleur n'est bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme & ridicule faute.
Ce fils Aîné, ce fils votre fleau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau:
Pauvre cher homme! allez, sa frenésie
Eût tôt ou tard abregé votre vie;
Soyez tranquile, & suivez mes avis,
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense,
Je pleure hélas! sa mort & sa naissance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va, ſuis ton pere, & ſois expéditif,
Prend ce Contrat, le mort ſaiſit le vif:
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne;
Prends lui la main, qu'il paraphe, & qu'il ſigne.

A Liſe.

Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir,
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au deſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.



A C-



ACTE III.

SCENE I.

EUPHEMON FILS, JASMIN.

JASMIN.

OUi, mon Ami, tu fus jadis mon Maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître,
Ainsi que moi réduit à l'Hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'ès plus ce Monsieur d'*Entremonde*,
Ce Chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalammant de plaisirs enyvré;
Tout est au Diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus

Eſt à nos maux un poids inſupportable.
Toujours Jasmin, j'en ſuis moins miſérable,
Né pour ſouffrir, je ſai ſouffrir gayement,
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenillons de bure,
Dont tu rougis, c'étoit-là ma parure;
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON FILS.

Que la miſére entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un Valet m'humilie!
Quelle accablante & terrible leçon!
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole au moins à ſa maniére:
Il m'accompagne, & ſon ame groſſiére,
Senſible & tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité:
Né mon égal (puiſqu'enfin il eſt homme)
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme;
Il ſuit gayement mon ſort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre Maître,
Apprens-moi donc de grace à les connaître;

Com-

Comment sont faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHÉMON FILS.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre Bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyois pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Sifler, berner, ta benigne imprudence.

EUPHÉMON FILS.

Ah je le crois; car dans ma décadence,
Lorsqu'à Bourdeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse;
Puis au sortir, malade & sans ressource,
Lorsqu'à l'un deux que j'avois tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,

D 5 Sous

Sous ces haillons dépouillés, délabrés,
De l'indigence exécrables livrées,
Quand je lui vins demander un secours,
D'où dépendoient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus & traître;
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un Pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHE'MON FILS.

Aucun.

JASMIN.

Ah! les Amis, les Amis, quels infâmes!

EUPHE'MON FILS.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHE'MON FILS.

J'en attendois hélas! plus de douceur,
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur:
Celle sur-tout qui m'aimant sans mystère

Sem-

Sembloit placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présens,
De mes bienfaits acheta des amants,
Et de mon Vin régaloit leur cohue,
Lorsque de faim j'expirois dans sa rue;
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre Vieillard,
Qui dans Bourdeaux me trouva par hazard,
Qui m'avoit vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sai mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier Maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHE'MON FILS.

Rondon le pere de.... quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
Je fus jadis Page dans sa Cuisine,
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis Coureur,
Laquais, Commis, Fantassin, Deserteur,
Puis dans Bourdeaux je te pris pour mon Maître;

De

De moi Rondon se souviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adversité...

EUPHE'MON FILS.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'étoit un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste & colére,
Au fond bon diable: il avoit un Enfant,
Un vrai Bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons! c'étoit une merveille:
Cela pouvoit bien avoir de mon tems,
A bien compter entre six à sept ans;
Et cette fleur avec l'âge embellie
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHE'MON FILS.

Ah malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler;
Je vois toujours à travers ta visiére,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupiére.

EUPHÉMON FILS.

Quel coup du ſort, ou quel ordre des Cieux,
A pu guider ma miſére en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures;
Tu reſtes-là tout penſif, & tu pleures.

EUPHÉMON FILS.

J'en ai ſujet.

JASMIN.

Mais connois-tu Rondon?
Serois-tu pas parent de la Maiſon?

EUPHÉMON FILS.

Ah! laiſſe-moi.

JASMIN *en l'embraſſant.*

Par charité, mon Maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON *en pleurant.*

Je ſuis ... je ſuis un malheureux mortel,
Je ſuis un fou, je ſuis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le Ciel doit pourſuivre,

Et

Et qui devroit être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim, est par trop rigoureux,
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune;
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Est dans leurs bras, qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce Jardin?
Enrôlons-nous parmi cette Canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHE'MON FILS.

Hélas dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'Animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avoient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame & la santé du corps.

SCÈNE II.

Mde. CROUPILLAC, EUPHÉMON-FILS, JASMIN.

Mde. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

Que vois je ici? ferois-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi, plus j'avise & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

Elle le considére.

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce Cavalier brillant dans Angoulême
Jouant gros jeu, cousu d'or, ... c'est lui-même.

Elle approche d'Euphémon.

Mais l'autre étoit riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre & laid;
La maladie altére un beau visage,
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce Spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHE'MON FILS.

Je la connois, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe;
Il est affreux d'être ainsi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé;
Sortons.

Mde. CROUPILLAC *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange avanture
T'a donc réduit en si piétre posture?

EUPHE'MON FILS.

Ma faute.

Mde. CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis:
C'est pour avoir été volé, Madame.

Mde. CROUPILLAC.

Volé? par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté, Dame.

Nos

Nos voleurs font de très-honnête gens ;
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs & conteurs agréables,
Des gens d'efprit, des femmes adorables.

Mde. CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé;
Mais vous ferez cent fois plus affligé,
Quand vous faurez les exceffives pertes,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu fouffertes.

EUPHE'MON FILS.

Adieu, Madame.

Mde. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu? non, tu fauras
Mon accident; parbleu tu me plaindras.

EUPHE'MON FILS.

Soit, je vous plains, adieu.

Mde. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu fauras toute mon avanture,
Un Fierenfat, Robin de fon métier,
Vint avec moi connoiffance lier,

Elle court après lui.

Dans Angoulême au tems, où vous battîtes
Quatre Huissiers & la fuite vous prîtes;
Ce Fierenfat habite en ce Canton,
Avec son Pere un Seigneur Euphémon.

EUPHE'MON FILS *revenant.*

Euphémon!

Mde. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHE'MON FILS.

Ciel, Madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Seroit...

Mde. CROUPILLAC.

Oh oui!

EUPHE'MON FILS.

Quoi! dans ces mêmes lieux!

Mde. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHE'MON FILS.

Puis-je au moins savoir ... comme il se porte?

Mde. CROUPILLAC.

Fort bien, je croi .... que diable vous importe?

EUPHÉMON FILS.

Et que dit-on....

Mde. CROUPILLAC.

De qui?

EUPHÉMON FILS.

D'un fils aîné

Qu'il eut jadis?

Mde. CROUPILLAC.

Ah! c'est un fils mal né,

Un garnement, une tête legére,

Un fou fieffé, le fleau de son pere,

Depuis long-tems de débauches perdu,

Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON FILS.

En vérité ... je suis confus dans l'ame,

De vous avoir interrompu, Madame.

Mde. CROUPILLAC.

Poursuivons donc, Fierenfat, son cadet

Chez moi l'amour hautement me faisoit;

Il me devoit avoir par mariage.

EUPHE'MON FILS.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partagé?
Eſt il à vous?

Mde. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frere inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore;
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat Bourgeois, le Coq de ce Canton.

EUPHE'MON FILS.

Que dites-vous? quoi, Madame, *il l'épouſe!*

Mde. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHE'MON FILS.

Ce jeune objet aimable .... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait tout divin
Se donneroit....

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre,

Quel

Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON FILS *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout;

A Mde. Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amérement un si sensible outrage;
Si j'étois cru, cette Lise aujourd'hui,
Assûrément ne seroit pas pour lui.

Mde. CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre,
Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre:
Tu paroissois bien moins compatissant,
Quand tu roulois sur l'or & sur l'argent,
Ecoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mde. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON FILS.

Moi vous servir? hélas! Madame, en quoi?

Mde. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure;
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourroient rendre encor aſſez joli:
Ton eſprit eſt inſinuant, poli,
Tu connois l'art d'empaumer une fille:
Introduis-toi, mon cher, dans la famille,
Fais le flatteur auprès de Fierenfat,
Vantes ſon bien, ſon eſprit, ſon rabat,
Sois en faveur, & lorſque je proteſte
Contre ſon vol, toi, mon cher, fais le reſte;
Je veux gagner du tems en proteſtant.

EUPHE'MON *voyant ſon pere.*

Que vois-je! ô Ciel!

Il s'enfuit.

Mde. CROUPILLAC.

Cet homme eſt fou vraiment;
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint ſans doute.

Mde. CROUPILLAC.

Poltron! demeure, arrête, écoute, écoute.

SCE-

SCENE III.

EUPHEMON PERE, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sai quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte;
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors par un retour cruel
Persécuter ce cœur trop paternel;
Mon fils est mort, ou vit dans la misere,
Dans la débauche, & fait honte à son pere;
De tous côtez je suis bien malheureux,
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux;
L'un par sa perte & par sa vie infâme
Fait mon supplice & déchire mon ame;
L'autre en abuse, il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui;

Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

Appercevant Jasmin qui le ſalue.

Que veux-tu l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnoiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHE'MON.

C'eſt toi! le tems change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage:
Quand tu partis, tu me vis encor frais:
Mais l'âge avance, & le terme eſt bien près;
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif;
Le bonheur ſemble un Etre fugitif,
Le Diable enfin, qui toujours me promene,
Me fit partir, le Diable me ramene.

EUPHE'MON.

Je t'aiderai: ſois ſage ſi tu p[illegible]
Mais quel étoit cet autr[illegible]

Qui te parloit dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN.

Mais.... c'est mon camarade,
Un pauvre Hére, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHE'MON.

On peut tous deux vous occuper peut-être;
A-t-il des mœurs, est-il sage?

JASMIN.

Il doit l'être;
Je lui connois d'assez bons sentimens:
Il a de plus de fort jolis talens,
Il sait écrire, il sait l'Arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de Musique;
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHE'MON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé:
Jasmin, mon fils deviendra votre Maître,
Il se marie, & dès ce soir peut-être;
Avec son bien son train doit augmenter,
Un de ces gens qui vient de le quitter

Vous laisse encor une place vacante;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente,
Vous le verrez chez Rondon mon voisin.
J'en parlerai: j'y vais, adieu, Jasmin;
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *seul.*

AH! l'honnête-homme: ô Ciel! pourroit-on croire
Qu'il soit encor en ce Siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,
Du bon vieux tems est l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON FILS *revenant*, JASMIN.

JASMIN *en l'embrassant.*

JE t'ai trouvé déja condition,
Et nous ferons Laquais chez Euphémon.

EUPHEMON FILS.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise?
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHEMON FILS.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse,
Je céde au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHE'MON FILS.

Elle m'a dit..... je n'ai rien rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHE'MON FILS.

Mon cœur ne peut ſe taire:
Cet Euphémon....

JASMIN.

Eh bien?

EUPHE'MON FILS.

Ah! .... c'eſt mon pere.

JASMIN.

Qui lui, Monſieur?

EUPHE'MON FILS.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel & cet infortuné,
Qui déſola ſa famille éperdue;
Ah! que mon cœur palpitoit à ſa vûe,
Qu'il lui portoit ſes vœux humiliés,
Que j'étois prêt de tomber à ſes pieds!

JAS.

JASMIN.

Qui! vous, ſon fils? Ah! pardonnez de grace
Ma familiere & ridicule audace;
Pardon, Monſieur.

EUPHE'MON FILS.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près ſi bon.

EUPHE'MON FILS.

Et c'eſt auſſi ce qui me deſeſpére;
Mais réponds-moi: que te diſoit mon pere?

JASMIN.

Moi, je diſois que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très-gueux:
Et lui, plaignant nos deſtins ſympathiques,
Nous recevoit tous deux pour domeſtiques;
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce Préſident à Liſe tant promis,

Ce

Ce Préſident votre fortuné frere,
De qui Rondon doit être le Beau-pere.

EUPHE'MON FILS.

Eh bien, il faut développer mon cœur:
Vois tous mes maux, connois leur profondeur;
S'être attiré par un tiſſu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir paſſer ma fortune,
Etre expoſé dans ma honte importune
A le ſervir quand il m'a tout ôté:
Voilà mon ſort, je l'ai bien mérité;
Mais croirois-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, & mort à l'eſpérance,
Haï du monde & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHE'MON FILS.

De mon frere, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe

Pour

Pour votre ſœur? mais vraiment c'eſt un trait
Digne de vous, ce péché vous manquoit.

EUPHÉMON FILS.

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance;
(Car chez Rondon tu n'étois plus je penſe)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étoient à leurs ordres ſoumis,
Tout nous lioit, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes Arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leur rameaux.
Le tems, l'amour qui hâtoit ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe:
Tout l'Univers alors m'eût envié;
Mais moi pour lors à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence,
Yvre de tout dans mon extravagance,
Je me faiſois un lâche point d'honneur,
De mépriſer, d'inſulter ſon ardeur.
Le croirois-tu? je l'accablai d'outrages,
Quels tems hélas! les violens orages
Des paſſions qui troubloient mon deſtin,
A mes parens m'arrachérent enfin;
Tu ſais depuis quel fut mon ſort funeſte,

J'ai

J'ai tout perdu, mon amour ſeul me reſte,
Le Ciel, ce Ciel qui doit nous deſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi, ſi dans votre miſére
Vous la raimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conſeil étoit bon,
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon ;
Le ſort maudit épuiſa votre bourſe,
L'amour pourroit vous ſervir de reſſource.

EUPHE'MON FILS.

Moi, l'oſer voir! moi m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un Pere, une Maîtreſſe,
J'ai de tous deux outragé la tendreſſe,
Et je ne ſais, ô regrets ſuperflus,
Lequel des deux doit me haïr le plus!

SCÈNE VI.

EUPHÉMON FILS, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce Président si sage.

EUPHÉMON FILS.

Lui? je n'avois jamais vu son visage,
Quoi! c'est donc lui, mon frere, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité cela ne va pas mal;
J'ai tant pressé, tant sermonné mon pere,
Que malgré lui nous finissons l'affaire;

En voyant Jasmin.

Où sont ces gens qui vouloient me servir?

JASMIN.

C'est nous, Monsieur, nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devroit ſavoir auſſi parler?

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie,
Il me paroît qu'il ſent aſſez ſon bien:
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHE'MON FILS.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique;

C'eſt

C'eſt un marché que je veux accepter,
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHE'MON FILS.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHE'MON FILS.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHE'MON FILS.

Ciel!... Monſieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHE'MON FILS.

Monſieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHE'MON FILS

En feriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHE'MON FILS.

Que je voudrois lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudroit bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme est téméraire;
Çà, qu'on me suive, & qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez faquins.

EUPHE'MON FILS.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de Palais

A

A poing fermé de deux larges soufflets.

JASMIN.

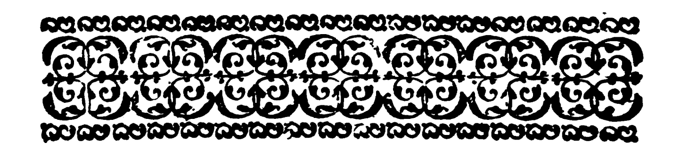
Vous n'êtes pas trop corrigé, mon Maître.

EUPHEMON FILS.

Ah! soyons sages, il est bien tems de l'être,
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, est de savoir souffrir.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCE'NE I.

Mde. CROUPILLAC, EUPHE'MON FILS, JASMIN.

Mde. CROUPILLAC.

J'Ai, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême;
Et toi, t'ès-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie,
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon-homme Euphémon?
Parles: as-tu vu la future?

EUPHE'MON FILS.

Hélas! non.

Mde.

Mde. CROUPILLAC.

Comment?

EUPHÉMON FILS.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mde. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaques-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi;
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service;
Reprens cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphoit si-tôt de la sagesse;
Pour être heureux, reprens ta hardiesse.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ai perdue.

Mde. CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHÉMON FILS.

J'étois hardi lorsque je n'aimois pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut être ;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre Maître,
Pour ses Valets il nous retient tous deux.

Mde. CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux :
De sa Maîtresse être le Domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique ;
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais,
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

Mde. CROUPILLAC.

Eh, sois donc vîte amoureux, je t'en prie,
Voici le tems, ose un peu lui parler.
Quoi ! je te vois soupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah de grace !

EUPHE'MON FILS.

Si vous saviez, hélas ! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous surprendroit plus.

JAS-

JASMIN *en voyant Lise.*

L'aimable Enfant! comme elle est embellie!

EUPHÉMON FILS.

C'est-elle? ô Dieux! je meurs de jalousie,
De desespoir, de remords & d'amour.

Mde. CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON FILS.

Si vous pouvez, faites que l'on différe
Ce triste hymen.

Mde. CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHÉMON FILS.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins;
Retirons-nous.

EUPHE'MON FILS.

Oh! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encôre ;
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCE'NE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHE'MON *plus reculé.*

LISE.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude,
Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille Folle
A mon hymen mettant empêchement ;
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon pere,
En sont plus vifs à presser ma misere ;
Ils ont gagné le bon-homme Euphémon.

MAR-

MARTHE.

En vérité ce Vieillard eſt trop bon,
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique,
Je lui pardonne ; accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas ſûr que l'Aîné ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeſte tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettoit quelque étincelle.

LISE.

Ah! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort;

Vous

Vous allez donc être enfin à ſon frere?

LISE.

Ma chére enfant, ce mot me deſeſpére;
Pour Fierenfat tu connois ma froideur,
L'averſion s'eſt changée en horreur;
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me conſume,
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille Merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE *à Jaſmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O ſort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu reſpectas le fil,
Lorſqu'un ingrat, un Amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas! ſi miſérable?

MARTHE *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre Préſident,
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;

Il

Il voudroit bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même abſent en tous lieux m'obſéder!
De mon hymen que je ſuis déja laſſe!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle Enfant, obtiens nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure,
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.

SCE-

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHÉMON FILS *s'appuyant sur Jasmin.*

EUPHÉMON FILS.

LA voix me manque, & je ne peux marcher,
Mes foibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main: venons sur son passage.

EUPHÉMON FILS.

Un froid mortel a passé dans mon cœur;

A Lise.

Souffrirez-vous ?...

LISE *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHÉMON FILS *se jettant à genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô Ciel!

MAR-

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphemon! Grand Dieu! qu'il est changé!

EUPHE'MON FILS.

Oui je le suis, votre cœur est vangé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître;
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la Nature & l'Amour.
Jeune, égaré, j'avois tous les caprices,
De mes amis j'avois pris tous les vices,
Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime;
J'ai reconnu ma détestable erreur,
Le vice étoit étranger dans mon cœur,
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ses clartez naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint & sacré,
Y reste seul, il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramene,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,

Non

Non pour oser traverser vos destins,
Un malheureux n'a pas de tels desseins.
Mais quand les maux où mon esprit succombe,
Dans mes beaux jours avoient creusé ma tombe:
A peine encor échappé du trépas,
Je suis venu, l'amour guidoit mes pas;
Oui, je vous cherche à mon heure derniere,
Heureux cent fois en quittant la lumiere,
Si destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous!

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue;
C'est vous? ô Ciel! vous qui cherchez ma vûe,
Dans quel état! quel jour! .. ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHE'MON FILS.

Oui, je le sai: mes excès que j'abhorre,
En vous voyant, semblent plus grands encore;
Ils sont affreux, & vous les connoissez;
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Est-il bien vrai? malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domptant vos fougues indiscretes,

Dans

Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHE'MON FILS.

Qu'importe hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard apperçu sa lumiere,
Trop vainement mon cœur en est épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire,
Que vous ayez gagné cette victoire?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux,
Seriez-vous bien & sage & vertueux?

EUPHE'MON FILS.

Oui, je le suis; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHE'MON FILS.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour qui seul m'a soutenu;
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie;
Ma main cent fois alloit trancher ma vie,
Je respectai les maux qui m'accabloient;

J'aimai mes jours, ils vous appartenoient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être:
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour,
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi tout changé que je ſuis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis,
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe:
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant & raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHE'MON FILS.

Que dites-vous? Juſte Ciel! vous pleurez?

LISE *à Marthe.*

Ah! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés;
Moi, je ſerois l'épouſe de ſon frere?...
N'avez-vous point vu déja votre pere?

EUPHEMON FILS.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce Vieillard que j'ai deshonoré;
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin?

EUPHEMON FILS.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frere,
Je vais chercher le trépas à la guerre,
Changeant de nom auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai Soldat;
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes,
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé,
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE

Ce deſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute:
Ces ſentimens me touchent encor plus,
Que vos pleurs mêmes à mes pieds répandus;

Non, Euphémon, si de moi je dispose,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je peux prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHE'MON FILS.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchoient; votre remords m'enflâme.

EUPHE'MON FILS.

Quoi! vos beaux yeux si long-tems courroucés
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avoient éteint mes crimes;
Ah! si mon frere, aux tresors attaché,
Garde mon bien à mon pere arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la Nature avoit fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité,
Je vous suis cher, il est deshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joye.

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le Diable envoye.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflâmés,
Diſſimulez.

EUPHE'MON FILS.

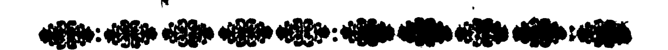
Pourquoi ? ſi vous m'aimez.

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre pere,
Nous ne pouvons cacher à votre frere
Que vous avez embraſſé mes genoux ;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déja de ſa grave colére.



SCE'NE IV.

LISE, EUPHE'MON FILS, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque Diable a troublé ma viſiére,
Ou ſi mon œil eſt toujours clair & net,

Je fuis ... j'ai vu... je le fuis ... j'ai mon fait.

En avançant vers Euphémon.

Ah! c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire,

EUPHE'MON *en colére.*

Je ...

JASMIN *ſe mettant entr'eux.*

C'eſt, Monſieur, une importante affaire,
Qui ſe traitoit, & que vous dérangez;
Ce ſont deux cœurs en peu de tems changés;
C'eſt du reſpect, de la reconnoiſſance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiſer la main,
De la vertu? ſcélérat!

EUPHE'MON FILS.

Ah! Jaſmin,
Que, ſi j'oſois....

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme,
Si c'eût été du moins un Gentilhomme!
Mais un Valet, un gueux, contre lequel,

En

En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître,
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.

A Marthe.

Tu ris, Coquine?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe...

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi,
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le fais à merveilles.

FIERENFAT *à Lise.*

Et vous femblez vous boucher les oreilles,
Vous! infidelle, avec votre air fucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconftance eft précoce;
Un jour d'hymen! une heure avant la nôce,
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, Monfieur, votre efprit irrité,
Il ne faut pas fur la fimple apparence,
Legérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connoîtrez
Mes fentimens, vous les eftimerez.

FIERENFAT.

Plaifant chemin pour avoir de l'eftime!

EUPHE'MON FILS.

Oh! c'en est trop,

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?

Eh, réprimez!

EUPHE'MON FILS.

Non, je ne peux souffrir

Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez vous bien que l'on perd son Douaire,

Son Bien, sa Dot, quand....

EUPHE'MON *en colére, & mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez.

EUPHE'MON FILS.

Monsieur le Président,

Prenez un air un peu moins imposant,

Moins fier, moins haut, moins sage; car Madame

N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre Maîtresse aussi,
Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits sont nuls, il faut avoir su plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colere;
De tels appas n'étoient pas faits pour vous,
Il vous sied mal d'oser être jaloux;
Madame est bonne, & fait grace à mon zèle;
Imitez la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir: à moi, mes gens.

EUPHE'MON FILS.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens;

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son Maître,
A mon état, à ma robe.

EU-

EUPHÉMON FILS.

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez,
Et quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHÉMON FILS.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé,
C'eſt quelque Amant en Valet déguiſé:
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ignore;
Ma deſtinée eſt incertaine encore,
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bien-tôt de la Juſtice,

Je

Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes Records, & vîte instrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colere,
J'ameneraì vos parens, votre pere;
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE, EUPHE'MON FILS, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous de grace, rentrons vîte,
De tout ceci je crains pour nous la suite;
Si votre pere apprenoit que c'est vous,
Rien ne pourroit appaiser son courroux;
Il penseroit qu'une fureur nouvelle,
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle;
Que vous venez entre nos deux Maisons
Porter le trouble & les divisions;
Et l'on pourroit pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, helas! sans vous entendre.

MAR-

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher;
Soyez-en ſûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre pere;
De la Nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour;
Cachez-vous bien...

à Marthe.

Gardez qu'il ne paroiſſe;
Eh, va donc vîte.

SCÈNE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien! ma Liſe, qu'eſt ce?
Je te cherchois & ton époux auſſi.

LISE.

LISE.

Il ne l'eſt pas, je le crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.

Elle ſort.

RONDON.

Ce Préſident eſt donc bien dangereux!
Je voudrois être *incognito* près d'eux;
Là... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux Amans qu'à l'hymen on deſtine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENS.

FIERENFAT.

AH les fripons! ils ſont fins & ſubtils;
Où les trouver? où ſont-ils, où ſont-ils?
Où cachent-ils ma honte & leur frédaine?

RON-

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine,
Que prétends-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai qu'on m'a fait Cocu.

RONDON.

Cocu ! tu-dieu ! prends garde, arrête, obſerve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois ;
Je ſuis Cocu malgré toutes les Loix.

RONDON.

Mon Gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il eſt trop vrai, Beau-pere.

RONDON.

Eh quoi la choſe !

FIERENFAT.

Oh ! la choſe eſt fort claire.

RON-

RONDON.

Vous me pouſſez.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout

RONDON.

Si je croyois...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon Gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre,

RONDON.

S'il étoit vrai, devant tous mes voiſins,
J'étranglerois ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

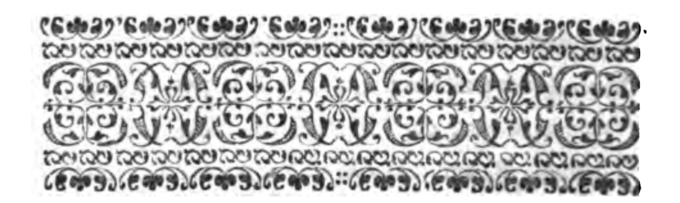
Mais en effet ici je l'ai trouvée,

La

La voix éteinte & le regard baissé:
Elle avoit l'air timide, embarrassé:
Mon gendre allons: surprenons la pendarde,
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde;
Tu-dieu, l'honneur! Oh voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE I.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH! je me ſauve à peine entre tes bras ;
Que de dangers ! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure!
Cher Euphémon, cher & funeſte Amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.

à Marthe.

Prens garde au moins, car on cherche par-tout.

MAR-

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout;
Nous braverons le Greffe & l'Ecritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon Armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces Furets ne sont point remarqués;
Là, votre Amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs Pédans en robe;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces Chiens la meute est en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jasmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire:
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer:

L'un vous traînoit sa voix de Pédagogue,
L'autre brailloit d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre avec un ton fluté,
Disoit: mon fils, sachons la vérité;
Moi toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrois la Troupe scholastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien: mais dès demain
On saura tout; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colere
N'ait pas le tems de prévenir son pere:
J'en tremble encor, & tout accroît ma peur,
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur:
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera...

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes
Que tout ceci ne soit cruel pour vous;
Car nous avons deux peres contre nous;

Un

Un Président, les Bégueules, les Prudes;
Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton sevére & quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé,
Prend contre vous: avec quelle insolence
Leur acreté poursuit votre innocence;
Leurs cris, leur zèle & leur sainte fureur
Vous feroient rire, ou vous feroient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamare,
Je n'ai jamais vu semblable bagare,
Tout le logis est sans dessus dessous;
Ah! que les gens sont sots, méchans & fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure,
En cent façons on conte l'avanture;
Les Violons sont déja renvoyés
Tout interdits, sans boire, & point payés;
Pour le festin six Tables bien dressées
Dans ce tumulte ont été renversées;
Le peuple accourt, le Laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le pere respectable?

Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu;
Il leve au Ciel les yeux, & ne peut croire,
Que vous ayez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens;
Par des raiſons il combat vos parens;
Enfin ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que ſur perſonne
Il ne faudra s'aſſûrer deſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce Vieillard m'inſpire de tendreſſe!

MARTHE.

Voici Rondon, Vieillard d'une autre eſpèce;
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah! gardons-nous-en bien,
Mon cœur eſt pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCE-

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MAtoise, Mijaurée!
Fille pressée, ame dénaturée!
Ah! Lise, Lise: allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir:
Çà, depuis quand connois-tu le Corsaire?
Son nom, son rang, comment t'a-t-il pu plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil;
D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?
Réponds, réponds: tu ris de ma colere;
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Encor des *non*? toujours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!

La négative eſt pour moi trop ſuſpecte :
Quand on a tort, il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſache obéïr.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'eſt parler cela; quand je menace,
On eſt petit...

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh, que pourra-t-il faire?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon pere,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier,
Pour votre honneur, daignez me l'envoyer,
Daignez... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A sa demande encor faut-il souscrire,
A ce bon homme elle veut s'expliquer,
On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confidence elle lui parle seule,
Puis sur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphémon! pourrois-je te toucher?
Mon cœur de moi semble se détacher,
J'attends ici mon trépas ou ma vie;

A Marthe.

Ecoute un peu.

Elle lui parle à l'oreille.

MARTHE.

Vous serez obéïe.

SCENE V.

EUPHE'MON PERE, LISE.

LISE.

UN siège... hélas!.. Monsieur, assoyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHE'MON *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous revere,
Je vous regarde à jamais comme un pere.

EUPHE'MON PERE.

Qui, vous! ma fille!

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHE'MON PERE.

Après l'éclat & la triste avanture,
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

LISE.

Soyez mon Juge, & lisez dans mon cœur,
Mon Juge enfin sera mon protecteur:
Ecoutez-moi; vous allez reconnaître
Mes sentimens & les vôtres peut-être.

Elle prend un siège à côté de lui.

Si votre cœur avoit été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printems,
Croissant en grace, en mérite, en talens;
Si quelque tems sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avoit sacrifié
Tous ses devoirs & même l'amitié.

EUPHEMON PERE.

Eh bien?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,

Nés

Nés de l'erreur & suivis des remords,
Honteux enfin de sa folle conduite;
Si sa raison par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenoit avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme & fidèle,
Il eût repris sa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHE'MON PERE.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu,
Est un jeune homme en ces lieux inconnu,
Et cette Veuve, ici dit elle-même,
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris;

De

De grace, un mot, votre ame est noble & belle,
La cruauté n'est pas faite pour elle;
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-tems cher à vos yeux attendris?

EUPHE'MON PERE.

Oui, je l'avoue, & ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
J'ai plaint sa mort, j'avois plaint ses malheurs;
Mais la Nature, au milieu de mes pleurs,
Auroit laissé ma raison saine & pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir?
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encor avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroseroit vos pieds?
Le pourriez-vous?

EUPHE'MON PERE.

Hélas! vous oubliez,
Qu'il ne faut point par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices;
Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici

Est

Eſt dans le crime à jamais endurci;
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendroit-il pas me demander ſa grace?

LISE.

La demander! Sans doute il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHE'MON PERE.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourrir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHE'MON PERE.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême;
Mon fils vivroit!

LISE.

S'il reſpire; il vous aime.

EUPHE'MON PERE.

Ah! s'il m'aimoit; mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON PERE.

Mais, ſauriez-vous....

LISE.

Sur-tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON PERE.

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens:
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'eſpére encor, & je ſuis plein d'allarmes;
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivoit, s'il étoit vertueux!
Expliquez-vous; parlez-moi.

LISE.

Je le veux;
Eh bien, ſachez....

SCENE VI.

ACTEURS PRE'CE'DENS, FIERENFAT, RONDON, EUPHE'MON FILS *l'épée à la main*, Mde. CROUPILLAC, EXEMTS.

FIERENFAT.

Vite qu'on l'environne,
Point de quartier, saisissez sa personne.

RONDON *aux Exemts.*

Montrez un cœur au-dessus du commun,
Soyez hardis, vous êtes six contre un.

LISE.

Ah malheureux! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire?

EUPHE'MON FILS.

Lâches, fuyez ... où suis-je? c'est mon pere.

Il jette son épée.

EU-

EUPHEMON PERE.

Que vois-je? hélas!

EUPHE'MON FILS *aux pieds de son pere.*

Un trop malheureux fils

Qu'on poursuivoit, & qui vous est soumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'est lui.

FIERENFAT.

Mon frere?

Mde. CROUPILLAC.

O Ciel!

MARTHE.

Lui-même.

EUPHE'MON FILS.

Connoissez-moi, décidez de mon sort,
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHE'MON PERE.

Ah! qui t'amene en cette conjoncture?

EUPHEMON FILS.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans;
Oui, nous avons les mêmes sentimens,
Le même cœur....

EUPHEMON FILS *en montrant Lise.*

Hélas! son indulgence,
De mes fureurs a pardonné l'offense;
Suivez, suivez pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné;
Je n'espérois dans ma douleur mortelle
Que d'expirer aimé de vous & d'elle;
Et si je vis, ah! c'est pour mériter
Ces sentimens dont j'ose me flatter;
D'un malheureux vous détournés la vûe,
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné....

EUPHEMON *se levant & l'embrassant.*

C'est la tendresse, & tout est pardonné;
Si la vertu régne enfin dans ton ame,
Je suis ton pere.

LISE.

Et j'ose être sa femme.

A Rondon.

Unis tous trois, permettez qu'à vos pieds,
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.

A Euphémon.

Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande;
Il ne veut rien, & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

RONDON.

Quel changement! quoi, c'est donc-là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort singulier rôle;
Tu-dieu, quel frere!

EUPHE'MON PERE.

Oui, je l'avois perdu;
Le repentir, le Ciel me l'a rendu.

Mde. CROUPILLAC.

C'est Euphemon? tant mieux.

FIERENFAT.

La vilaine Ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHE'MON FILS *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connoissiez,
C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez;
Dans d'autre tems j'avois eu sa tendresse;
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce Bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avois trop mal connu le prix;
J'ai retrouvé dans ce jour salutaire
Ma probité, ma Maîtresse, mon Pere,
M'envieriez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang & des droits de l'amour?
Gardez mes Biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez ... moi j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes Biens, moi, Monsieur, dans son Cœur.

EUPHE'MON PERE.

Non, sa bonté, si desinteressée,
Ne sera pas si mal récompensée;
Non, Euphémon, ton pere ne veut pas

T'of-

T'offrir ſans bien, ſans dot à ſes appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mde. CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,
Toute ébaudie & toute conſolée;
Ce Gentilhomme eſt venu tout exprès,
En vérité pour vanger mes attraits.

A Euphémon fils.

Vîte épouſez, le Ciel vous favoriſe,
Car tout exprès pour vous il a fait Liſe;
Et je pourrois par ce bel accident,
Si l'on vouloit, ravoir mon Préſident.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur; & vous, ſouffrez, mon pere,
Souffrez qu'une ame & fidèle & ſincere,
Qui ne pouvoit ſe donner qu'une fois,
Soit ramenée à ſes premiéres loix.

RONDON.

Si ſa cervelle eſt enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eſt ſage...

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si ſur-tout Euphémon
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en ſuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, ſans doute, en trouvant un mien frere;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de nôce, une femme & du bien.

Mde. CROUPILLAC.

Eh, fi vilain! quel cœur ſordide & chiche!
Faut-il toujours courtiſer la plus riche?
N'ai-je donc pas en Contrats, en Châteaux,
Aſſez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne ſuis-je pas en date la premiére?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs Sermens, tous couchés par écrit,
Des Madrigaux, des Chanſons ſans eſprit?

En-

Entre les mains j'ai toutes tes promesses,
Nous plaiderons, je montrerai les Pièces;
Le Parlement doit en semblable cas.
Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colere,
Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHE'MON PERE *à Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement,
Dont vous flattez mon fils le Président;
Votre procès lui devroit plaire encore,
C'est un dépit dont la cause l'honore;
Mais permettez que mes soins réunis,
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils;
Vous, mes enfans, dans ces momens prosperes,
Soyez unis, embrassez-vous en freres;
Vous, mon ami, rendons graces aux Cieux,
Dont les bontez ont tout fait pour le mieux;
Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Desespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième & dernier Acte.



